

Association **Espoir Goutte d'Or**

**Étude sur le “crack”
à la Goutte d'Or**

Étude réalisée par : **Georges HIDALGO**

Christian LEFORT

Alain TERNUS

Supervision technique de Lia CAVALCANTI

*avec le concours financier de la **Direction de l'Action Sociale***

E.G.O - 13 rue Saint Luc - 75018 Paris tel : 01 53 09 99 40

SALLE SAINT BRUNO

ASSOCIATION (Loi de 1901)

9, rue Saint-Bruno - 75018 PARIS

Tél. 01 53 09 99 22 - Fax 01 42 52 22 00

Sommaire

Introduction	5
Qui sommes nous ?	7
Présentation de l'étude	11
Présentation de la Goutte d'Or	13
<i>Situation géographique de la Goutte d'Or</i>	14
Histoire naturelle de l'étude	15
Le « BIZNESS » du crack	17
Les principaux thèmes ressortant de l'étude :	25
<i>Première consommation de crack</i>	25
<i>Modes de consommation</i>	26
<i>Effets du crack</i>	26
<i>Femmes et crack</i>	27
<i>Comportements d'usagers</i>	28
<i>Crack et substitution</i>	28
Entretiens	31
<i>Boris</i>	31
<i>Charles</i>	32
<i>Hilary</i>	34
<i>Jean-Marie</i>	39
<i>Edith</i>	45
<i>Marie-Jeanne</i>	54
<i>Margareth</i>	70
<i>Edouard</i>	78
<i>Jacques</i>	83
Annexe	87
<i>Quelques trajets de rue que nous avons effectués</i>	87
Bibliographie	101

Introduction

Née de la collaboration de professionnels du secteur sanitaire et social, d'habitants du quartier, d'usagers et d'ex-usagers de drogues, l'association E.G.O. est reconnue et légitimée dans le quartier de la Goutte d'Or.

ESPOIR GOUTTE D'OR existe depuis une dizaine d'années. De type « communautaire », elle œuvre essentiellement dans le champ de la toxicomanie. Ses principaux axes de travail relèvent de différents groupes : l'accueil, le secteur formation, le local d'échange de seringues, et le groupe « Première Ligne », chargé d'effectuer un travail de médiation entre les usagers de drogues et les habitants du quartier. Une des particularités de ce groupe est le travail sur le terrain (rues, squats, terrains vagues, etc.), qui permet d'aller à la rencontre des usagers de drogues les plus marginalisés.

En 1995, Georges Hidalgo (travaillant alors en Première Ligne) avait souligné l'opportunité d'une telle étude sur le crack¹. La Direction de l'Action Sociale ayant formulé une demande dans ce sens, c'est avec son soutien financier que ce projet a pu se concrétiser.

¹ A propos de crack, il faut préciser que le produit connu ici sous ce nom est de composition différente que celui qu'on peut trouver aux États-unis. En effet, dans notre pays, il s'agit d'un mélange de chlorhydrate de cocaïne et de bicarbonate de soude. On l'appelle communément « caillou », ou « galette ». Toutefois, c'est le terme « crack » que nous conserverons ici comme référent.

Qui sommes-nous ?

Les acteurs de l'étude

Georges HIDALGO :

A été salarié de mai 1995 à décembre 1996 à l'association E.G.O, en tant que moniteur-éducateur dans le groupe « Première Ligne ». Il connaissait donc relativement bien le public ciblé pour l'étude, ainsi que les conditions liées à la vente des stupéfiants à la Goutte d'Or.

Bien qu'étant à l'origine de cette recherche, des raisons personnelles l'ont amené à l'abandonner avant qu'elle ne soit clôturée.

Christian LEFORT :

L'enquête sur le crack a débuté pour moi lorsque j'ai voulu prendre contact avec une personne exerçant dans le secteur social sur le site de la « Goutte d'Or ». J'avais lu un article retraçant sa vie dans un journal militant, et cela correspondait à l'attente que j'avais de l'investissement humain envers les autres. À force d'appeler à différentes heures du soir, j'ai enfin obtenu un rendez-vous sur son lieu de travail. En arrivant à E.G.O., pas besoin de me présenter, soit les grands minces et chauves ne pénètrent jamais dans l'association, ou alors j'avais une mine tellement interrogative qu'il ne lui resta plus qu'à m'interpeller :

« C'est toi qui n'as pas arrêté de me téléphoner ? »

Les hasards nous poussent parfois dans des endroits que l'on ne maîtrise pas, et je me retrouvais en face d'une porte qui ne pouvait que s'ouvrir.

Mon existence, si à trente-deux ans, on peut déjà employer ce nom, s'est faite en parcourant les espaces de jeux, d'études et de galères de la cité des « Sablières » à Créteil. La vie des cités n'est ni meilleure ni pire qu'une autre vie dans un autre endroit, et même il y règne un certain esprit de famille que l'on ne retrouve pas ailleurs. Le seul embêtement réside dans le manque de moyens que

l'on a pour évoluer dans la vie ; à croire que notre curriculum vitae ne se résume non à notre patronyme, mais à notre adresse (car naître dans certains lieux, c'est comme être maudit parfois). Certains lieux, que l'on surnomme : banlieue (ce qui, curieusement inversé, donne « lieux bannis ») ne seraient-ils donc pas déjà connotés ?

Après avoir quitté Créteil, je suis resté aux abords de Melun, puis de Meaux. Plus exactement à la « Pierre Collinet », une cité qui, proche de « Beauval », est à la périphérie du centre ville de Meaux.

Ce sont en fait ces expériences qui m'ont formé, et sûrement donné envie de continuer à étudier, car je ne pense pas que ce soient les professeurs qui m'y aient incité, mais bien plutôt des situations de vie.

Donc, lorsque Lia Cavalcanti m'a offert de travailler en collaboration avec l'équipe « Première Ligne », dans la recherche sur le crack, ce n'est donc pas trop la peur de me retrouver dans la rue qui m'inquiétait, même si cela m'a demandé d'envisager une certaine rigueur de travail. Non, c'était plutôt l'encadrement technique qui m'apparaissait comme point nodal, et crucial, pour une bonne progression de notre travail; je souhaitais alors changer de profession et voulais me diriger vers une carrière sociale et culturelle. Cette chance m'était offerte avec ma participation au sein de cette recherche qui consistait plus en une aide à Georges Hidalgo sur le terrain, et aussi en une mise en forme des éléments d'étude sur informatique. Mais lorsque nous nous sommes retrouvés livrés à nous-mêmes, quand l'encadrement technique s'est effacé, alors notre avancée s'est mise à stagner. Et bien sûr à trop laisser la corde lâche, les rêts ne peuvent que se débrider. Des heurts se sont mêlés à nos réunions et m'ont appris que le communautaire se doit d'être régi par un cadre rigide. Il a fallu attendre l'arrivée d'Alain pour que nous rattrapions les mois de retard que nous avons accumulés.

Je souhaitais, en arrivant à E.G.O., me reconverter du bâtiment vers le social, n'y étant pour le moins pas trop étranger par une expérience syndicale et associative au sein d'équipes faisant de la prévention sida, et du soutien scolaire sur des villes de banlieue. Pour autant cette recherche m'aura donc conforté dans la voie que je désire explorer plus à fond : La mise en place de projets ayant trait au développement. Et surtout, ce travail pour E.G.O. m'a aussi permis de mettre sur pied quelques projets pédagogiques que j'aimerais maintenant réaliser.

Mais comme ma possibilité de travailler dans le secteur social ne peut se concrétiser sans l'obtention d'un diplôme. Lia m'a présenté les quelques

organismes proposant des formations liées à l'éducation. Et mon choix s'est porté vers l'École des Hautes Études en Pratiques Sociales.

Alain TERNUS :

Outre mon travail dans le groupe « Première Ligne », je prends une part active à la réalisation de documentaires, tels que « Si bleu, si calme » (sur la résistance à l'enfermement en milieu carcéral) ou « Julien et les autres » (sur la toxicomanie, et, plus précisément, les produits de substitution). J'écris également des articles traitant de la toxicomanie ou de toute autre forme d'exclusion.

Georges et Christian avançaient dans cette recherche depuis environ quatre mois lorsque Lia Cavalcanti a sollicité mon aide pour le travail de rédaction. Et je dois dire qu'à ce moment-là, il y a certainement quelque chose qui m'a échappé... Car si j'avais seulement pu entrevoir tout ce que, finalement, ce petit « oui » m'amènerait à faire, le temps que ça me prendrait, et, surtout, la pression qui pèserait sur moi du début à la fin, il est évident que j'aurais réfléchi à deux fois avant d'accepter !... Le bénévolat et le militantisme ont aussi leurs limites.

Mais je n'ai pas réfléchi. Et j'ai accepté. Et j'ai passé des nuits entières à gambader dans le froid. Et j'ai discuté durant des dizaines d'heures avec des consommateurs de crack pour préparer les entretiens. Et je me suis fâché avec Georges. Et j'ai loupé des sorties qui s'annonçaient bien agréables pour passer des soirées et des week-ends, chez Christian ou chez moi, à noircir du papier sur un sujet qui n'incite guère à la fantaisie. Et j'en passe et des meilleures... Mais j'ai accepté.

Peut-être parce que le 18^{ème} arrondissement, c'est là que j'ai grandi. C'est là que j'habite. C'est là que je travaille. Comment ne pas me sentir concerné par ce qui s'y passe ? Et comment ne pas voir, comment ne pas constater, jour après jour, que les ravages causés par le crack sont considérables et restent assez largement méconnus ?

Le fait d'avoir été moi-même toxicomane durant de longues années aura été mon principal atout dans le cadre de cette recherche, car de ce fait, j'ai eu accès partout, j'ai pu discuter avec tout le monde. Mais j'ai manqué de connaissances spécifiques, et je le déplore, car cela m'aurait sans doute permis de traiter le sujet plus en profondeur.

Toujours est-il que ce travail est maintenant terminé, et nonobstant les grincements de dents qui l'auront jalonné, j'apprécie de l'avoir effectué, car au

bout du compte, il m'aura beaucoup apporté. Si je devais définir cet apport en deux mots, c'est « valorisation » et « humilité » que j'emploierais sans hésiter ; loin d'être contradictoires, ils se rehaussent mutuellement.

J'espère, à l'avenir, avoir l'opportunité de travailler sur d'autres études de terrain, car c'est un domaine où, à présent, je me sens apte à œuvrer.

Et les derniers mots que j'écrirai dans le cadre de ce rapport seront pour remercier Lia Cavalcanti - Lia qui m'a pressenti pour ce travail, qui a su me conseiller, me motiver, et surtout, me soutenir jusqu'au bout, avec mes doutes, mes coups de gueule et mon caractère parfois bien intransigeant.

Et pour donner une juste idée de son mérite à me soutenir, je dirai qu'il n'a d'égal que mon propre mérite à la supporter.

Présentation de l'étude

Cette étude, destinée à des initiés, ne prétend pas offrir un descriptif exhaustif du crack. Elle portera sur la consommation, les circuits commerciaux locaux et les représentations sociales de ce produit relativement nouveau, ceci dans une partie du 18^{ème} arrondissement. Pour mieux comprendre le territoire de l'intervention, la présente étude sera accompagnée de données historiques sur le quartier de la Goutte d'Or, et soutenue par différents entretiens réalisés auprès d'usagers de drogues.

Nous avons commencé l'enquête sur le terrain en Août 1996 ; pendant le premier mois, nous avons effectué les repérages et établi les contacts nécessaires à son bon déroulement. Dans notre première réunion technique en juillet, (nous avons une réunion hebdomadaire) il a été décidé que nous ferions un historique du lieu d'enquête. Cela nous a pris un mois, le temps d'éplucher toutes les données que possédaient les différents services d'archives de la Ville de Paris. Il est vrai que même si nous avons passé un temps assez long à répertorier toutes les modifications afférentes au secteur, nous avons déjà une petite idée de ce que peut représenter, pour une grande ville comme Paris, la notion de quartier - voire de village.

Et le quartier de la Goutte d'Or est bien l'un des derniers villages de la capitale.

Heureusement, le groupe « Première Ligne » de l'association E.G.O. a l'habitude de circuler dans ce quartier, avec le but spécifique de rencontrer des usagers de drogues. Ce qui nous a permis d'avoir un bon contact avec un grand nombre d'usagers de crack.

La rue a ceci de captivant qu'elle est tout simplement imprévisible. Il s'y passe tellement de choses, nous sommes les témoins directs de tant de situations (dont généralement nous ne percevons que l'aspect extérieur et ponctuel) que, bien souvent, l'on ne peut que se laisser distraire. Mais c'est justement le principe d'« attention flottante » qui permet l'écoute et la mobilité intellectuelle propices au recueil d'informations.

Le travail qui nous fût demandé est très particulier, et n'étant ni ethnologues, ni anthropologues, ni sociologues, nous ne savions pas, de prime abord, comment mener une recherche en restant neutres, objectifs, si possible exempts de parti pris.

Nous avons, dans un premier temps, bénéficié du soutien technique de Sandra Macedo (sociologue, avec spécialisation en ethnologie au C.N.R.S.). Son départ soudain pour le Brésil nous aura privés d'une aide précieuse.

Lia Cavalcanti, psycho-sociologue à l'association et responsable du suivi technique de l'étude, a heureusement relayé Sandra, et, de surcroît, nous a fait bénéficier d'un apport bibliographique, d'ouvrages et d'études sur le thème qui nous occupait.

Ne possédant pas les outils méthodologiques adéquats, nous avons donc forgé les nôtres sur le terrain. Et c'est ainsi qu'au fil de la recherche, nous avons réussi à rendre notre travail cohérent.

Ce qui n'a pas empêché l'équipe initiale (G. Hidalgo et C. Lefort) de rencontrer nombre de problèmes internes, certains de nature propre à mettre en péril l'aboutissement de la recherche. Nous ne dissenterons pas sur les problèmes relatifs à des modes de fonctionnement radicalement opposés et autres optiques antagonistes... Mais il faut dire que les longs moments d'attente dans la rue, lorsqu'il ne se passait vraiment rien d'intéressant, et le fait que les moyens techniques de traitement des données se trouvaient au domicile de l'un d'entre nous n'ont pas concouru à améliorer l'ambiance au sein d'une relation passablement tendue. Mais bon ! Le travail collectif a ses hauts et ses bas, et puisqu'au bout de quatre mois les hauts nous semblaient décidément hors de portée, il a été résolu, sur une suggestion de Lia Cavalcanti, de solliciter l'aide d'une tierce personne. Notre choix s'est tout naturellement porté sur Alain Ternus. Son travail dans le groupe « Première Ligne », sa pratique du terrain, ses connaissances en toxicomanie, son sens du contact (notamment avec les usagers de drogues) et ses capacités de rédaction nous furent incontestablement d'un grand secours.

Au cours de cette enquête, nous constaterons les phénomènes de délinquance et de précarité liés la propagation du crack. Nous tenterons surtout d'aider à une meilleure connaissance des pratiques de vente et de consommation ayant cours sur le « marché du crack », ceci afin d'amener à une compréhension accrue du mode de fonctionnement de cet univers particulier.

Présentation de la GOUTTE D'OR

C'est du XVIII^{ème} siècle que datent les prémices des constructions favorisant le retranchement du quartier de la Goutte d'Or sur lui-même. Le mur des *fermiers généraux* s'édifie au pied de la butte entre 1784 et 1786. Ce mur soumet les vigneron du coin à de fortes taxes dès lors que leur vin entre en ville. Pour échapper à ces taxes nouvelles, nombre de guinguettes s'installent dans le secteur, occasionnant une fréquentation accrue. À la même époque est installée une nitrière artificielle. La Goutte d'Or devient alors un lieu d'accueil pour les ouvriers des fonderies et autres ateliers.

Au milieu du XIX^{ème} siècle, le caractère ouvrier du quartier s'affirme avec la mise en service du chemin de fer Paris/Lille. La gare du Nord apporte d'importants flux de migrants. *L'Assommoir* (1877) de Zola symbolise l'âme populaire de ce quartier qui subit une immigration massive durant toute la seconde moitié du XIX^{ème} siècle (provinciaux, d'abord, mais aussi belges, italiens, polonais, hongrois, russes, etc..).

Le XX^{ème} siècle verra sa première grande vague d'immigration suite à la guerre de 14/18.

Après 1945, la France étant démographiquement très faible sur le plan de la population masculine, une seconde vague d'immigration apportera l'aide nécessaire à la reconstruction du pays. Cette population est essentiellement maghrébine, et, pour des raisons professionnelles, constituée en grande majorité d'hommes.

De 1960 à 1975, on verra arriver dans le quartier un afflux de main d'oeuvre venant principalement d'Afrique du nord, de l'ouest et d'Afrique centrale. La Goutte d'Or devient alors le pôle de l'immigration d'hommes seuls sur la capitale, engendrant de ce fait une recrudescence de la prostitution.

La guerre d'Algérie a profondément bouleversé les rapports sociaux dans le quartier de la Goutte d'Or. Elle a motivé, entre autres, une présence accrue des Forces de l'Ordre, et l'implantation d'un commissariat aux Harkis. Aujourd'hui

encore, les conséquences de ce conflit stigmatisent la vie quotidienne du quartier.

En 1984 le trafic de drogue se déplace de l'îlot Chalon (12^{ème} arrondissement) vers la Goutte d'Or. La raison en était la fermeture des squats de l'îlot, destinée à permettre le réaménagement des abords de la gare de Lyon. À la même époque, il y aura la mise en place d'un plan de rénovation dans le cadre du Développement Social du Quartier (D.S.Q) de la Goutte d'Or.

Le 11 juillet 1995 l'Imam A.Saharaoui, co-fondateur du F.I.S. (dont il était l'un des représentants les plus modérés et le porte-parole à Paris) est assassiné avec l'un de ses fidèles dans la mosquée de la rue Myrha.

Le 28 juin 1996, les "sans-papiers" de Saint Ambroise viennent s'installer à l'église Saint Bernard. Le 23 août, plus d'un millier de C.R.S et de gardes mobiles bouclent le quartier de la Goutte d'Or, et délogent, non sans mal, les occupants de Saint Bernard.

Situation géographique :

Le Quartier de la Goutte d'Or se situe au Nord-Nord-Est de Paris. On peut le délimiter ainsi :

- à l'ouest : le boulevard Barbès.
- à l'est : la rue Marx. Dormoy.
- au sud : le boulevard de La Chapelle.
- au nord : la rue Ordener.

Bien qu'entouré de stations de métro et d'arrêts d'autobus, proche d'une station R.E.R. et d'une gare S.N.C.F., aucun transport ne pénètre en son cœur.

Le quartier s'étire en pente douce sur une longueur de 500 mètres pour une largeur de 300 mètres : son point culminant (79 mètres) se trouve au niveau de l'ancien passage Léon, sur une petite colline qui vient en prolongement de celle de la butte Montmartre.

Au cours de ces dernières années, la Goutte d'Or a su développer un réseau associatif très large, dont l'importance n'est plus à démontrer.

Histoire naturelle de l'étude

Le crack... L'arrivée de cette nouvelle drogue sur le quartier a fait changer bon nombre de choses, et c'est de cela que nous aimerions informer nos lecteurs. Les drogues ont toutes leur spécificité, mais le crack possède, à l'instar de toute drogue nouvelle, le désavantage d'être méconnu. Nous allons donc décrire les situations que nous avons pu observer.

Nous avons été témoins de la dégradation des conditions de survie des usagers de crack, et, dans le même temps, de la recrudescence du nombre de ses consommateurs réguliers.

Dès le début, nous avons été confrontés aux dures réalités d'une étude sur le terrain. N'ayant pas plus d'a priori que de méthode, nous avons noué des contacts avec des usagers, et les avons suivis. Ce qui nous a semblé primordial était de vous présenter le produit, les personnes qui le consomment et leur univers. Bien sûr, les noms ou prénoms relevés dans cette enquête ont été changés.

L'étude a été faite sur un secteur géographique légèrement plus vaste que celui défini au départ, censé se limiter à la Goutte d'Or. Nous avons débordé de ce périmètre, essentiellement vers le Nord, jusqu'aux boulevards extérieurs, de la Porte des Poissonniers à la Porte de La Chapelle. En cela, nous avons suivi le chemin des usagers - et des dealers, pour qui ce secteur était alors une source de revenus des plus importants. Toutefois, c'est en prolongement de la présentation du quartier de la Goutte d'Or que cette étude vous fera découvrir les us et coutumes des usagers de crack et de leurs lieux de consommation.

Dans cette étude de terrain nous avons privilégié l'observation et l'écoute. Nous avons fait des trajets, d'environ deux heures chacun, cinq jours sur sept, de jour comme de nuit, (et ceci pendant six mois) pour essayer de cerner au plus près les réalités du trafic et de la consommation. Nous avons procédé de la sorte

pour être vus et acceptés. Ainsi, nous avons voulu «habituer» les différents acteurs à notre présence.

Nous avons été mieux accueillis que nous ne le pensions, et une fois que le but de notre présence a été connu, nous avons été aidés et accompagnés sur différentes scènes par de nombreux usagers.

Les réserves quant à notre acceptation sur les lieux de deal ont été beaucoup plus fantasmées par l'équipe initiale que réelles. Car une fois que nous avons été identifiés, il suffisait qu'un usager nous reconnaisse dans un groupe pour qu'on ne fasse plus trop attention à nous et que chacun retourne à ses «affaires». Il nous faut préciser que nous n'avons jamais été en danger.

L'étude s'est déroulée sur un plan souple, assujettis que nous étions à suivre les migrations forcées des usagers. Les trois premiers mois, nous avons observé leur occupation du terrain extérieur, rues, voies de chemin de fer, jardins et terrains vagues. Cela nous a permis de nous familiariser un tant soit peu avec les usagers et leur forme de vie particulière, de prendre des repères et de préparer notre observation dans des endroits clos et donc plus exposés...

Nous avons observé de grands espaces de trafic et de consommation, tels que les rails de la Petite Ceinture, le « trou », la rue Myrha, etc. D'autres lieux (squats, caves, tunnels...) abritent le commerce et la consommation de crack ; nous n'en ferons pas un inventaire minutieux, nos observations se portant sur les plus représentatifs.

Puis nous avons pris contact avec les consommateurs de crack, qui ont la particularité de ne pas être les usagers de drogues les plus nombreux de la rue, mais les plus voyants.

Pour finir, nous avons enregistré de nombreux entretiens avec des consommateurs de crack, ceci afin que le lecteur puisse bénéficier d'un point de vue direct sur les représentations de ces derniers et de l'organisation de leurs lieux de deal et de consommation.

LE « BUSINESS » DU CRACK

Rue Myrha, à la tombée de la nuit...

Peu de circulation automobile, mais un passage incessant de piétons. Des habitants du quartier qui font leurs courses, des quatuors de C.R.S. qui déambulent, aux aguets sous une apparence nonchalante, des riverains qui regagnent leur domicile, des consommateurs de crack qui viennent "pécho", des rabatteurs qui les attendent déjà, des dealers qui ne sont pas encore là... On se croirait sur un marché.

D'ailleurs, c'est tout à fait ça... Il y a une offre et une demande, de la marchandise et de l'argent, des tarifs et des crédits, des commandes et des livraisons... Même s'il n'y a pas d'inscription au registre du commerce ou de service après-vente, la scène du crack est bel et bien un marché, avec ses vendeurs, ses clients, ses intermédiaires, ses cours fluctuants et sa concurrence. Un marché particulier, mais tout marché a ses particularités, son propre mode de fonctionnement, ses codes et ses avatars.

Avant tout, il convient de considérer que sur ce marché, les rôles sont interactifs; le client d'aujourd'hui sera peut-être vendeur demain, puis, après-demain, de nouveau client; le vendeur est à certains moments simple intermédiaire, l'intermédiaire est également client, etc.

Cette alternance de statuts sur les différentes scènes du crack à la Goutte d'Or engendre un système de relations très complexe au cœur duquel les différents acteurs évoluent d'une manière essentiellement instinctive.

Bien qu'on y rencontre un ensemble de règles aisément définissables et relativement bien établies, ces règles non écrites peuvent être transgressées

(sans que cela entraîne la moindre sanction) en fonction d'autres règles, plus subtiles et surtout ponctuelles. Par exemple, un usager X arnaque un usager Y de 100 ou 200 francs; quand Y retrouvera X, ce dernier aura des comptes à lui rendre (engueulades, menaces, "interdiction de séjour" sur telle ou telle scène, mise à l'amende, bagarre à mains nues ou à l'arme blanche... l'affrontement peut revêtir différentes formes) ; mais si, lorsqu'ils se croisent, X a de la came en sa possession et en propose spontanément à Y (qui lui, à ce moment-là, en est démuné) le conflit s'éteint alors de lui-même dans un kiff commun.

Tout comme il n'y a pas UN type de toxicomane, il y a chez les dealers différents modes de fonctionnement. Nous pouvons tenter d'en représenter quelques-uns :

- le dealer extrêmement soucieux de sa sécurité, qui se tient le plus possible à l'écart des usagers et traite essentiellement par rabatteurs interposés, qui font passer sa sécurité (risque d'interpellations par la police, d'agressions par les U.D.², de conflit avec d'autres dealers) avant le profit qu'il pourrait retirer de la vente du produit - ce qui ne l'empêche pas d'aménager au mieux son système de deal afin que la priorité "sécuritaire" influe le moins possible sur le profit potentiel.
- le dealer qui court après un profit maximal, au détriment de sa sécurité, de ses relations avec les U.D., les rabatteurs et les autres dealers, qui se montre le plus souvent intransigeant sur les tarifs et ne fait que très rarement crédit.
- le dealer qui se montre "arrangeant" avec les clients dans le but de réduire les risques d'agressions ou de dénonciations. Si le dealer est également consommateur, il ne peut échapper au système d'échanges, de dons et d'assistances diverses inhérents aux relations entre usagers.
- Certains dealers, de par la simple détention régulière et massive du produit, ont une attitude arrogante, voire méprisante, persuadés qu'ils sont, que le produit peut tout leur permettre (et à peu de chose près, ils sont dans le vrai), de s'offrir des "gros bras" pour leur protection, des filles pour assouvir leurs désirs sexuels, etc. Leur "domination" est entièrement dépendante de leur maîtrise du produit; qu'ils deviennent simples consommateurs, ne puissent plus "acheter" l'admiration ou la soumission des membres du groupe, et toute leur emprise sur le milieu est réduite à néant.

² U.D. : usagers de drogues

Autre composante de ce marché : le crédit. Les dealers sont souvent sollicités par des consommateurs démunis d'argent. Si le client est un « bon client », c'est-à-dire quelqu'un qui lâche régulièrement d'importantes sommes d'argent et ne cause pas de problème, le dealer est enclin à lui accorder un crédit - ne serait-ce que pour conserver sa clientèle. Généralement, un petit crédit est implicitement compris de part et d'autre comme un cadeau. Un crédit plus conséquent peut être remboursé en plusieurs fois et peut également, en cas de non-règlement des traites, donner lieu à des poursuites. Il ne s'agit évidemment pas de poursuites pénales, ni de poursuites civiles, mais de poursuites sauvages, dans la rue, avec un couteau ou un tesson de bouteille dans la main du poursuivant... Cas extrême ; les deux parties préférant habituellement régler ce genre de différent à l'amiable.

Entre consommateurs, il est rarement question de crédit ; on se « dépanne », à charge de revanche. Plus on est « partageur », plus on a de chances d'être « dépanné ». Un consommateur qui ne « dépanne » jamais personne (par radinerie ou par manque de moyens) ne sera certainement pas « dépanné » en cas de besoin - sauf par un nouveau venu sur la scène.

Les prix : ils varient sans varier. Si la somme d'argent demandée reste généralement la même durant des années, la quantité et la qualité du produit varient fréquemment³. Ces fluctuations sont essentiellement dues à celles du marché en amont, aux facilités ou difficultés d'approvisionnement, à l'absence ou à l'omniprésence des Forces de l'Ordre près de la scène, etc.

Les Forces de l'Ordre. C'est leur action qui entraîne les déplacements de scènes. Après que Stalingrad eut été « nettoyé », les dealers et consommateurs sont revenus en masse dans la rue Myrha, où la scène se trouvait d'abord dans la rue, mais aussi dans certains immeubles « squattés ». Puis la forte et constante présence policière a repoussé les adeptes du doseur vers les rails de la voie ferrée de la « Petite Ceinture », sur le tronçon compris entre la Porte de la Chapelle et la Porte des Poissonniers. Au bout de quelques mois, une action menée conjointement par la Police Nationale et la S.N.C.F. a délogé les usagers de crack, qui se sont alors repliés un tout petit peu plus loin, vers le « Trou » - un endroit qui se trouvait Porte de la Chapelle, et qui a été muré quelques jours plus tard. Certains consommateurs et quelques dealers à la petite semaine sont donc revenus rue Myrha, mais sans y recréer une scène du crack telle qu'il y a environ un an. La plupart des dealers préfèrent actuellement tourner dans les petites rues du quartier, ce qui fait que les consommateurs passent une grande partie de leur temps à les chercher.

³ Nous prenons les prix pratiqués lors de notre étude de juillet à décembre.

Et nous passons une grande partie du nôtre à chercher les consommateurs...
Sauf, peut-être, à certaines heures, dans certaines rues....

À la tombée de la nuit, rue Myrha, les consommateurs de crack ne sont pas majoritaires, mais c'est le groupe qui se remarque le plus - bien que ce soit un groupe "éclaté" en sous-groupes qui se font et se défont au gré des alliances, des conflits d'intérêt, des sympathies, aussi... Il règne dans ces groupes une violence ambiante très perceptible, une interaction à la fois brutale et subtile à laquelle tous participent. Les différents acteurs de ce deal se connaissent ou se reconnaissent très vite :

- recherches identiques ou complémentaires (les acheteurs cherchent à se procurer le produit, les dealers à le leur vendre, et les rabatteurs à profiter de ce marché par le biais des transactions qu'il génère).
- langage commun (argot spécifique du milieu des drogues et de la délinquance, vocabulaire détourné dans le même sens - sur des thèmes récurrents tels que "marginalité" ou "exclusion").
- détails vestimentaires en accord avec un mode d'existence intimement lié à la rue (chaussures taillées pour la marche ou éculées, manteaux ou blousons chauds, solides ou râpés, tenues dépareillées ou agencées dans le but avoué de séduire, de racoler), etc.

Quand nous arrivons, un peu après 20h., le "business" du crack est encore bien léthargique; les consommateurs continuent d'arriver, seuls ou par petits groupes de 2 ou 3 personnes, et les dealers se font toujours attendre...

Nous reconnaissons un nombre important d'usagers de crack que nous voyions principalement, ces dernières semaines, sur les rails de la Petite Ceinture. Mais depuis que la S.N.C.F. a placé de nouveaux grillages et des fils de fer barbelés entre la porte de la Chapelle et celle des Poissonniers, la plupart des usagers qui se retrouvaient sur les rails sont revenus vers Château Rouge, en général, et rue Myrha en particulier.

Nous allons dire bonjour à un consommateur que nous connaissons de longue date, B.⁴, âgé de 34 ans ; il consomme de l'héroïne depuis plus d'une quinzaine d'années, et du crack depuis environ un an. Il nous a expliqué, un jour où nous lui tenions compagnie alors qu'il attendait son dealer, comment il était venu au crack.

⁴ Voir Boris dans « **Entretiens** ».

Il s'appelle B. et connaît bien les U.D. du quartier ainsi que tous les dealers qui viennent vendre dans le coin. Nous nous connaissons depuis longtemps et il répond de moi en toute situation, ce qui me permet de l'accompagner presque n'importe où (dans certains cas, c'est moi qui juge préférable de "décrocher", par souci de sécurité ou sentiment d'inutilité).

Nous discutons de choses et d'autres, de connaissances communes, sans cesser d'observer la rue et son mouvement... Lui, guettant l'arrivée des premiers dealers, nous, observant tout ce qui se passe et le notant mentalement.

Deux filles qui se prostituent sur les boulevards arrivent et demandent à B. s'il a "vu quelqu'un" (sous-entendu : un dealer). B. répond que non, pas encore, mais que le cas échéant il les appellera. Les deux filles vont se poster sur le trottoir d'en face et attendent en discutant avec des habitués des lieux de deal du quartier.

Les consommateurs stationnent par petits groupes, généralement noyautés par un ou deux rabatteurs (dans ce dernier cas, les deux rabatteurs "fonctionnent" ensemble, car la concurrence est rude entre rabatteurs). Tous sont à l'affût, le regard sans cesse en mouvement.

B. me donne un coup de coude pour nous signaler l'arrivée d'un rabatteur, et tout en nous entraînant à sa rencontre nous explique succinctement comment ce dernier opère.

Il habite à l'hôtel, dans le quartier. Le dealer le prévient de son arrivée par téléphone, le rabatteur descend et branche les clients éventuels, puis il les conduit dans un endroit plus discret où le dealer attend. Le dealer sert les clients pendant que le rabatteur fait le guet. Ensuite, le dealer indique au rabatteur à quel endroit il attendra le lendemain, puis il lui donne sa conso; le rabatteur part fumer et vendre pour deux ou trois cents balles afin de payer son hôtel, ses clopes, etc.

Pendant que B. nous explique tout ça, je note la précipitation avec laquelle les clients vont vers le rabatteur qui arrive. Je note également que la plupart des autres rabatteurs déjà présents restent sur la touche et font ostensiblement la gueule.

Les clients font leur cour au nouvel arrivé, comme ils le feraient auprès d'un dealer. Ils savent que ce rabatteur est l'accès au dealer - c'est-à-dire : au produit. Les hommes jouent sur la sympathie, l'intérêt, les femmes sur la séduction. Tous craignent de ne pas être acceptés dans le groupe qui va être conduit jusqu'au dealer. D'après ce que j'entends, le dealer "est cool, toujours arrangeant", "il a les deux" (crack et héro), "c'est toujours bien servi", etc. De plus, ne pas acheter à celui-là signifie attendre encore, attendre l'arrivée d'un autre dealer,

pendant 2 mns, 20mns, 2 heures, peut-être plus... On ressent un fort sentiment d'urgence.

Le rabatteur a "sélectionné" les clients qui vont pouvoir le suivre. Il en a refoulé deux ou trois, un tel parce qu'il n'a jamais d'argent, un autre parce qu'il cause des problèmes, etc. Les consommateurs refoulés ont vainement tenté de s'imposer ; ce sont les clients "acceptés" qui leur ont fait barrage, sachant qu'une présence indésirable empêcherait le rabatteur de les conduire au dealer.

Le groupe constitué par le rabatteur (environ une huitaine de personnes) se met en route. Une des deux filles de tout à l'heure est là, sa copine lui a confié son argent ; elles se rejoindront ensuite dans un lieu convenu. Il est assez fréquent que des consommateurs confient leur argent à une personne qu'ils connaissent ; dans la plupart des cas, la personne ramène la marchandise, pour garder sa crédibilité. Car plus on a d'argent à offrir, mieux on peut négocier, et à ce titre, servir d'intermédiaire est toujours intéressant.

B. échange quelques mots avec le rabatteur et nous fait signe de venir avec eux. Nous les suivons. Nous descendons vers la rue Ordener par la rue Léon.

Après plusieurs détours dans le quartier de la Goutte d'Or, nous nous arrêtons à l'angle de deux petites rues. Le dealer, un Africain qui nous semble très jeune, surgit de nulle part. Aussitôt, c'est autour de lui que s'agglutinent les clients. Les transactions s'engagent à un rythme soutenu, lorsque ça devient trop tendu, ou simplement trop bruyant, le rabatteur (qui reste à 2 ou 3 mètres) vient y mettre le holà.

Rapidement, les clients s'éparpillent, seuls ou par deux, en demandant systématiquement au dealer "Demain, à la même heure ?". Le dealer répond oui à tout ce que lui disent les clients quand ils s'en vont.

Avec B. (qui a acheté crack et héro) nous partons les derniers. Un peu plus loin nous nous retournons : les autres clients ont déjà tous disparu ; le dealer s'éloigne, accompagné de son rabatteur attiré. Sur ce, B. me dit qu'il va rentrer retrouver S., sa compagne. Il est très speedé. Nous nous saluons et nous nous séparons.

En remontant vers le square Léon, nous croisons quelques consommateurs qui en avaient marre d'attendre rue Myrha et ont donc décidé d'aller faire un petit tour dans le coin - au cas (fort probable) où ils tomberaient par hasard sur un dealer.

Quand nous sommes à leur hauteur, l'un d'eux, qui nous connaît, nous demande si nous avons vu quelqu'un. Je lui dis que non. Il se désintéresse aussitôt de nous.

Et pourtant, nous en croisons, du monde, dans le coin... Beaucoup de « modous » - mot Wolof, désignant les dealers, et qui, au Sénégal, s'appliquerait aux vendeurs à la sauvette, et plus largement à ceux qui se livrent à un trafic illégal ; ce mot tiré d'une langue étrangère est en fait intraduisible en français.

Si, quelques années en arrière, le business du crack était entre les mains d'usagers d'origine antillaise, aujourd'hui c'est principalement des non-consommateurs originaires d'Afrique Noire qui tiennent ce marché dans la rue.

Au détour d'une rue, nous rencontrons un groupe de jeunes déscolarisés, vivant à la Goutte d'Or, que nous connaissons. Ces jeunes passent la majeure partie de leur temps dans la rue. Ils sont habituellement en bande, et l'un des moyens de se procurer de l'argent, pour eux, est d'agresser les usagers de drogues qui ne sont pas du quartier. De ce fait, certains d'entre eux se sont retrouvés en possession de crack, qu'ils ont eu du mal à revendre en raison de leurs relations tendues avec les U.D. Le fait d'être une drogue fumable a induit nombre de personnes à minimiser la nocivité du crack. Donc, certains de ces jeunes y ont goûté... et y ont pris goût. Certains se sont même lancés dans ce nouveau business.

Le crack vendu à la Goutte d'Or se compose de chlorhydrate de cocaïne et de bicarbonate de soude, en proportions variables. Une « galette » vaut en moyenne entre 300 et 400 francs. Un « caillou » (morceau d'une galette) vaut « normalement » 100 francs, mais peut se négocier moins cher⁵.

Nous décidons de nous séparer.

Je rentre à mon domicile, où doit me rejoindre M.J. , une consommatrice de crack, pour une "interview". Elle était déjà venue à un premier rendez-vous, mais trop tard ; j'étais parti.

En arrivant devant mon immeuble, je la trouve assise sur un banc, à m'attendre...

Je jette un coup d'oeil à ma montre...

Là, c'est moi qui suis en retard.

⁵ Prix et conditions pratiqués jusqu'en octobre 1996

Les principaux thèmes ressortant de l'étude

Certains thèmes récurrents se sont peu à peu dégagés des entretiens réalisés auprès des usagers de crack. Ces mêmes thèmes nous étant apparus lors de notre travail d'observation sur le terrain, nous en avons décidé de les traiter de façon particulière.

Première consommation de crack

Si nous avons, au cours des entretiens et autres discussions informelles, relevé plusieurs raisons ayant amené à une première consommation de crack, certaines apparaissent nettement prédominantes.

Tout d'abord, il faut noter que les U.D. que nous avons pu rencontrer, dans le cadre de la présente recherche, consommaient déjà d'autres drogues avant le crack. Mis à part quelques fumeurs de crack de longue date, qui n'usaient auparavant que de drogues dite « douces » (herbe, cannabis..) et qui sont venus au crack parce qu'il s'agissait avant tout d'une drogue « fumable » (donc, dans leur esprit, anodine), les usagers de crack, dans leur grande majorité, étaient déjà héroïnomanes et/ou cocaïnomanes.

Parmi les raisons principales les ayant amenés au crack, on peut relever les suivantes (sans ordre d'importance entre elles) :

- Le lieu : le fait d'habiter ou de galérer dans un quartier où l'on trouve facilement du crack en permanence.
- Les fréquentations : le fait de rencontrer fréquemment des usagers de crack, généralement d'ex-camarades de galère dans la consommation d'héroïne, qui ne manquent pas de vanter la « puissance » du crack - voire d'en offrir généreusement.

- La difficulté de se procurer de la cocaïne d'une qualité satisfaisante pour les effets recherchés.
- La baisse constante de qualité de l'héroïne qu'on trouve dans la rue.

Ces deux derniers points incitant l'utilisateur de drogues à rechercher un produit plus « efficace ».

Modes de consommation

Il y a deux modes de consommations du crack : soit on le fume, soit on se l'injecte par voie intraveineuse. Il n'y a pas de règle, certains l'ont d'abord fumé, puis sont passés au mode par injection ; d'autres, qui ont fini par le fumer et s'en tenir à cette pratique.

Dans un premier temps, le mode de consommation choisi semble déterminé par deux facteurs :

- 1) La pratique habituelle de l'utilisateur qui, s'il n'a encore jamais fixé va tout naturellement fumer le crack ; par contre, si l'utilisateur a toujours fixé, y compris la cocaïne, il va certainement fixer le crack.
- 2) La pratique de l'entourage, les moyens disponibles et les « recommandations » des autres usagers. Si l'entourage fume et qu'il n'y a que des doseurs - pas de seringues à portée de main - l'utilisateur fumera le crack. Si l'utilisateur a sa propre seringue, mais qu'on lui soutient que l'effet du crack est plus puissant quand on le fume, là encore il le fumera...peut-être.

Effets du crack

Si l'usage de cocaïne, ou de l'un de ses dérivés, n'entraîne pas de dépendance physique, en revanche, il engendre fréquemment une dépendance psychique plus ou moins importante (selon le consommateur et la nature du produit utilisé).

Que ce soit en le fumant ou en se l'injectant, le crack à un effet aussi bref que violent. On parle de quelques secondes. D'où un sentiment d'éternelle insatisfaction.

Le crack détruit les mécanismes physiologiques, ainsi que les fonctions du sommeil et le désir de se nourrir.

Lors de la prise, l'usager nous parle d'un flash violent dans la tête, un sifflement dans les oreilles et une accélération cardiaque. La perception (ouïe, odorat, etc.) se trouve amplifiée.

Comme avec les autres drogues, en cas de consommation quotidienne, l'usager se trouve rapidement confronté à la nécessité d'augmenter les doses pour ressentir l'effet recherché.

Après les quelques secondes de kiff, il y a la descente et l'angoisse qu'elle génère - l'usager se sent alors mal dans sa peau, et peut alors se laisser aller à un comportement suicidaire - au sens fort du terme.

Femmes et crack.

S'il est faux de prétendre que toutes les consommatrices de crack se livrent à la prostitution, il n'empêche que cela concerne bel et bien une importante majorité d'entre elles. Pour la plupart, elles se prostituent sur le trottoir, de façon « classique » (même si, très souvent, elles cassent les prix et se plient aux exigences démesurées de certains clients). D'autres se contentent de coucher avec les dealers pour avoir leur consommation.

Il y en a qui vivent avec un U.D., partage avec lui ce qu'il peut ramener (que ce soit en volant, en rabattant, en « grattant »...). Il y a aussi des femmes qui assurent leur argent en volant elles-mêmes (généralement : vol à l'étalage).

Même si nous avons entendu dire que ça existait, nous n'en avons rencontré aucune qui deal du crack (alors que cela est plus courant avec l'héroïne) ; c'est que le milieu du crack est très dur, et que pour y tenir sa place sans problème conséquent, une dealeuse doit être particulièrement bien connue, et, surtout, entourée.

En tant qu'usagères de crack, les femmes sont souvent agressées, arnaquées, ou rackettées (de façon plus ou moins violente). Cela vaut plus particulièrement

pour celles qui se prostituent, et sont donc supposées avoir de l'argent facilement et régulièrement.

Généralement, les usagères de crack arrivent à surnager dans ce milieu en payant une protection (implicitement ou explicitement) à un ou des consommateurs suffisamment craints ou respectés par les autres U.D.

Comportements d'usagers

Si, parmi les U.D. que nous avons côtoyé, certains ne prennent du crack que par périodes, en revanche nous n'en avons pas rencontré qui sachent se contenter d'un kiff avant de « rentrer chez soi ». Le crack entraîne une indéniable précarité - quand il n'induit pas, pour certains, une accentuation de la clochardisation - et ce bien plus que toute autre drogue.

Généralement, les U.D. emploient tout leur temps et dépensent tout leur argent pour le crack. Beaucoup passent d'une scène à l'autre sans discontinuer, restant deux, trois jours d'affilée sans manger ni dormir, avec énormément de temps passé à galérer pour trouver le dealer ; une fois le produit obtenu, quelques secondes de kiff et ça repart pour un tour...

Certains, plutôt que de galérer pour la tune, se contentent de rabattre, voire de racketter - parfois en rabattant « de force », interdisant l'accès au dealer présent, obligeant les U.D. à passer par leur intermédiaire pour accéder au produit.

Tous les U.D. entendus s'accordent à confirmer ce qui ressort de nos propres observations : la consommation du crack entraîne ou accentue d'importants troubles du comportement. Les usagers de crack deviennent très vite paranos ; ils hallucinent, et les rapports internes de groupe sont continuellement soumis à une ambiance tendue, à une violence potentielle prête à exploser à la moindre étincelle.

Crack et substitution

Sous produit de substitution, on ne ressent pas les effets des opiacés. Mais l'on ressent parfaitement les effets de la cocaïne - et de ses dérivés. Ce qui fait que nombre d'usagers de drogue « substitués », lorsqu'ils ont envie de se défoncer, s'adonnent au crack.

Dans l'autre sens, ceux qui prennent du crack en arrivent assez souvent aux produits de substitution. Parce qu'il faut quelque chose pour pallier l'angoisse de la « descente », et que l'héroïne qu'on trouve (de plus en plus difficilement) dans le quartier est chère, et, de surcroît, d'une qualité de plus en plus médiocre. Parallèlement, on trouve de plus en plus facilement des produits de substitution en vente dans la rue. Alors ceux qui ne prenaient de l'héroïne que pour pallier la descente du crack se sont tout naturellement rabattus sur le Skénan® ou le Subutex®... Dans ce cas-là, ils se l'injectent par voie intraveineuse.

Entretiens

Les entretiens « semi-directifs » réalisés par Alain⁶ auprès d'hommes et de femmes consommateurs ou ex-consommateurs de crack ont été entièrement retranscrits et laissés en l'état, ceci afin que tout chercheur puisse décider par soi-même quels sont les éléments qu'il convient de prendre en considération dans le cadre d'une réflexion personnelle sur la consommation du crack.

BORIS, 36 ans.

"Moi, je ne prenais que de l'héro. La journée, je faisais ma tune en cassant", et le soir je voyais mon dealer qui me vendait ma conso pour jusqu'au lendemain. Après je me suis mis avec une nana qui fumait du crack, mais elle achetait de son côté. Et puis mon dealer s'est mis à vendre du crack en plus de l'héro, alors j'ai groupé nos achats, pour S. et moi, et puis à force de voir des galettes dans la piaule, ça m'a donné envie d'essayer moi aussi, surtout qu'avant j'aimais bien la coke, et le crack à la base c'est quand même de la coke, avec je ne sais trop quoi qu'on mélange dedans, mais je ne voulais pas la fumer alors j'ai demandé à un pote qui la fixait (la galette) comment il faut faire, il m'a expliqué, et j'en ai fixé, et là ça m'a plu alors j'ai continué à prendre de l'héro parce que j'en ai besoin mais avec du crack en plus, mais quand même S. fume plus de galettes que moi j'en fixe. Mais j'ai envie d'arrêter parce que ça revient trop cher, faut que je vole deux fois plus, c'est vraiment la galère, et puis je n'ai pas envie de retourner en prison. Mais je dis ça quand j'ai rien, dès que j'ai "pécho" je ne pense plus qu'à un truc : « me défoncer la tronche. »

⁶ sauf entretien de Jacques, réalisé par Georges

CHARLES, 30 ans.

Je m'appelle Charles et ça fait trois ans que je shoote, au crack, au début je ne l'ai pas shooté longtemps, et si tu veux par la suite je l'ai toujours fumé. Mais il y a trois ans ce n'était pas pareil, déjà la qualité ce n'était pas la même chose. Et ces derniers temps ça a changé un petit peu. Il y a trois ans ce n'était pas pareil, parce que maintenant c'est devenu vraiment une mode, comme l'héro. Avant j'en prenais beaucoup, et là maintenant j'en prends un peu moins.

Le fait que tu en prennes moins, ça tient à quoi ?

A tout. Il y a la qualité qui a baissé puis bon, je m'en suis lassé parce que c'est bon ! J'ai assez couru derrière, en plus je vois où ça m'a mené. Non et puis bon, à un moment tu n'arrives pas à suivre y a pas de mystère, n'importe qui ! hein.

Au début tu le fixais ; après, tu as arrêté de le fixer. Pourquoi ?

Parce que, à la limite c'est quelque chose qui a été fabriqué pour être fumé, ou même si c'était pour être shooté dans ces cas-là je shooterais avec la "coke" en poudre.

A ton avis, dans la rue, on trouve plus facilement du crack que de la coke en poudre ?

Ah ouais ça c'est sûr, mais ce qu'il y a, c'est que ça rapporte aussi plus pour les mecs.

Pour les dealers ?

Ben ouais, ils n'ont pas à se casser la tête à vendre de la coke en poudre alors qu'ils ont juste à descendre l'avenue, le crack ça se vend mieux. Non surtout ici des fois, carrément, tu n'arrives pas à trouver de l'héro alors que du caillou tu en trouves à gogo. Délirant quand même ! Plus on avance dans le temps, plus c'est comme ça. Il y a un mystère non ? regarde la rue Myrha à certaines heures de la soirée, il n'y a que de ça !

Les lieux et les heures ?

C'est partout maintenant ! carrément c'est partout, ça peut être à six heures du matin pour le crack, c'est délirant hein !

Il semblerait que de plus en plus de gens consomment le crack...

Ouais jusqu'à ce qu'ils trouveront un autre truc, mais une fois qu'ils trouveront un autre truc ce sera la même chose.

Et que dire des relations entre les usagers de crack, par rapport aux relations entre héroïnomanes ?

C'est vachement plus hypocrite. Les gens ils ne pensent qu'à leur gueule, chacun ne voit que son petit côté. Pourtant ce qui est grave c'est que ce n'est même pas une dépendance physique, c'est ça qui est délirant, hein ?

Mais ça doit être une dépendance psychique assez forte quand même parce que les gens courent vraiment après...

Ouais ouais, au début quoi, bon puis après il faut en retrouver.

HILARY, 23 ans.

Je vis depuis deux ans avec mon copain, et on habite à Paris dans le dix-huitième, dans une rue hyper bien située pour des toxicomanes qui fument du crack. Et bon ben voilà pour moi ça a commencé depuis deux ans. Il y a deux ans j'ai fumé ma première taffe, ça m'a scotchée au plafond. Et puis je me suis dit *bon laisse tomber ce truc là c'est trop fort ça va te péter toutes tes neurones* ça sert à rien quoi. Alors voilà il y a quelques mois qui se sont passés, et toutes ces rues là, rue Marcadet, toutes ces rues là (merde je ne voulais pas citer de rues) mais bref on fait que des rencontres, si tu es clair, si tu y penses c'est clair que tu vas fumer, bref on a commencé à fumer. Au début tu fumes un tout petit peu mais seulement après il faut en mettre deux fois plus, trois fois plus, bref le truc normal quoi. Et puis voilà on s'est mis à fumer nuit et jour, jour et nuit, on avait de l'argent on faisait ça chez nous, nous-mêmes on faisait notre cuisine, on a fumé, fumé, fumé. Puis, on ne s'est pas aperçu qu'en fait on commençait à être dévisagés, mais grave quoi ! Parce que manque de sommeil, manque d'alimentation, parce que manque de tout quoi en fait. Manque de toute la vie normale. Peu à peu on s'est éloigné de tout ce qui était vital quoi finalement, pour arriver dans un monde qui était artificiel, pour dire des jolis mots quoi. Bref on avait une tête, on avait plus de tête quoi ! En fait ton cerveau il s'envole quoi ! Et un jour il y a mon grand-père qui a débarqué. Il a dû arriver à Paris vers neuf heures du matin, je crois que je l'ai laissé poireauter jusqu'à cinq heures du soir tellement on ne se rend même plus compte, jusqu'à quel point même les gens qui t'aiment on les laisse poireauter, et tu vas leur faire croire que tu n'es pas là. Finalement il a débarqué avec le père de mon petit ami qui habite en dessous de chez nous, ils sont venus nous chercher à deux, il a quand même fallu que j'aie fumé mon dernier caillou dans les chiottes quoi ! impossible ! Et puis voilà je suis partie avec pertes et fracas parce qu'il a fallu me traîner gare d'Austerlitz. J'ai insulté tout le monde, mon grand-père y compris, et à Toulouse vers là-bas vers le sud de la France, bon ça s'est calmé. J'ai décroché, je me suis dit qu'évidemment c'était de la saloperie, que j'avais vécu ça, c'était une bonne expérience, mauvaise expérience, je m'en fous, l'essentiel c'était de la vivre, et puis voilà. Je ne voulais plus rien faire quoi ! Et puis bon voilà, petit esprit faible ou je n'en sais rien, après ça tourne dans la tête, et je suis revenue à Paris. Là ça fait deux fois en cinq mois que je reviens à Paris, je me dis que je reste trois jours puis en fait je reste deux semaines. Je claque tout mon argent, mes parents n'ont pas de nouvelles. Ils appellent, il n'y a personne, bref, je me mets dans des situations complètement impossibles. Tout ça pour fumer trois taffes, et même pas les apprécier parce que les gens qui sont à côté de toi, genre tu es en train de fumer ils t'arrachent le briquet de la main, ils te demandent ton doseur, ils te cassent même les cinq secondes de

plaisir que tu peux avoir, c'est eux qui te les bouffent quoi ! Donc finalement on se demande même : est-ce que tu es maso ? est-ce que tu aimes vraiment avoir mal toute la nuit, toute la journée tout le temps ? Qu'est-ce que tu veux quoi ? Moi j'aimerais bien fumer ça tranquillement avec des gens qui rigolent quoi mais malheureusement avec mes deux ans d'expérience je n'ai toujours pas rencontré de gens qui rigolent, et des gens qui savent fumer quoi ! Peut-être une fois deux personnes quoi, sur ces centaines. Alors voilà je suis en train de parler je suis contente de le faire. Là pour la petite histoire je vais retourner normalement à Toulouse, je vais y retourner de toute façon. Mais bon c'est pareil, ça fait une semaine que je dis que j'y retourne et puis je n'y retourne pas quoi. Mais là je vais partir dans quelques jours, mais si je peux fumer un petit caillou avant de partir, et bien ce sera bien quoi. Puis un jour j'aimerais bien que ça finisse sérieusement quoi.

Est-ce que tu prenais de l'héroïne avant ? Si oui, pendant combien de temps, à partir de quel moment ? Et les produits de substitution, à partir de quand ?

Alors toutes ces questions, j'étais mannequin avant, je bossais en Allemagne, je bossais en Grèce, j'étais dans une grande agence, c'est pas pour me jeter des fleurs, mais c'est vrai il y a mon book à la maison. Et à cette époque-là dans le milieu de la mode, du show-bizz ça ne tourne pas mal l'ecstasy. J'ai pris pas mal d'ecstasy, après le travail évidemment, hop on se faisait des fêtes, là ça dure deux jours, tu es une bombe atomique, tu te fais toutes les « after », toutes les boîtes techno, toutes les raves parties, tous les machins qui existent, bref tu cours et tu t'éclates, mais au moins tu t'amuses là. Au moins je dirais que l'ecstasy, c'est pas pour défendre la drogue, mais au moins l'ecstasy c'est vrai qu'au niveau communication c'est bien quoi. C'est efficace et tout ce que tu fais tu as l'impression que tu es un dieu, que tout le monde il est beau tout le monde il est gentil. Euh bon voilà quand est-ce que j'ai commencé à prendre de l'héroïne, il y a deux ans. Il y a deux ans, je prenais une ligne, ça me durait toute la nuit, je vomissais au moins quinze fois mais j'étais contente. Et puis ça me coûtait deux cents francs, cent cinquante francs. Et après j'ai fait une rencontre, dealer quoi, rencontre dans le métro, genre : je rencontre un mec, je le vois fumer. Qu'est-ce que c'est ? et il me dit, Ben c'est de l'héro ! et je lui dis Ben moi j'en veux ! Et il me dit Ben faut payer ! Je lui dis, Ben j'ai de l'argent ! et il me dit Ben là je n'en ai pas, je te donne mon numéro du portable, et puis tu m'appelles. Et puis ça a commencé comme ça. Et en fait à la limite je n'en avais même pas besoin ou quoi, mais j'étais chez moi je fumais des joints, puis je me suis dit, Ben je vais appeler le mec. Et ce con là évidemment il se déplaçait à chaque fois qu'on l'appelait. Donc j'ai commencé à l'appeler puis à l'appeler, puis à l'appeler puis ben voilà quoi, c'est l'histoire traditionnelle. Des fois,

j'étais dans le canapé, je ne pouvais plus bouger, je ne comprenais pas. Je disais à mes copines : j'ai la grippe, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Je ne savais même pas ce que c'était qu'être en manque en fait ! Et puis arrive le 31 décembre d'il y a deux ans, je rencontre mon petit ami, monsieur x, mon petit ami qui lui prend de l'héroïne depuis dix ans quoi, il connaît bien le produit, et puis voilà ribouldingue on a recommencé. Et là je me suis mise à prendre à peu près deux grammes et demi par jour, en sniff tout le temps, jamais de shoot. Et ça a duré un an, un an en tournant beaucoup, beaucoup. Et donc pour en revenir à l'histoire du grand-père c'est là où j'ai commencé la substitution. Là, ça va faire donc six mois que je prends du Subutex®, j'en ai pris à huit milligrammes au début prescrit par mon médecin. Ensuite je suis redescendue à deux milligrammes, ça s'est bien passé, vraiment bien, bon il reste encore tout ce qui est dans la tête, tout ce qui est dans l'esprit, il reste l'envie, il reste la tentation, mais c'est quand même un produit que j'estime efficace, qui enlève au moins 70 % des problèmes que peut poser l'héroïne. Seulement voilà, là ça fait deux semaines que j'ai commencé à shooter, mais bon tout ce que je veux dire c'est que bon, tout ce que je dis à la limite ça ne veut rien dire quoi mais bon ! Voilà je shoote, je shoote, ça me prend la tête, je ne trouve pas mes veines mais voilà !

Tu shootes quoi ?

Le Subutex®.

Seulement le Subutex® ?

J'ai déjà shooté la came aussi, mais comme il n'y en a pas en ce moment, ben heu : le Subutex®.

Ça fait combien de temps, maintenant, que tu as arrêté de prendre du crack, et comment ça se passe quand tu reviens sur Paris ?

Là, ça va faire donc six mois que j'ai arrêté de prendre du crack régulièrement. Et quand je viens à Paris je ne le cache pas c'est pour fumer du crack, là c'est clair. C'est pour voir mon copain aussi, j'aurais dû le dire avant, mais malheureusement l'un et l'autre sont liés quoi. Et franchement ça j'en souffre à la limite plus que tout quoi. Tout le reste même si la drogue c'est quand même une grande souffrance. Bref, j'ai arrêté mais quand je reviens, je fume. Et qu'est-ce qui se passe, ben ça recommence quoi ! on dirait que je suis mi-ange mi-démon, voilà. Et là c'est le démon qui te prend, et du coup au lieu de rester trois jours tu restes trois semaines et puis tu es dans la merde, et puis tes problèmes recommencent voilà.

Et quand tu viens à Paris, tu galères pour trouver du crack ?

Non parce que même si les têtes des dealers ont changé, très très vite, même en une heure deux heures, très très vite je connais d'autres gens qui me rebranchent sur d'autres gens, et je retrouve quoi ! Malgré que là on a nettoyé le quartier pas mal, et c'est de moins en moins évident d'en trouver en dix minutes comme avant. Avant on pouvait faire vingt mètres, vingt mètres on trouvait. Même sans argent !

Maintenant il faut galérer plus longtemps ?

Ouais et puis en plus il fait froid, il se trouve que nous sommes au mois de décembre, les gens ils se gèlent, ils attrapent des engelures aux oreilles. Je peux le dire parce que mon copain en a. Il a les oreilles glacées, gelées, c'est-à-dire que la peau se fendille. On marche des heures quoi, on attrape des ampoules aux pieds quoi ! Des fois, on rentre à trois heures du matin des fois, on n'a même pas fumé. On a la rage, on s'engueule nuit et jour, et puis voilà il ne se passe plus rien quoi, on ne fait plus l'amour, moi ça me massacre la tête, voilà et pourtant je suis là quand même, et je n'arrive pas à partir. Toujours la même histoire, voilà !

Qu'est-ce qui te décide à repartir ?

Il y a toujours un moment où enfin je me décide à repartir parce que c'est le petit éclair de lucidité que l'on peut avoir, parce qu'on l'a toujours quoi. Ça ne fait pas dix ans ça fait deux ans, il me reste encore un peu de neurones, il me reste encore un peu de cerveau. Et d'un seul coup je me dis clic clac, je mets trois affaires dans mon sac, et je m'en vais, je monte dans le train. Je connais les horaires de train par cœur, ça va faire deux ans que je fais des allers-retours, tous les week-end tous les dimanches je monte, je redescends, c'est vraiment pas un problème quoi. C'est une rigolade le train quoi, ça fait cinq heures de T.G.V., je m'en fous. Et donc à Toulouse, à Toulouse c'est pas du tout la même ambiance. Mais justement c'est bien, à Toulouse je mange je dors, le crack ça n'existe pas. Les gens ne connaissent pas, même des gens qui à la limite délireraient bien, mais ils en ont peur. Donc je n'ai pas cette tentation là. Même s'il y a dix jours j'ai rencontré quelqu'un là-bas qui prenait de la cocaïne, de l'héroïne et qui deal. On a tourné toute la nuit ensemble. On a passé presque une semaine ensemble, sans avoir de rapports, mais il venait tout le temps chez moi, j'allais l'aider à lui faire ses trucs. Et c'est vrai que là j'ai refumé des cailloux, je me les suis faits moi-même.

Et pour ce qui est du fric, tu te débrouilles comment ?

Ben généralement pour ce qui est du fric j'ai uniquement l'argent de mes grands-parents, point final. Je veux dire que je ne tapine pas, je ne deal pas, je ne vole pas. Mais sinon pour l'argent c'est mon copain qui se débrouille, ça fait dix ans qu'il est dans le quartier, il sait comment se démerder. Moi peu à peu j'ai appris des trucs aussi quoi. Tu mens à un dealer, tu lui fais le coup *je me suis faite arnaquer*, mais bon tu te rabaises aussi. Il faut savoir que quand tu fais cela tu te rabaises comme un chien quoi. Tu es comme une petite merde que l'on écraserait tranquillement. Donc quelque part, à la limite tu préférerais avoir de l'argent, mais l'argent il te faudrait dix mille francs par jour, comment tu fais pour avoir dix mille francs par jour ? Et moi donner mon corps pour ça quoi, c'est hors de question. À propos de la police, je voudrais dire à propos des flics qu'il y a un truc qui m'étonne quand même, c'est qu'une blanche comme moi, c'est-à-dire française, on ne la frappe pas, on lui parle poliment. Mais qu'un noir on se jette dessus, et on le tabasse à coups de pied, même dans la rue. À la limite même mon copain qui est marocain, lui on l'emmène dans une entrée d'immeuble, et moi on me dit *toi tu es une connasse, et ton copain on va lui faire les couilles*. Et ils le frappent, ressortent, redonnent les papiers, et te disent *qu'on ne te revoit plus dans la rue*. Moi j'aimerais bien que l'on m'explique cela. En fait je trouve qu'il y a une grosse différence entre l'héroïne et le crack rapport à l'argent, par rapport à l'effet évidemment, par exemple bon le gars il est en manque il va chercher son paquet d'héro, d'accord ça coûte deux cents francs, bon cent cinquante francs même cent francs c'est chiant à trouver mais on les trouve. Mais le gars après une fois qu'il a fait sa petite ligne, son petit shoot, il est tranquille quoi. Au moins ça l'a calmé il en a pour plusieurs heures, tranquille dans sa tête tranquille dans son corps. Mais le crack c'est totalement différent c'est deux cents francs qui durent dix secondes quoi, mais qu'est-ce qu'on fait dans les dix secondes d'après ? et là on a les boules et on a envie d'en refumer, donc c'est l'éternelle insatisfaction, et cette phrase-là elle n'est pas de moi elle est de Carlos qui s'est fait assassiner à coups de couteau, là, cet été. Carlos qui a dormi chez nous, qui nous a fait fumer, le premier gros kiff qu'on a goûté c'est lui qui nous l'a offert, et bon ce gars-là il est mort, il devait avoir trente-six, trente-sept ans, quelque chose comme cela. Et lui ça doit faire vingt ans qu'il est là-dedans. Il avait femme, enfant, il avait tout pour être bien, mais en fait le mec il était là tous les soirs, dans le round quoi. Et donc il me disait toujours *mais Val tu ne comprends pas, le crack c'est l'éternelle insatisfaction !* et je trouve que ça reflète tout à fait ça quoi ! Quand tu as dix mille balles, tu vas claquer tes dix mille balles, et quand il ne restera plus rien et bien tu ne seras pas content. Tu n'es pas content, tu es énervé, tu te prends la tête et puis tu cherches de l'argent quoi.

JEAN-MARIE, 22 ans.

Ça fait combien de temps à peu près que tu prends du crack ?

Du crack, ça fait un an à peu près.

Avant tu prenais autre chose ?

Ouais, de l'héro. L'héro, ça fait trois ans et demi, quatre ans.

En intraveineuse ?

Presque directement en intraveineuse quoi.

Tu y es venu comment, au crack ?

On m'y a fait goûter une fois et puis voilà. Et j'ai aimé ça et puis j'ai continué.

Qu'est-ce qui t'attirais dans le crack, par rapport à l'héro ?

Le flash, le flash pour pas avoir, euh moi je le fixe le crack. Je ne le fume pas. Et quand tu fais le fixe, c'est la montée quoi.

Tu ne l'as jamais fumé ?

Si, mais je n'ai pas eu le même kiff en le fumant qu'en le fixant. Au début je prenais des demi-galettes à cent francs, ça par jour, et puis maintenant ça part par plaquettes, ça peut être deux plaquettes, trois plaquettes, quatre plaquettes par jour. Mais si j'ai de l'argent pour prendre sept ou huit plaquettes je vais prendre sept ou huit plaquettes.

C'est quoi une plaquette ?

Ça équivaut à ce qu'ils vendent à trois cents francs, tu l'as aussi à deux cent cinquante francs.

L'argent, tu te le procures comment ?

Comment je fais pour l'argent ? Avant je faisais des cambriolages, des trucs comme cela, mais étant donné que je suis sorti de prison le vingt-sept juin, donc je fais des petits trucs. Sinon quand je ne fais pas d'argent, je rabats. C'est-à-

dire je ramène des clients aux dealers et puis voilà. Soit je vais m'arranger avec les mecs soit je vais m'arranger avec les dealers, voilà.

Quand tu rabats pour les dealers, ça se passe comment ?

Ben, c'est-à-dire le dealer il me dit qu'il est à tel endroit, et moi je m'occupe de trouver des clients qui cherchent de la galette ou de l'héro.

Les dealers qui vendent du crack vendent aussi de l'héro ?

Déjà avant tu n'avais pas de plaquettes. Pour moi mais je ne sais pas si tous peuvent dire la même chose, il n'y a pas très longtemps que les plaquettes circulent. Mais depuis le 27 juin que je suis sorti je connais les plaquettes. Avant tu connaissais les demi à cent balles, sinon tu pouvais acheter des slots je crois, ça valait entre 400 et 600 francs, et tu avais du mal à trouver ça dans la rue. Avant les dealers avaient de l'héro avec le crack, mais aujourd'hui non, car ça leur rapporte moins d'argent que les plaquettes, parce qu'avant les plaquettes que dalle !

Comment est-ce qu'ils le transportent ?

Généralement c'est dans la bouche, et ils préfèrent ce qui rapporte le plus d'argent.

À propos d'argent, la fois où tu as dépensé le plus... ?

C'est-à-dire, c'est un dealer qui m'avait présenté à un grossiste à lui, et pour mille francs j'avais cinq plaquettes à trois cents francs. Je suis descendu trois fois de l'hôtel et trois fois j'ai pu prendre le train. Mais c'est de la folie quoi, tu passes de l'après-midi à six heures de l'après-midi, à cinq heures et demie quand j'avais fini les quinze plaquettes je suis parti à la chapelle, et il n'y avait pas de plaquettes mais il y avait des demi-galettes, et j'ai pris des demi-galettes et de l'héro.

Et l'héro, tu en prends pourquoi ?

Pour la descente surtout. Parce qu'après la galette tu as la descente surtout. Ça amortit la descente surtout.

Tu veux dire que ta conso d'héro dépend de ta conso de crack ?

Avant je ne prenais que de l'héro mais maintenant l'héro qu'il y a sur le marché en ce moment, je ne prends aucun plaisir à prendre de l'héro, sauf comme cela pour la descente. Sinon je n'essaye même pas de me défoncer à l'héro. C'est-à-dire je préfère même me démerder du Subutex®, que de prendre de l'héro. Parce qu'avec le Subutex® tu n'as même pas de descente de galette. Donc non je ne suis même plus accro à l'héro.

Tu as décroché de l'héro comment ?

En prenant du crack..

Et les produits de substitution ?

Je prends du Subutex®, mais je n'ai pas de traitement, soit on me les donne, sinon il y a des mecs qui en vendent et tout, mais enfin j'arrive toujours à ce que moi on me les donne. Mais sinon je préférerais avoir un traitement.

C'est vraiment un substitut à l'héro ?

Ouais, parce que je ne peux pas assurer tous les jours héro et galettes.

C'est quoi, la dépendance au crack ?

Moi dans mon cas personnel, c'est une dépendance psychique. La dépendance physique, oui tu l'as mais la descente quoi, une heure, maximum deux heures. Mais sinon, non, la dépendance physique tu n'en as pas vraiment. C'est surtout l'attente.

Est-ce que l'effet du crack reste le même après un certain temps de consommation ?

Non, non tu n'as plus le même flash qu'au début. Il faut toujours augmenter les doses, sauf si tu restes un moment sans prendre, là tu arrives à récupérer ce que tu avais au début.

Il y a une accoutumance qui s'installe ?

Ouais, ouais.

Et actuellement, tu la vis comment cette consommation de crack ?

Pour moi c'est plutôt la galère, raison famille, tout ça quoi.

Tu as toujours des rapports avec ta famille ?

Non, plus beaucoup.

Et quand tu prenais de l'héro, tu en avais encore ?

Ouais, j'en avais encore, mais le crack ça n'a pas arrangé les choses, quoi. J'ai eu des problèmes très tôt sur le plan de ma famille, et ça a amplifié quoi.

Ca se passe comment, généralement, avec les policiers ?

Quand ils s'arrêtent ?

... ..

Quand ils ne s'arrêtent pas, on ne va quand même pas tenter le diable à être trop voyant, on va attendre que ça passe, mais généralement quand ils ne s'arrêtent pas ce n'est pas grave quoi. Mais c'est vrai qu'on est habitué à les voir dans le quartier.

Et quand ils s'arrêtent ?

Ben généralement ils sont chiants, ils sont chiants, mais souvent ils ont raison parce que s'ils se déplacent, s'ils viennent, c'est qu'ils ont vu quelque chose, et s'ils ne t'embarquent pas c'est que tu essayes de les embobiner, mais ça se passe toujours mal, je ne me rappelle pas une fois où ça c'est bien passé.

Comment ça ?

Ils s'énervent, des fois ils te mettent une tarte dans la gueule, des trucs comme ça quoi. Ben, c'est des flics, ils font leur boulot aussi, tu vois !

Et les rapports avec les dealers, ça se passe comment ?

C'est d'après l'argent que tu amènes, un dealer c'est un dealer. Mais tu as des dealers qui te dépannent, qui t'arrangent, mais tu en as d'autres c'est même pas la peine, il ne faut rien leur demander.

C'est facile pour un usager de s'intégrer dans un groupe ?

Il faut qu'ils te connaissent, si tu connais ouais tu peux t'intégrer dans le groupe, mais si personne ne t'a déjà vu dans le quartier ni rien, tu ne peux pas t'intégrer comme cela. Mais si je t'intègre... il y a des risques...

Du genre ?

Du genre que l'on te prenne ton argent, que l'on te fasse des problèmes quoi. Par contre si toi tu es connu, ou si tu connais du monde là il n'y a pas de problème.

Est-ce que les groupes que tu connais ont un certain profil ?

Souvent les antillais restent ensemble (pour les consommateurs), mais sinon les algériens etc. non il n'y a pas de groupe. Mais pour les antillais c'est vrai que c'est un groupe, et c'est le seul où je peux vraiment dire que c'est un groupe. Mais je ne les fréquente pas.

Pourquoi ?

Je ne m'entends pas avec eux je n'arrive pas à m'entendre. Avec les algériens même les africains ça passe bien mais avec les antillais ça ne passe pas. C'est sûr qu'il y en a à qui je dis bonjour, mais je ne fais pas d'affaire avec eux.

À ta connaissance, il y en a beaucoup qui ne prennent que du crack. ?

Ouais, ou Subutex® crack, ou Méthadone® crack, mais oui il y en a beaucoup. Mais beaucoup aussi prennent de l'héro et du crack.

Tu as connu des gens qui sont venus au crack en passant par l'héro, mais du crack à l'héro ?

Non.

Quand tu rabats vers les dealers, tu le fais avec des mecs que tu connais, des usagers avec qui tu consommes ?

Ouais sinon tu ne rabats pas, tu ne peux pas, ou sinon on fait ça avec des touristes, des mecs qui consomment de temps en temps, comme ça, mais sinon c'est des gens que tu connais, des gens du quartier, des toxicos que tu fréquentes quoi.

Qu'est-ce qui amène un usager à passer par ton intermédiaire ?

Le mec passe par moi parce qu'il sait que je connais le dealer, et puis il sait que je sais ce qu'il a, et puis il sait que s'il y va de lui-même il risque de se faire carotter, même de ne pas avoir de matos, et même avoir des problèmes, donc il préfère passer par moi. En passant par moi c'est un peu comme s'il avait le produit, c'est sans risque, bon mais c'est sûr qu'il y en a aussi qui rabattent et qui font des carottes, mais si les mecs viennent te voir c'est qu'ils savent.

Et pour trouver les dealers ?

C'est vrai que plus ça va, plus ça bouge quoi, tu n'as jamais un dealer qui reste au même endroit, même pour la rue Myrha, quand tu arrivais à tel endroit de la rue Myrha tu savais où c'était, mais là il faut chercher. Tu sais quand même quel trajet ils font, mais faut chercher, c'est pour cela qu'il ne faut pas connaître qu'un ou deux dealers, car comme cela tu as plus de chance d'en trouver.

Et c'est dû à quoi ce déplacement des scènes ?

À la police. Surtout à la police.

Et le temps qu'il fait, est-ce qu'il peut être aussi à la base des ces « migrations » ?

Ouais il y en a qui n'aiment pas la pluie, mais je crois que c'est surtout la police. Déjà de mon point de vue à moi, j'ai l'impression qu'ils laissent s'installer des trucs, des emplacements, des groupes et tout, et après ils serrent tu vois. Les flics à un moment on va les voir presque tous les jours, et après on ne va plus les voir, et d'un seul coup on va les revoir quand les plans vont être installés, et c'est là qu'ils cassent tout quoi. C'est mieux pour eux de savoir où sont les gens que de les chercher partout. Là ils n'ont qu'un endroit à surveiller, ils ne savent pas entre Jules Joffrin, Myrha, Marx Dormoy. Bon il y a ailleurs mais moi je ne sais pas.

EDITH, 23 ans.

Je m'appelle Edith, j'ai 23 ans, je suis métisse et ça fait bientôt un an et demi que je touche au crack. Maintenant, comment j'ai commencé, bonne question ! Bon j'ai commencé tout connement quoi. J'y ai goûté par l'intermédiaire des gens quoi. Des gens qui consommaient ça, et puis bon voilà ! Et puis avec ma curiosité ben j'ai goûté, ça m'a plu, et puis je me suis crue plus maligne que les autres, et puis ben maintenant voilà quoi, maintenant c'est devenu carrément quotidien. Ça fait huit mois que je consomme ça vraiment tous les jours quoi. Ce qui s'appelle tous les jours, à part, ouais, non, je mentirais si je disais qu'il n'y a pas une journée si je ne fume pas quoi. J'arrive toujours à me démerder pour avoir au moins un kiff quoi.

Tu prenais d'autres produits avant de prendre du crack ?

Ouais, bon j'ai touché à l'héro.

Quand et pendant combien de temps ?

À l'héro j'y ai touché pendant quatre ans. C'est depuis que j'ai lâché l'héro, le crack, quoi. C'est comme si j'avais lâché l'héro pour le crack. Mais ce n'était pas ça, en vérité je n'avais pas lâché l'héro dans cette intention-là. C'était plus un ras-le-bol qu'autre chose quoi. Mais je ne compare pas du tout quoi. Disons que l'héro c'est dur quoi, parce qu'il y a le manque physique, mais le crack c'est beaucoup plus psychologique. Donc pour certaines personnes c'est plus dur le crack parce que ça les fait changer trop dans leur tête. C'est vrai ça les fait devenir mythos, paranos, des trucs affolants quoi. Même ils se perdent eux-mêmes, ils feraient n'importe quoi pour un kiff. Alors que bon des fois c'est plus compréhensible, ils sont près à n'importe quoi parce qu'il y a le mal physique, alors que pour le crack c'est psychologique, je veux dire que c'est plus gérable. Pour moi ce n'est pas comparable quoi ! mais c'est similaire. C'est un peu paradoxal ce que je dis mais c'est comme ça en fait. Mais c'est vrai là je vois qu'il y a beaucoup de gens, ça les mène vachement en fait quoi, ils sont prêts à n'importe quoi pour ça quoi .

Quand tu as commencé à toucher au crack, c'était dans le quartier ?

Moi la première fois que j'y ai touché ce n'était pas du tout dans le dix huitième, en plus ce n'était pas du tout des plans de rue, c'étaient des gens « clean » qui consommaient ça pas quotidiennement. Mais c'était une occasion pour moi quoi. Mais depuis que je touche ça quotidiennement c'est dans le dix-huitième

et dans la rue quoi, parce que c'est constamment ici quoi. Je veux dire on a constamment ça sous le nez, bien que ce soit moins maintenant que dans certains endroits. Mais sur le dix huitième c'est tout le temps là du midi au petit matin quoi, en gros c'est ça quoi.

Tu as connu les rails, le trou, etc. Tu peux m'en parler ?

Pour les rails en fait c'était simple, là-bas il y avait les toxicos et les dealers. Bon les toxicos ils étaient là 24 heures sur 24. Les dealers aussi sauf quand ils allaient se recharger. Il y avait aussi les tapins, et les keufs qui venaient aussi de temps en temps. Et donc tu venais, tu allais voir le dealer, tu chopais ton truc, tu fumais soit sur place ou alors tu partais fumer ailleurs. Dès que les flics passaient tout le monde éteignait les briquets le temps qu'ils passent, ils vérifiaient ils savaient très bien mais bon ils faisaient semblant quoi. Et puis bon le matin, surtout le matin ils aimaient bien débarquer avec les cars de C.R.S, ils faisaient des petites descentes comme ça, et puis bon deux ou trois fois, c'est arrivé que c'était à coups de matraque quoi. Quand ils débarquaient, comme ça en bande ils nous sautaient dessus mais grave quoi. C'était grave, grave, grave, c'est arrivé deux, trois fois, j'ai un pote qui s'est retrouvé à l'hosto à cause de ça quoi. Ah ouais c'était mortel, sans pitié quoi, pour moi c'est des chiens quoi. Je m'en fous de dire cela quoi mais c'est ce que je pense quoi, parce qu'il y a des trucs qui ne sont pas tolérables quoi. Après ils ont fermé ça quoi, et puis bon comme ils ne savaient pas trop où aller, ils se sont décalés un peu plus loin dans ce qu'on appelle le trou. C'était bon une cave. Mais je n'aimais pas trop là-bas parce qu'il n'y avait pas de sortie de secours, c'est-à-dire qu'il n'y avait qu'une entrée quoi. Ça n'a pas duré longtemps d'ailleurs, puis ça a été pareil les condés ont débarqué là-bas boum boum, et ils ont muré carrément quoi. Donc après ça a été pareil tout le monde s'est éparpillé, et puis maintenant c'est plus dans la rue que ça se passe avec les modous. Alors qu'au rail ce n'étaient pas les modous, c'étaient des mecs de la rue qui faisaient le deal quoi. C'était eux qui allaient voir les modous et qui venaient revendre aux toxicos quoi.

Des mecs de la rue ?

Des consommateurs, ouais, les consommateurs/dealers. Alors que maintenant c'est des modous, qui ne sont pas consommateurs, à la différence quoi. Et des fois c'est mieux d'aller voir des dealers qui ne sont pas consommateurs.

Ca se passe comment, ces jours-ci ?

Non seulement il fait froid, mais c'est surtout au niveau des keufs quoi. Je veux dire en plus avec leur plan « vigipirate », ça nous arrange pas trop, mais même

sans ça ils font la guerre aux modous. Depuis qu'il n'y a plus les rails et qu'il n'y a plus le trou, ils savent que ça se passe dans la rue. Donc systématiquement qu'est-ce qu'ils font ils viennent nous emmerder, et ils connaissent les endroits, je veux dire il n'y a pas de mystère tout le monde sait où ça se passe. Donc ils viennent, ils suivent les mouvements puis s'ils arrivent à faire sauter les modous, ils les font sauter quoi. Mais là en ce moment c'est vachement dur quoi. Parce qu'il y en a de moins en moins, et les mecs se méfient de plus en plus, puis les modous en plus, c'est des mecs qui flippent vachement, parce que bon généralement ce sont des mecs qui n'ont pas de papiers, donc c'est double angoisse pour eux. Heureusement qu'ils ne fument pas parce que sinon ce serait mortel. Mais pour ce qui est des rapports avec les keufs, c'est pas la joie, ils sont agressifs quoi. Je veux dire un contrôle d'identité c'est un contrôle quoi, il n'y a pas besoin de se prendre la tête, mais bon. Ce n'est pas parce que tu es toxico que tu fais chier le monde quoi. Mais bon ils abusent parce qu'ils croient que parce que tu es toxico tu vas marcher dans leur jeu, et tu vas balancer n'importe qui pour une dose, alors je ne suis pas d'accord. Le kiff on va le chercher nous-mêmes on n'a pas besoin de passer par eux. C'est pour cela qu'on se fait des ennemis, c'est pour ça qu'ils ne nous aiment pas quoi. Mais bon je pense que s'ils continuent comme cela ça va vraiment devenir désert le dix-huitième. Mais à mon avis soit ça va se passer ailleurs, bien que ça ait toujours été un peu ça quoi. Ça a été Stalingrad, après ça s'est décalé c'est venu par ici, maintenant je ne sais pas où est-ce-que ça va se pousser. Mais je pense que ça ne s'arrêtera pas non plus parce qu'il y aura toujours des consommateurs, il y aura des mecs pour faire la tune, c'est clair !

Comment fais-tu généralement pour avoir du fric ?

Pour moi personnellement, le vol tu vois j'ai lâché l'affaire, donc moi je tapine. Mais des fois ce que je fais, bon la plupart de toute façon, moi les nanas elles tapinent, c'est clair ! La plupart des nanas elles tapinent, pour ce qui est des mecs : généralement, ils se démerdent pour avoir un minimum de tunes. Ils achètent leur galette, ils revendent des cailloux, tu vois, ils coupent des cailloux, ils en gardent un peu pour leur conso. Donc si on peut dire à l'unité, ils refont leur tune, et puis bon c'est un cercle quoi. Ils vont racheter, ils revendent leurs cailloux et vice-versa quoi. Et ça leur permet de fumer, et puis en même temps d'avoir un minimum d'argent, puisqu'ils ne se font pas énormément de tunes vu qu'ils consomment. C'est comme ça, mais moi personnellement je tapine quoi.

Tu peux m'expliquer les différences entre une galette et un caillou, les différences de prix et de quantité ?

Un caillou c'est un kiff, c'est juste un truc que tu mets sur ton doseur pour fumer. Une galette, tu as des galettes généralement à trois cents balles, avec une galette tu fais généralement trois, quatre bons kiffs. Mais c'est plus avantageux d'acheter une galette que d'acheter un caillou normalement. Maintenant de toute façon, il y en a toujours qui font des petits trucs. Mais quand tu achètes une galette, c'est ce que fait tout le monde quoi. Mais quand tu as envie de fumer tu achètes le caillou quand même quoi. Mais le problème avec ce truc-là, c'est que quand tu commences à fumer le premier c'est parti quoi. Tu as tout le temps envie, tant que tu n'as pas fumé encore tu n'es pas encore dans l'engrenage, mais quand tu as fumé le premier kiff, c'est terminé, tu ne penses plus qu'à ça quoi.

Tu peux me parler de l'effet que ça te fait quand tu fumes ?

Normalement, si c'est vraiment bon, si la qualité est vraiment bonne, quand tu fumes un bon kiff, d'ailleurs c'est comme le premier shoot, le premier pétard et tout quoi, il n'y a pas de mystère. Mais bon normalement ça te monte dans la tête, c'est pas violent, mais ça te speed un peu, normal, c'est la coke, et si elle est vraiment bonne ça te siffle les oreilles. C'est le truc, c'est l'alarme, ça veut dire qu'elle est bonne. Mais sinon les effets néfastes c'est que ça t'empêche de dormir quand tu kiffes trop quoi, et ça te coupe l'appétit quoi. C'est d'ailleurs pour ça que les grands consommateurs, ils ne dorment pas et ils ne sont vraiment pas gros tu vois, parce qu'ils ne mangent plus quoi. Donc c'est vrai que quelque part ça te fait perdre un peu un rythme. Le problème, c'est ce que je disais, je vais parler d'un truc c'est la descente quoi. Le gros truc pour la descente, si tu ne kiffes pas beaucoup tu peux très bien ne pas la sentir quoi. Mais tu peux très bien ne pas la sentir quand la qualité est vraiment bonne quoi, c'est-à-dire que je parle de la cocaïne « écaille de poisson ». Mais bon ça c'est encore un truc à expliquer. Mais bon la descente en elle-même, beaucoup de gens prennent l'héro, pour redescendre, pour ce qu'on appelle l'angoisse. C'est-à-dire que quand ils consomment trop de coke, quand il n'y a plus rien ils se sentent mal. Ils se sentent angoissés, mal dans leur peau, il leur faut quelque chose pour les faire redescendre, les détendre, les calmer, les gens qui touchent à la came, le pétard ça leur suffit pas généralement, donc il leur faut l'héro. Alors ils consomment l'héro derrière pour la descente, et c'est ce qui est arrivé à beaucoup de gens. Ceux qui consommaient la galette (moi ce que j'appelle la galette c'est le crack aussi quoi) avec la descente ils consomment l'héro, et en fin de compte ils se mettent accro de l'héro pas consciemment, mais

involontairement disons peut-être quoi, à cause du crack quoi. Ce qui fait qu'en fait ils se retrouvent avec deux dépendances à la place d'une quoi.

A ton avis, pourquoi est-ce que le deal de crack s'est installé sur les rails ?

Personnellement je n'étais pas là au début quand ça c'est fait, ils étaient déjà là. Maintenant je pense que de toute façon tous les toxicos, tous ces gens là, il leur fallait un endroit. De toute façon, puisqu'à un moment pour chercher les dealers, que les dealers resservent bien, c'était trop prenant quoi. Donc à mon avis il leur fallait un endroit pour qu'ils se mettent tous ensemble, que ce soit moins chiant pour tout le monde quoi. Parce que les tapins, pour moi, ce sont quatre-vingt pour-cent de la clientèle quoi. En plus ce sont des nanas qui ont de la tune. Parce que dans les consommateurs, tu as les clients, tu as les gratteurs, et tu as les sangsues, c'est-à-dire que les clients c'est ceux qui ont l'argent. Tu as les gratteurs, moi j'appelle gratteurs les rabatteurs, c'est-à-dire ceux qui amènent les clients aux dealers, et tu as les sangsues. Les sangsues c'est ceux qui sont tout le temps là pour gratter quoi. Donc je pense que, les nanas, les tapins, c'est vrai que c'est la bonne clientèle puisqu'elles ont la tune, donc forcément elles seront toujours servies et elles auront toujours le matos. Et elles ont toujours l'argent puisqu'elles vont toujours le chercher. Maintenant les rabatteurs, eux ils arrivent toujours à se démerder avec les dealers, s'ils arrivent à ramener pas mal de clients ils peuvent bien se démerder. Et donc c'est vrai que le fait qu'il y ait des tapins à la Porte de la Chapelle, c'est sûr que bon, ça a peut-être joué. Parce qu'à cette époque-là il y avait beaucoup plus de nanas que maintenant. En plus c'était une période de l'année où il ne faisait pas froid, donc c'était un contexte différent. Et puis il faisait nuit beaucoup plus tard, il y avait beaucoup plus de choses. Et ouais je pense que ça a joué. Maintenant c'est vrai qu'il n'y avait pas mal de monde qui venait là-bas quoi, parce qu'il y avait les nanas pas 24 heures sur 24 mais presque, les toxicos qui étaient là, je parle à l'intérieur des rails, et sans compter les externes, c'est-à-dire les gens de l'extérieur, des autres quartiers carrément, qui venaient pécho, et qui repartaient. Des fois ils ne restaient vraiment pas très longtemps, peut-être par peur des flics ou des trucs comme ça, ou des fois aussi ils flippaient de voir les autres shooter ou des trucs comme ça, ça les choquait un peu parce qu'il y avait que des consommateurs de fume quoi ! Mais c'est vrai qu'il y avait beaucoup de gens qui venaient, il y avait beaucoup d'allers-retours quoi. Et il y avait même des fois des clients des nanas, des tapins quoi, qui venaient pécho et qui partaient quoi. Ou les nanas venaient pécho pour les mecs quoi, il y avait des trucs incroyables quoi, et c'est vrai que moi j'ai vu des mecs se faire des tunes, mais grave quoi. À un moment ça a vraiment bien tourné quoi.

Et tu as connu des clients qui se sont mis au crack en fréquentant des filles des boulevards ?

Moi personnellement non, mais j'ai rencontré des mecs qui fumaient déjà, peut-être pas autant que maintenant mais personnellement je n'ai pas connu de mecs qui ne consommaient pas et qui après ont consommé. Mais par contre je connais beaucoup de clients qui m'en parlent plus maintenant que c'est fermé, parce qu'ils flippaient, parce que justement derrière il y avait tout ce qui s'y passait. Après beaucoup de clients m'ont dit *ça y est ils se sont quand même décidés à fermer ça, c'était quand même grave ce qui s'y passait*. C'est vrai que ce n'était pas une bonne image de marque, il faut le dire, parce que bon quand les gens passaient, c'est vrai que ce n'était pas beau à voir, c'est vrai que des fois ils ne se cachaient pas pour faire leur shoot et tout, mais c'est vrai aussi qu'ils n'étaient quand même pas sur le trottoir en train de le faire. Mais ouais, les premières fois que je suis arrivé là-bas franchement ça m'a impressionnée, c'est pas vrai que ça existe un endroit comme ça.

C'était vraiment impressionnant ?

Ouais puis c'est vrai qu'il y a des clients qui se sont fait agresser, parce que bon à ce moment-là il y avait peut-être beaucoup plus de pression je veux dire, vu que ça kiffait tout le temps, c'est vrai que quand tu arrives au moment, comme je disais tout à l'heure, de l'angoisse, pour la descente, il y en avait pour qui ça leur montait à la tête. Et puis ils se mettaient d'accord avec la nana. La nana montait avec le mec, ou ils savaient à l'avance où la nana allait emmener le mec, ou ce n'était pas un tapin, la nana se faisait passer pour un tapin, et puis paf le client se faisait agresser et se faisait prendre sa tune. Ça, c'est arrivé, c'est déjà arrivé, ouais ouais il y a beaucoup de clients qui m'en ont parlé. Et puis par la suite ils ne venaient plus. Et puis maintenant ils reviennent pourquoi, parce que c'est fermé. Et puis qu'ils ne voient plus tout ça, et peut-être aussi parce qu'ils ne voient plus les mêmes gens. Il y a eu un roulement je crois aussi au niveau des nanas, je crois qu'il y a des nanas qui sont parties, il y en a qui ont décroché, il y en a peut-être d'autres qui sont arrivées, c'est vrai qu'il y a eu un roulement. Puis comme je te disais tout à l'heure il y a beaucoup moins de nanas qu'avant.

Ça tient à quoi, ça, d'après toi, qu'il y ait moins de nanas qu'avant ?

Et bien peut être que certaines sont parties, il y a un roulement, elles ne viennent peut-être plus à la même heure, et puis là on est à une période où il fait froid aussi. Ce n'est pas évident de venir travailler par ce temps-là. Donc on essaye de

venir bosser un peu plus tôt pour ne pas avoir à y rester toute la nuit. Alors qu'avant l'été, rien à foutre quoi !

Et puis là, maintenant, il n'y a plus les cailloux juste à côté ...

Voilà. Maintenant, quand tu veux pécho il faut partir, alors le temps de bouger, le temps de trouver le modou, le temps de kiffer ça prend moins de temps. Ouais, ça c'est ce qui prend le moins de temps, en fin de compte tu passes deux heures pour trouver le modou, cinq minutes à kiffer et puis tu repars. Et c'est reparti pour un tour. Mais ouais, ça y joue aussi, parce que bon, avant tu sautais la barrière, tu pécho, tu ressautais la barrière, tu travaillais, c'était vite fait. Et c'est vrai que maintenant c'est vachement plus dur, plus long et plus dur.

A l'époque où c'était sur les rails, il y avait des filles qui travaillaient dans d'autres quartiers : Nation, Vincennes, et qui sont venues travailler là parce qu'elles venaient acheter là, justement ?

Ouais, j'en ai connu une ou deux, et d'ailleurs maintenant je ne les revois plus, elles ont dû repartir, je ne sais pas si elles sont reparties sur Nation ou Vincennes ou si elles ont carrément arrêté, mais j'en ai connu, souvent. Et même des nanas qui ne venaient pas bosser là, qui bossaient ailleurs et qui venaient pécho ici. Bon si elles avaient vraiment besoin de tunes, elles faisaient leurs passes vite fait ici, mais il y avait déjà tellement de nanas, que bon ce n'était pas évident non plus quoi. C'est comme les clients, il y avait des clients qui venaient de la banlieue, parce qu'ils avaient entendu que c'était possible d'avoir ça ici. Et puis bon après il y a les anti-came, il y a eu ça aussi. Alors les anti-came, généralement ils ne sont pas vieux, ils ont entre 17, 18 ans, j'en ai pas vu de plus de vingt-cinq ans, ils sont toujours en bande et bon, ils viennent, ils agressent les dealers, parce qu'ils sont contre la came quoi, c'est des fumeurs de teushi. Eux ce qu'ils font, c'est qu'ils agressent les dealers ils leur prennent la tune, et ils leur prennent leur matos. Et s'ils sont généreux, et si on est dans le coin on a droit à une petite galette. Mais s'ils sont suffisamment intelligents, ce qui arrive souvent, ils ne s'en prennent pas aux toxicos je veux dire. C'est juste les dealers qui les intéressent, les modous surtout, ils les chopent, ils les retournent, ils leur prennent tout, et généralement ils leur cassent la gueule aussi. Et puis voilà, pour bien leur faire comprendre que ce n'est pas la peine qu'ils reviennent pour faire du business quoi. En fin de compte c'est comme s'ils faisaient le boulot des keufs, à la différence que c'est sans passer par les démarches administratives, c'est direct. Et puis bon, tu ne passes pas par la case départ, enfin je veux dire, qu'il n'y a pas le placard au bout non plus pour le mec quoi. Donc à la rigueur il vaut mieux qu'ils se fassent casser la gueule plutôt qu'ils finissent en tôle quoi. Mais bon une fois j'ai vu, quand je suis

arrivée dans le dix-huitième, il y avait deux modous, et les anti-came les ont dépouillés, mais grave quoi. Mais par contre ils les ont mis dans des états lamentables quoi. Et franchement ça m'a choquée quoi. Et puis c'était comme ça, en plus, à la vue de tout monde, parce que les flics passent souvent, en plus, faut pas déconner quoi. Alors dès que les flics passaient plus personne bougeait, en plus vu les têtes, c'était pas dur de comprendre quoi, mais jamais ils ne se sont arrêtés.

Et parmi les anti-came que tu as vus dans le quartier, il y en a que tu as déjà identifié ?

Ouais, tout à fait, surtout une bande. Il y en a, c'est des mecs de Sarcelles, et d'autres qui sont d'ici, du dix-huitième, ce qui fait que bon quand ils se réunissent...Parce que bon c'est ça en fait, il y en a la moitié qui sont de banlieue, quelques-uns qui sont de Paris même, et c'est eux qui voient ce qui se passe et hop. Ils en parlent à leurs potes et tout, et ils se disent tel soir, on descend, comme les keufs en fin de compte, on descend. Surtout le week-end ils aiment bien le week-end, ils se disent on fait une descente, et ils cherchent les modous quoi. Ils sont comme les toxicos sauf que ce n'est pas la même chose quoi. Alors d'un côté on les cherche et de l'autre ils les cherchent aussi quoi, mais il vaut mieux qu'on les trouve avant eux.

Dis-moi si le produit a changé depuis que tu as commencé... Et au niveau des prix, aussi, si tu as constaté des changements ?

Là ça fait un an et demi, je dis que ça fait un an et demi parce que bon j'y ai touché avant mais ce n'était pas régulier. Alors pour la qualité, il y a de la bonne qualité, je mentirais si je disais qu'il n'y en a pas, mais c'est vrai que c'est rare. Moi je sais qu'au début que j'ai touché à ça, peut-être d'ailleurs que c'est parce que c'étaient les débuts, et que maintenant que je consomme plus souvent je n'arrive pas à retrouver le même effet, c'est certainement pour ça. Mais je trouve aussi que la qualité n'est pas la même. C'est trop coupé, je veux dire. C'est trop coupé au bicarbonate et franchement c'est dégueulasse quoi. Le problème c'est que quand on va avoir la qualité, on ne va pas avoir la quantité. C'est l'un ou l'autre. Maintenant ce qu'il y a c'est que c'est de plus en plus petit, et les prix ne changent pas, mais c'est la quantité qui change. Ce qui fait qu'en fin de compte ça revient plus cher, puisque la quantité baisse. Donc voilà, et j'espère que déjà moi je lâcherai l'affaire, les autres je m'en fous à la rigueur, parce que maintenant on est dans un monde comme ça quoi, c'est chacun pour soi. C'est sans aucune méchanceté que je dis ça quoi, mais il faut être réaliste. Ce que j'espère c'est qu'on essaiera de trouver une solution, la moins dure et la moins violente possible quoi. Parce que de toute façon les conséquences sont

les mêmes quoi. Ce qu'il faudrait c'est qu'il y ait le moins de casse possible quoi, pour tout le monde quoi. Voilà !

Et tu peux me dire deux mots sur ce qu'on appelle « l'écaille de poisson » ?

Alors « l'écaille de poisson » c'est une qualité de cocaïne, franchement c'est la meilleure pour la cuisson des cailloux. Parce que quand on la cuit, le caillou ça fait un peu comme un diamant. C'est un peu transparent quoi. C'est comme si c'était du transparent avec des petites poussières dessus. Et franchement quand tu fumes ça, tu n'as pas besoin de mettre grand-chose, mais alors quand tu fumes ça, tu as les oreilles qui te sifflent, pire qu'une locomotive, hein franchement...Ah ouais c'est terrible, et avec ça en plus ce qui est bien, enfin entre guillemets, c'est que tu n'es pas angoissé. Je veux dire la descente, elle n'est pas violente, comme avec de la sous-qualité, avec un produit moins bon quoi. C'est une cocaïne quoi, pour moi c'est la meilleure de toute façon. Voilà quoi c'est ce qu'on appelle l'«écaille de poisson ».

MARIE-JEANNE, 33 ans.

Salut. Je m'appelle Marie-Jeanne, j'ai 33 ans, je suis née à Vierzon. Dans ma région, j'ai connu le « H » à 14 ans. À 18 ans, je suis partie en Afrique avec des amis, et puisqu'on avait un arrangement, ils nous payaient l'essence, et nous avaient dit *la bouffe et le reste vous vous arrangez*. Donc on est parti en Afrique 6 mois, voyage d'agrément au Togo et au Ghana. Là j'ai trouvé la morphine, enfin ce n'est pas moi qu'il l'ai trouvée personnellement, puisqu'à l'époque je ne connaissais pas. C'était l'ami avec qui j'étais partie, Gilles, qui allait régulièrement en Afrique, et qui était consommateur déjà qui connaissait ça. La morphine se vendait comme l'aspirine en France, elle servait à soigner les gens. Donc on achetait les 5 grammes pour 150 frs. Bon j'ai commencé là-bas, on m'a dit rapidement, puisque j'ai sniffé 3 grammes, que la morphine ne se sniffait pas mais se shootait. On s'est envoyé 15 grammes en France, qu'on a reçus d'ailleurs, et à mon retour en France j'ai un peu continué la morphine. Et j'ai été jusqu'à l'épuisement du stock vu que j'ai été embauchée sur Paris. Je suis arrivée à Paris j'avais 19 ans, et là j'ai connu la pakistanaise, le brown, et donc j'ai continué ma consommation d'héroïne comme ça durant 15 ans. Au début j'étais secrétaire, mais quand même je dealais en parallèle de manière à avoir ma consommation. Après j'ai eu un licenciement au bout de 7 ans. J'ai été licenciée, j'étais dans un syndicat où j'étais quand même secrétaire de direction, mais je faisais du business en parallèle, et puisque je vivais à l'hôtel il fallait assurer la came et l'hôtel. Mais je n'ai pas été licenciée pour ma toxicomanie, j'ai été licenciée parce que je revenais trop cher à la boîte. Résultat, de là je me suis mise à voler, à continuer des petits business, et par la suite j'ai fait des breaks, mais des breaks en tournant au Néocodion®.

Excuse moi, tu revenais « trop cher à la boîte », comment ça ?

Ben c'est-à-dire j'avais formé une petite jeune de 19 ans, je lui ai appris à travailler et le jour où j'ai demandé à mon patron d'être augmentée, quand même, parce qu'avec 7 ans d'ancienneté, il m'a dit *oui mais t'as plus de 25 ans et il faut payer les charges patronales*.

Ca revenait moins cher d'en embaucher une autre...

Exactement ; puisqu'elle n'avait pas la qualification, elle n'était pas payée au même coefficient que moi.

Et le Néocodion® ?

Voilà, donc j'ai dealé, après je suis passée au vol, et après j'ai rencontré quelqu'un. On tournait à deux. Lorsque cette personne s'est retrouvée incarcérée, je me suis dit *faut assurer*, mais je ne voulais pas moi-même me retrouver en prison parce que deux en prison ça sert à rien. Donc j'ai commencé la prostitution. J'ai commencé en chambre rue St Denis, j'avais fait un break, parce que rue St Denis les femmes ne prennent pas les toxicos, donc j'avais arrêté la came, et à la libération de cette personne j'ai eu une petite parano en me disant qu'il allait peut-être devenir proxo, ou peut-être me racketter : je m'étais remise un peu dans la came. Ce qui fait qu'à sa sortie il m'a trouvée plus ou moins dans la came, il m'a aidée à arrêter mais bon rapidement on est tombé tous les deux dedans. Donc j'ai continué à consommer en assurant mon argent par la prostitution, et lorsque les chambres de la rue St-Denis ont fermé, parce qu'à l'époque c'est vrai que travaillant rue St Denis je faisais pas mal d'argent donc j'avais des rendez-vous réguliers avec le même dealer, j'achetais 3 à 5 grammes par jour et donc c'était l'avantage de ne pas traîner dans les rues. Et puis lorsque la rue St-Denis a fermé, il y a eu moins d'argent aussi, je ne voulais plus que mon ami aille faire des vols ou autre chose. Parce que c'est quelqu'un qui avait fait beaucoup de prison et moi je ne voulais plus qu'il retourne en prison, parce que j'en avais marre d'assurer quoi. Pas d'assurer mais d'être séparée, ce n'est pas le fait d'assurer c'est d'être séparée c'est pénible. Donc j'ai voulu moi-même assurer, même s'il n'était pas tout à fait content de mon désir et de mon choix, j'ai préféré moi-même quand même assurer. Donc à la fermeture des chambres je suis partie travailler sur les Maréchaux, et là je suis rentrée en contact avec beaucoup de toxicos.

A quel endroit des Maréchaux ?

Moi, je me trouvais entre la Porte de Clignancourt et la Porte des Poissonniers, mais ça allait beaucoup plus loin. Il y a des filles jusqu'à la Porte de la Chapelle, mais bon j'ai trouvé ça un peu trop craignos pour moi, donc moi je me suis située à peu près Porte de Clignancourt. Donc là-bas j'ai rencontré effectivement beaucoup de filles qui consomment. J'allais régulièrement moi-même, après avoir assuré mon argent, jusqu'à Strasbourg St-Denis, voir les dealers pour acheter : cocaïne, héroïne, parce que là j'ai commencé à prendre de la cocaïne. Le fait de travailler en voiture avec le flip et tout, je tapais beaucoup le « speed ball ». Je faisais des « speed ball » qui est un mélange d'héroïne et cocaïne en poudre.

Comment ça « le flip » ?

Ben ouais, le flip, la parano, monter en voiture avec un client ce n'est pas l'emmenner dans une chambre où tu as les filles autour qui peuvent assurer ta sécurité, où tu as des videurs dans les escaliers. Là c'est en pleine nuit tu montes dans la voiture avec le mec, c'est toi qui dis l'endroit où tu veux aller, et si tu as de la chance le mec va à l'endroit où tu veux, si tu n'as pas de chance c'est à toi de te débrouiller pour sauter en roulant ou pour ce que tu peux. C'est quand même une parano de travailler en voiture, c'est pas le must. Bon travailler en voiture ce n'est pas travailler en chambre, il n'y a pas la sécurité, il n'y a pas l'hygiène, la qualité des filles étant aussi, comment dire, basse, pas basse mais les trois-quarts des filles étant toxicos, et ça les clients le savent, donc il y a énormément d'agressions. Soit le client vient tout seul dans sa voiture et lorsqu'il t'emmène un virage plus loin il y a trois copains qui l'attendent, ou soit tu en as un caché dans le coffre, ou soit tu en as un carrément caché derrière le siège arrière quoi. Sur le siège passager donc c'est vrai tu as une peur, tu as une peur au ventre à chaque fois que tu pars avec un client, tu as la peur. Donc je travaillais constamment sur le qui-vive, l'angoisse, la peur, donc là j'ai commencé, moi qui ne connaissais que l'héroïne, la cocaïne, j'avais connu occasionnellement mais ça ne me plaisait pas spécialement, et là j'ai connu la cocaïne en poudre et je faisais beaucoup de « speed ball », parce que c'est vrai qu'on a l'oubli, enfin l'oubli non, mais on ne peut pas dire qu'on n'est pas non plus à côté de ses pompes. Ça dépend aussi de l'individu, mais bon ça maintient déjà pour le froid et ça empêche de dormir, puis bon tu es quand même plus speed, plus rapide, pour réagir à d'éventuelles agressions. Donc cocaïne en poudre, seulement rapidement il y a eu le crack. Quand il est arrivé sur Paris tous les dealers qui vendaient la coke en poudre se sont aperçus qu'ils faisaient faillite avec leur poudre, et se sont mis à faire des galettes. Ce qu'on appelle la galette : bon à une époque on appelait ça le « freebase », en France c'est du crack. Et ça n'a rien à voir avec le crack des États-unis, c'est un tiers de cocaïne, un tiers d'ammoniaque et un tiers de bicarbonate, d'où le fait que pour se l'injecter... parce que moi je n'ai jamais sniffé la coke, je l'ai toujours shootée. Donc la galette je ne l'ai jamais fumée, je l'ai toujours shootée, d'autant plus que même un docteur m'a dit un jour "c'est beaucoup plus dangereux de la fumer que de se l'injecter", par rapport aux neurones effectivement moi qui l'ai shootée, c'est vrai qu'on a tous les sens qui sont développés : l'odorat, l'ouïe, la perception. Tous les sens sont tout à fait bien, tu as l'impression que, bon une conversation de deux minutes, tu as l'impression qu'elle dure une heure, pour faire un client tu as l'impression que ça dure trois heures. Pour l'odorat la moindre petite odeur qui passe elle est décuplée, l'ouïe... alors un bouchon qui saute derrière, toi tu as l'impression que quelqu'un court derrière toi, enfin tout est développé. La différence entre la cocaïne et le crack, la galette comme on dit

c'est que la coke en poudre, lorsque tu l'injectes t'as une montée, on appelle ça le flash, c'est une sensation comme un goût d'éther qui vient dans la tête, faut pas t'imaginer que sniffer une bouteille d'éther aura le même résultat, ça n'a rien à voir, on se l'envoie, une sensation agréable pour celui qui aime la coke. Un flash qu'on ne retrouve plus dans l'héroïne de l'heure actuelle, et la galette bon, il n'y a peut être pas ce flash d'éther parce que, j'explique bien le flash d'éther a une espèce d'arrière-goût dans la bouche. Avec la galette il n'y a pas ce flash d'éther, mais il y a une accélération du coeur assez puissante puisque comme je venais de l'expliquer, on coupe par de l'ammoniaque, du bicarbonate mais aussi beaucoup d'amphétamines, du fait que beaucoup de gens qui sont à la galette à l'heure actuelle, tu leur proposes de la bonne coke, ils vont te dire *c'est de la merde*, parce que s'ils n'ont pas le coeur qui fait du cent vingt à l'heure, ce n'est pas bon quoi, d'où le gros problème : il faut être énormément prudent avec la galette. Ce n'est pas de se l'injecter, surtout quand on ne connaît pas la qualité de la galette, c'est-à-dire que si on achète au même dealer tous les jours, et qu'il nous dit *j'ai changé ma manière de préparer* ou *j'ai changé le produit*, il ne faut pas se l'injecter d'un coup, parce qu'il y a un risque d'embolie cérébrale, parce que le coeur peut lâcher. Enormément de gens sont morts comme ça d'ailleurs, ce n'est pas l'overdose d'héroïne, ou de cachets, c'est le coeur qui lâche. Moi, j'ai donc connu la galette, puisque mes dealers n'avaient plus de coke en poudre. Au début j'ai flippé, je ne voulais pas parce que je voyais tous ces fumeurs de crack qui sont accroupis par terre en train de chercher des cailloux inexistants, qui se touchent la peau pour s'enlever des boutons qui sont inexistants, qui essaient de s'enlever des poils qui sont inexistants, enfin beaucoup de choses comme ça. Donc moi au début je ne voulais pas, et finalement un jour j'ai testé en injection et ça m'a plu. Ça m'a plu dans la mesure où il y avait toujours ce flash recherché, et j'étais arrivée à prendre quand même trois galettes à deux cents balles à l'époque, moi dans une galette à deux cents je faisais deux shoots.

Tu l'as déjà fumée ?

Non

Même pas une fois ?

Non je n'ai jamais voulu la fumer parce qu'on m'avait prévenu que c'était dangereux, puis j'ai vu les gens qui la fumait, ils ont une parano, il y a des trucs, moi je l'ai shootée, je n'ai jamais eu ce truc, et tous les gens que j'ai connus qui l'ont shootée, ils n'ont jamais eu ces hallus quoi. Parce que c'est comme des hallus, on voit des gens qui s'enlèvent des cils au niveau des yeux, où il n'y a pas de cils. On voit des gens accroupis par terre en train de ramasser des choses

qui sont inexistantes, et enfin s'éclater des boutons qui sont inexistantes. Alors je ne sais pas, mais moi je n'ai jamais connu ça je veux dire, bon il y a un flash donc il y a une montée comme on dit, une montée qui peut durer, en général elle est très brève la montée, elle est très brève mais si la galette est bonne le produit reste quand même dans le corps une demi-heure, à une heure et l'on ressent la descente au bout d'une demi-heure, une heure. Une heure en général, bon souvent l'on s'imagine après le shoot *ça y est c'est fini il m'en faut un deuxième*, parce que c'est le flash qu'on recherche, mais le produit est toujours là. D'où le fait que je me suis aperçue rapidement qu'il était stupide d'en acheter trois dans la soirée, puisque le premier est toujours le meilleur. Les autres tu ne les sens jamais comme le premier. Donc, oui voilà tu achètes, tu vas en prendre trois, le premier tu vas hyper bien le sentir et les deux autres tu es tellement frustrée que tu retournes en acheter. Finalement donc tu claques un maximum de tunes pour rien. Donc moi ce que je faisais, c'est que je m'étais organisée après d'une manière à faire mon argent en début de soirée, de garder mon argent pour mon hôtel et pour l'héroïne du lendemain, et si j'avais mes deux cents francs en plus, j'allais me chercher une galette, et si je n'avais pas, eh bien ! je m'en passais.

T'as pris de la galette pendant combien de temps, à peu près ?

J'en ai pris en deux périodes. Une période d'un an, où j'avais quand même commencé à trois galettes par soirée, après je suis descendue toute seule à une galette par soirée, et uniquement en rentrant de mon boulot parce qu'il y avait aussi la parano, enfin pas la parano à se retourner toutes les cinq minutes pour rien, mais c'est vrai que travailler comme prostituée, comme j'étais, et faire ce travail sous galette, c'est pas comme sous coco, c'est beaucoup plus de parano, beaucoup plus de stress, de speed, c'est-à-dire que le client à la limite on le supporte deux secondes quoi.

Tu m'as dit que la coke t'aidait à travailler sur les boulevards, et maintenant tu me dis que le crack rendait le boulot plus pénible ; pourquoi continuais-tu d'en prendre ?-

J'en prenais pour le plaisir, je n'en prenais pas pour travailler. J'en prenais pour le plaisir. Faut dire aussi que ça dépend des gens, ça dépend des consommateurs, moi c'est vrai que je le prenais pour le plaisir, mais souvent c'était après mon travail, en fin de journée quoi. Après bon j'ai arrêté, j'ai mon ami qui est de nouveau sorti de prison, et qui m'a trouvée dans un état comateux et qui m'a fait arrêter la galette, au moins la galette, et c'est vrai que j'ai arrêté, mais un jour comme ça on m'en a re-proposé, de nouveau j'ai voulu réessayer.

Combien de temps après avoir arrêté ?

Deux ans après on m'en a re-proposé. J'en ai repris, et puis c'est vrai que c'était agréable je veux dire c'est un plaisir, c'est pas une nécessité, parce que c'est pas physique, ça peut être physique lorsqu'on arrête tout. On a une sensation de fatigue, on a une sensation de ne plus pouvoir monter les marches, de marcher lentement parce qu'on reste tellement d'heures sous speed, parce que même si on fait qu'une ou deux injections dans la soirée les amphés restent dans le corps, et donc le lendemain soir on reconsomme, et ça renouvelle les amphés, et quand on arrête on a des sensations de fatigue. C'est vrai qu'on a une sensation de fatigue, c'est vrai on regrossit parce que la galette fait énormément maigrir, et donc il y a cette sensation de fatigue, et puis c'est tout. Mais il n'y a pas de dépendance physique réelle, c'est plutôt psychologique. Donc moi j'avais arrêté, et donc comme j'ai expliqué, j'étais à trois galettes après je suis passée à une galette, et après j'ai fait un break. Deux ans, et après paf ! ayant perdu mon dealer attiré, pour l'héro je suis tombée sur un dealer qui faisait les deux. Donc je lui en prenais, enfin de l'héro, toujours en même quantité, en quantité assez importante, et quand même je lui prenais une galette qui n'était plus à deux cents francs, mais qui était à 100 francs. Donc en général je mettais tout dans la cuillère, bon la galette, il faut spécifier que ce n'est pas comme la coke où on met que de l'eau et ça se dilue, la galette se dilue au citron ou à l'acide citrique, ce qui fait et qui engendre beaucoup de problèmes ; comme chez beaucoup de toxicomanes au bout d'un certain nombre d'années : on n'a plus de veines, les veines sont sclérosées, et pour les trouver c'est toute une galère. Un shoot de galette à côté c'est comme si tu mettais de l'eau, c'est comme si tu t'envoyais de l'eau et tu as la frustration, même si les gens disent toujours non elle montera pas elle ne montera pas, et si elle monte ! elle monte quand même, elle est dans ton corps, elle est là mais c'est vrai que tu n'as pas le flash, donc c'est une frustration et tu as envie d'aller en racheter. Mais ça engendre le problème que si tu mets à côté, comme il y a quand même de l'acide citrique, il y a du bicarbonate, il y a de l'ammoniaque, ça te brûle la peau, et ça engendre beaucoup d'abcès.

Des abcès importants ?

Oui, ça rongait la peau et les chairs, moi je voyais, j'avais des membres de mon corps par moment, mais grave, maintenant avec le recul, maintenant que j'ai tout arrêté, quand je regarde mes jambes, pas mes bras parce que ça a cicatrisé quand même, mais quand je regarde mes jambes je me dis comment j'ai pu les mettre dans un état pareil.

Dans quel état ?

C'est-à-dire bon, la galette elle te brûle la peau si tu la mets à côté, elle te brûle la peau déjà, alors bon la mettre dans le sang faut s'imaginer pour le coeur ça doit être costaud, mais quand tu la mets à côté ça te ronge la chair, ça ronge la peau, tu as la chair à vif. Mais le gros problème chez les toxicos c'est que ça engendre des abcès. C'est-à-dire que ça va te faire un abcès. Beaucoup de toxicos retapent dans les abcès, et si tu piques dans un abcès tu aspiras et tu as le sang qui vient, alors tout le monde se dit *je suis dans la veine*, et ils envoient. Erreur ! faut jamais faire ça, faut jamais repiquer quand on voit qu'on a un abcès à cet endroit-là, faut éviter de repiquer dedans, on peut piquer peut-être à côté même si c'est pas conseillé, mais si on sait qu'on a la veine là il ne faut pas repiquer dedans.

Toi, tu repiquais dans tes abcès ?

Dans les abcès je pense que non, mais j'ai dû le faire certainement, moi je me disais non parce que l'abcès ne sort pas immédiatement. En général c'est trois jours après, voire une semaine et après il peut sortir ton abcès. Mais donc ça m'est certainement arrivé, ouais. Et en général tu vois le sang venir quand tu envoies. Le risque de ces abcès non soignés, comment dire ré-infectés par une nouvelle galette, c'est le risque de gangrène, qui est un risque assez puissant puisque les trois-quarts des toxicos qui sont dans la galette se négligent. Se négligent, c'est-à-dire pour les soins : l'hygiène, la bouffe, le lit, ils oublient quoi. Ils mettent tout dans la galette même s'ils ont cent balles, ils ne penseront pas à prendre une chambre d'hôtel, non, ils vont tout mettre dans la galette. Il y en a qui vont dormir sur les quais du métro, sous les ponts, etc. pour garder l'argent pour la galette. Moi, chose que je n'ai jamais faite, par contre, j'ai toujours voulu garder ma dignité à ce niveau-là.

Tu parles de gens qui n'ont pas beaucoup d'argent pour le produit, ou même qui ont beaucoup d'argent ?

Même qui ont beaucoup d'argent, moi j'ai connu des filles qui mettaient deux milles balles même trois milles balles dans la galette par jour, et quand la galette était à cent balles, ce qui fait quand même trente galettes par soirée. Et qui à côté de ça, bon tu as celle qui aura la chance d'avoir un meublé au mois, et va attendre son R.M.I. pour payer son meublé minable au mois, mais à côté de ça tu as celle qui va partir avec son dernier client pour dormir chez lui, ou tu as celle qui va carrément aller dans les squats où il y a tous les crackers. Elle va aller dormir avec eux. Bon puis maintenant tu as aussi le Sleep'in qui est à 10 francs, donc beaucoup de gens réservent une chambre au Sleep'in à 10 frs, ce

qui leur revient beaucoup moins cher qu'une chambre d'hôtel où ils seraient, je ne dis pas mieux ou pire parce que je ne connais pas le Sleep'in, mais où ils auraient leur indépendance, non là ils préfèrent mettre 10 balles, là au moins ils gardent tout le reste pour la galette.

Tu as connu des gens qui vont dormir au Sleep'in ?

Oui, des prostituées qui assuraient beaucoup plus que moi, puisque moi, bon, c'est vrai à la fin bon, je prenais une galette par soirée, quand j'ai recommencé cette consommation de galette j'en prenais qu'une par soirée en général. Mais je gardais mon argent pour mon hôtel, pour mettre à gauche quoi, mais je connaissais des filles qui assuraient beaucoup plus que moi puisque moi je refusais, parce que la clientèle avait énormément changé, la qualité des filles ayant changé la clientèle va avec. Ce qui fait que je ne sais pas moi, soixante-dix pour cent des clients te demandaient sans préservatif, rouler des pelles, sodomie, enfin beaucoup de choses qu'une vraie prostituée ne fait pas. Ouais, donc je disais, la clientèle a vraiment changé par rapport à la qualité des filles. Ce qui se passe à l'heure actuelle c'est que même les clients se mettent à consommer, ou même s'ils ne consomment pas ils se sont aperçus que d'acheter une galette à cent balles, à l'époque moi quand j'y étais parce que maintenant je ne sais pas, mais à l'époque quand j'y étais, tu obtiens tout de la fille.

Il y a combien de temps que tu as arrêté les boulevards ? et la galette ?

J'ai tout arrêté en même temps ; ça remonte à six mois, sept mois... Oui, c'était au mois de mai, donc ça fait 7 mois. Mais... ouais, j'ai arrêté au mois de mai, bon je ne prenais plus d'héro à l'époque, je prenais galette essentiellement et j'en prenais qu'une par soirée à la limite. Mais je ne prenais plus d'héro puisque j'étais passée en produit de substitution. Pour en revenir à la clientèle, ils se sont aperçus que d'acheter une galette à cent balles leur revenait moins cher que de tirer un coup a deux cents balles avec une fille, parce qu'il y a aussi le truc, et ce qui est logique, le client se dit la fille qui consomme je vais pouvoir faire ce que je veux avec elle. Donc c'était devenu régulier que les mecs s'arrêtent pour te demander : *tiens tu veux je t'emmène fumer avec moi ?* bon, déjà d'entrée, moi, niet, moi je fais mon argent, je vais acheter où je veux et je ne fume pas en plus, la galette je n'ai jamais fumé et je ne fume pas en plus.

Toi, oui, mais celles que tu voyais autour de toi ?

Il y en avait beaucoup qui le faisaient, bien sûr, beaucoup de filles partaient avec le client, soit fumer avec lui parce qu'il y avait soit le mec qui venait pour acheter, donc la fille partait avec lui, parce qu'elle lui prend son argent et en

même temps elle sait qu'elle aura sa part. Bien souvent elle va le carotter, elle va lui donner la moitié d'une galette et il faudra qu'il se satisfasse avec ça.

Tu parles de filles que tu connais ?

Oui, avec qui je parlais comme ça même si ce n'était pas des copines, et puis il y a aussi le truc que quand tu travailles comme ça sur les maréchaux, on se connaît toutes et un client qui s'arrête sur dix filles, mais qui demande 10 fois la même chose on voit avec la fille avec qui il part, ça c'est clair, et en général c'est souvent les mêmes filles. C'est souvent les mêmes filles qui partent pour une galette, qui partent pour emmener le client acheter, mais c'est vrai que pour beaucoup de clients, moi je sais que vers la fin, peut-être est-ce cela qui m'a fait arrêter, enfin je travaillais de moins en moins, je travaillais deux ou trois heures parce que j'avais la peur. La clientèle qui s'arrête pour te demander d'aller fumer, ceux qui s'arrêtent pour te demander de les emmener acheter, tu fais du stop aussi, beaucoup de filles font du stop pour aller acheter leur came. Alors quand il y a les clients qui les emmènent en demandant un échange gratuit bien sûr, genre je t'emmène et toi tu me fais un petit câlin, et tu as des filles qui le font parce qu'elles ont besoin, et tu as aussi le client qui est parti avec la fille en passe et qui emmène la fille sur son plan, et qui attend comme un con dans la voiture que la fille fasse ses affaires. Alors déjà le mec il n'a pas peur parce que si la fille est pistée par les flics il part avec, et il y a beaucoup de choses comme ça.

Tu en connais des clients qui se sont mis à consommer après être venu voir les filles ?

Oui, j'ai même vu des filles qui se sont mises avec certains clients, et qui les ont mis dans la came. Qui ont des michetons qu'elles avaient, et qui les ont mis dans la came de manière à gratter un maximum de tunes quoi. Le mec non seulement il est accro à elle, mais en plus accro à la came aussi quoi. Donc il peut plus se passer de la fille et donc il est obligé d'assurer, il sert de taxi, il sert d'hôtel et il sert de tout. Le mec s'il a un appartement, s'il est célibataire, s'il a sa voiture, s'il a un travail, eh bien moi j'ai vu des mecs couler comme ça, des mecs qui avaient des entreprises et qui reviennent après te voir te dire « telle fille si je l'attrape je la tue , elle m'a mis dans la merde ». Bon, eh ben il faut dire aussi que le mec faut savoir où il met les pieds, c'est à lui de se contrôler aussi, hein, mais il y a beaucoup de clients, moi je ne sais pas, je parle à l'époque où j'y étais, le mec il venait en Mercédès avec quatre à cinq milles balles à mettre dans le crack quoi, mais je l'ai vu de mes propres yeux , je l'ai vu.

Est-ce qu'il consommait lui-même ?

Lui-même, et il achetait pour lui, soit pour la semaine, ou je ne sais pas, mais pour lui, quoi, mais des trois, quatre, cinq milles balles, c'était hallucinant, parce que même moi en tant que prostituée je ne les mettais pas, quoi !

Et les clients qui achetaient le crack pour s'en servir comme monnaie d'échange auprès des filles, ils connaissaient les dealers ?

Certainement, certainement, ou alors il y en a qui accompagnaient plusieurs fois les filles sur les plans, ils savaient où ça se passait, et dans ces cas là ce que j'ai pensé, moi, j'en ai déduit cela, je me suis dit plutôt que de donner deux cents balles à une fille, il va en prendre une qui consomme, il va partir avec elle sur le plan, et il va lui en acheter une (galette) pour lui donner, il aura claqué les deux cents balles, mais il aura une galette à donner en échange d'une passe, et il sait qu'en échange d'une galette il peut faire ce qu'il veut avec la fille puisque c'était devenu quasiment régulier qu'un client te demande sans préservatif puisque ces demoiselles font, te demande de rouler des pelles parce que ces demoiselles font, te demande la sodomie parce que ces demoiselles font. Moi j'ai vu des filles descendre les prix jusqu'à vingt francs, ce qui est hallucinant quoi ! Ou même cinquante balles pour l'amour, vingt balles pour une pipe ! Pourquoi ? parce que cinquante balles c'était la moitié d'une galette déjà, et elles savaient que si elles avaient cent balles sur elles, à cent cinquante elles en auraient deux enfin, et les vingt francs pour s'acheter son paquet de cigarettes ou pour se payer le Sleep'in, ni plus ni moins. C'était quand même assez affolant ! ... Même les flics, même les kèpis qui tournent régulièrement quand même sur les maréchaux, et qui voyaient le "business" parce qu'à la fin les blacks venaient carrément sur les maréchaux pour vendre, ils ne sont pas fous, ils savent que les filles sont des femmes qui ont de l'argent, et si elles achètent, c'est qu'il y a de l'argent qui tourne. Même s'ils leur font crédit, ils savent qu'ils ne sont pas perdants. Et donc même les flics qui sont là et qui voient l'affaire, ils voient les transactions, ils voient tout ce qu'ils font, et tout ce qui se fait, pardon, ils ne bougent pas. Ils ne bougent pas parce que bon, à la limite ça leur donne des éléments. Ils voient telle et telle fille qui consomme, celles qui ne consomment pas, ils voient tel ou tel mec, et puis ils attendent que ce mec un jour ou l'autre les ramène sur le grossiste, c'est tout. Mais en général ils ne les arrêtent pas, ils laissent faire les affaires.

Quand tu as quitté les Maréchaux, ça consommait et ça dealait déjà sur les rails ?

Je ne connaissais pas moi, je ne connaissais pas sur les rails, je n'ai jamais vu d'ailleurs j'en ai entendu parler dernièrement.

Les dealers passaient dans le coin ?

Ouais, ils passaient sur les boulevards... Ils passaient en groupes, les mecs ils ne travaillent jamais tout seuls, en général ils travaillent à deux ou à trois mais bon, rares sont ceux qui travaillent seuls, celui qui travaille seul c'est le mec qui est costaud. En général c'est le mec qui assure, qui ne consomme pas, qui fume même pas une "clope", et qui peut taper si on l'attaque. Parce que vendre de la galette c'est dur, les crackers sont des gens méchants, violents, je veux dire à la limite, vulgairement, ils enculeraient leur mère pour cent balles quoi. Moi-même, je me suis fait agresser par un toxico qui s'était fait passer pour client. Il s'est arrêté, il m'a demandé le prix, en roulant m'a demandé la monnaie sur 500, et j'avais la monnaie sur 500, mais comme j'ai senti la "patate", parce que quand on est dans ce boulot-là on travaille beaucoup au feeling, je lui ai dit *non non j'suis désolée je n'ai que la monnaie sur deux cents*, il m'avait vu monter avec un client, je ne pouvais pas lui dire que je n'avais pas une tune, donc je lui ai dit *non non j'suis désolée je n'ai que la monnaie sur deux cents* bon, on est arrivé sur place j'attendais qu'il me paye, je lui ai dit *vous pouvez me payer s'il vous plaît* et au bout d'un moment royalement il m'a sorti une seringue, je ne sais pas si c'était de l'héro ou du sang, je ne savais pas ce qu'il y avait dans la seringue et je n'ai pas cherché à comprendre, il m'a dit : *vas-y, donne tes cents balles*. Eh ben je lui ai donné, hein ! Je lui ai donné, je lui ai dit *tiens va jouer mon garçon*, hein, et parce que il y a aussi le truc c'est que j'étais clean quand même, malgré la défonce je suis toujours restée clean.

Tu veux dire à quel niveau ?

Physique et vestimentaire, à tous les niveaux, j'ai toujours pris soin de moi-même, quand j'ai pris des abcès c'était tout de suite Bétadyne®, c'était tout de suite grave pour nettoyer enfin, je ne me suis jamais laissée aller ! Même si ça faisait "grave" quand on voyait une cicatrice, les gens pouvaient flipper. Mais je me nettoçais, ça c'était un truc, j'ai toujours eu l'hygiène de me laver en rentrant, et puis c'est l'amour propre aussi.

L'amour propre?

C'est l'amour propre, je veux dire on ne se lance pas dans je ne sais pas, un amour, oui c'est l'amour propre voilà. Moi j'ai vu des clients me faire descendre parce que je me lavais, me dire *non non parce que, genre tu te douches ?*, tu lui dis *oui deux fois par jour, et trois fois quand il fait chaud*, et il te répond *non non je suis désolé je préfère les filles qui ne se lavent pas*, et si lui te demande *t'es séro ?* tu lui dis *non*, il te fait descendre, t'as celui qui te demande si tu consommes, tu lui dis *non* parce que t'essayes quand même de préserver ton anonymat; il te dit *oh ben moi autant j'admets qu'une femme travaille pour la consommation, autant je n'admets pas une femme qui travaille pour l'argent* donc il te fait descendre aussi quoi. Donc ce qui est dangereux aussi parce que, un client qui s'imagine que tu ne consommes pas, s'imagine que tu as énormément d'argent sur toi, donc tu as beaucoup plus de risques d'agression. Par contre sur les toxicos les agressions, ce qui se passe envers les toxicos, qui elles-mêmes le montrent, je suis toxico, et puis ça se voit de toute façon, les trois-quarts du temps soit elles sont très "speed" par rapport à la galette, ou soit elles piquent du nez par rapport aux barbituriques, et à l'héro, parce que l'héro toute seule ne fait pas piquer du nez c'est un mélange.

Tu veux dire l'héro qu'on trouve actuellement dans la rue ?

Les plans de rues, ouais, bien sûr, les plans de rues.

Parles moi un peu des rabatteurs ?

Ouais, ouais. Les rabatteurs c'est-à-dire qu'il y en a, bon en général on connaît toutes. Enfin on connaissait, enfin moi je connaissais les rabatteurs, comment je pourrais dire, qui sont vraiment rabatteurs, c'est-à-dire pas arnaqueurs. Parce qu'il y a rabatteur et arnaqueur. Il y a celui qui va rabattre, et puis qui finalement aura déjà des paquets dans sa bouche, et puis qui finalement quand le dealer va lui donner les paquets, parce que dans ces cas-là lorsque tu pars avec un rabatteur, vaut mieux que ce soit le dealer qui te serve lui-même dans ta main, mais qu'il ne passe pas, qu'il ne passe pas ta dose au rabatteur. Pour que lui-même après te la redonne, parce que lui il peut faire un échange rapide. Te donner un truc vide, et puis garder pour lui. Et puis t'as le vrai rabatteur, qui sait que tel dealer a de la bonne came, tel a de la dégueulasse, et qui va préférer te laisser tourner deux heures, ou te dire non pas maintenant attends un peu c'est mieux. Le mec qui a quand même le respect de toi-même, si c'est un rabatteur même si c'est aussi l'intérêt, parce qu'il sait aussi que si tu sais qu'il te branche toujours sur un bon produit il sait que tu vas revenir. Bon mais même pour le mec qui a lui-même déjà touché un bon produit, lui vu qu'il a son "bakchich"

comme on dit, il préfère aller sur quelque chose de bon. Et puis il se dit *moi si je suis bien en affaires avec cette fille, je ne suis pas perdant*, parce qu'ils savent que les prostituées ont toujours de l'argent. Moi en général, j'avais affaire à très peu de rabatteurs, très très peu, je faisais mes affaires toute seule, t'arrives à vite connaître les places, et puis j'évitais les rabatteurs féminins, c'est-à-dire les prostituées, qui elles ont des plans et qui vont t'emmener sur des plans parce qu'elles connaissent. J'évite à moins, bien sûr, de ne pouvoir faire moi-même la transaction avec les dealers, si elle me dit tu me confies l'argent je reviens, mais en général j'évite. Il n'y a qu'une fille à qui j'ai fait confiance à ce niveau-là, mais parce que son mec restait avec moi. Par contre t'as les rabatteurs, comme je t'ai dit avant, les rabatteurs-agresseurs quoi ! Le mec genre, si tu ne passes pas par moi tu ne touches pas, ou genre, tu vois le dealer si lui il est à côté *ouais non mais attend elle veut ci, elle veut ça, elle veut ci elle veut ça*, il fait la commande à ta place et si tu lui dis non il s'interpose. Et si tu lui dis *non je ne passe pas par toi*, le mec va carrément faire une barrière entre toi et le dealer. Moi ça m'est arrivé une fois, je n'ai pas voulu passer par un antillais, je lui ai dit *non je ne passerai pas par toi*, et bien le dealer ne m'a jamais servie parce que l'antillais s'est opposé quoi ! Donc t'as aussi, moi j'appelle ça les rabatteurs-racketteurs. Moi ça m'est arrivé un jour ou je l'ai senti gros comme une "baraque", comme on dit. Le mec est venu vers moi en me disant *tu cherches de la galette*, je lui ai dit *oui*, y me dit *viens viens avec moi*, et finalement y m'a montré un parking, alors fallait rentrer, fallait passer par trois grilles, le parking était sombre, je n'ai jamais voulu rentrer. Je lui ai dit non non je préfère attendre dans la rue. Et le mec reste scotché à côté de toi, je veux dire à la limite tu flippes, tu flippes parce que tu te dis le mec il me met une tarte, il me dépouille. Donc en général, bon moi il y a le truc, c'est que je ne suis pas jamais allée sur les plans habillée en prostituée, j'avais un survêtement les jours où j'étais en jupe.

Qu'est-ce que tu appelles « habillée en prostituée » ?

Ben hé, souvent les filles elles viennent en minijupe, collant, talons, etc. Moi ça je l'ai fait à une époque, et puis je me suis aperçu très vite que plus tu es « classe », et moins tu travailles puisque pour les clients maintenant tu es de la pure merde quoi ! Donc c'est vrai qu'à la fin je travaillais beaucoup en pantalon, enfin normal quoi, comme je m'habille tous les jours, mais parce que l'un dans l'autre plus la fille est "grave", moins elle a de respect pour elle, mais enfin quand même une pute elle ne peut pas faire n'importe quoi. La fille à partir du moment où elle est à fond dans le milieu, le mec il se dit je peux en faire ce que j'en veux, et bien souvent c'est vrai qu'il ne se plante pas. Il en fait ce qu'il en veut, et moi non. C'est vrai que ça m'est arrivé d'y aller habillée en minijupe, mais c'était toujours en ayant un pantalon dans le sac. Ça c'est le truc,

je ne suis jamais partie sur un plan en minijupe, talons , et tout le tintouin, parce que là tu es cataloguée d'entrée. Et bien souvent quand des rabatteurs-racketteurs, moi je les appelle comme cela parce que c'est des mecs qui viennent et qui t'agressent quoi, pas physiquement au départ, mais verbalement, et ça peut finir par l'agression physique. Et qui viennent te voir en te disant : *ouais, tu veux "téchou"*, et qui te courent derrière, et qui ne te lâchent pas les baskets. Moi je leur dis : *non non, moi l'argent est dur*. Et quant ils me disent *qu'est-ce-que tu fais : je vole !* J'évitais de dire : *moi je suis prostituée*, à part pour ceux qui me connaissaient, parce que, vu qu'à la fin quelques dealers venaient sur les maréchaux, ils n'étaient pas très très nombreux finalement. Il y en avait mais c'était par heures. Tu avais ceux qui venaient à six heures, tu avais ceux qui venaient à neuf heures, tu avais ceux qui venaient à onze heures, donc il y avait un roulement. Donc tu avais automatiquement des toxicos qui faisaient le roulement avec eux, donc en général tous ceux, que je voyais qui savaient que j'étais prostituée le savaient, mais ceux qui ne le savaient pas j'évitais de leur dire. Comme ça pour moi c'est : t'as pas d'argent. Voilà.

Tu peux me parler de la substitution?

C'est-à-dire, bon, déjà moi l'héro, moi j'avais arrêté puisque j'étais passée au Moscontin®, je prenais galette, essentiellement. Et puis après vite fait, je me suis aperçue que l'héro n'était pas bonne et tout, que le Mos® à la limite faisait beaucoup plus de bien que l'héro. Mais bon je ne me suis jamais injecté de Moscontin®, je l'ai toujours absorbé. Ça c'est quelque chose dont je me suis toujours méfiée, déjà rien que de voir la couleur des cachets, ça tape quoi, non, non non, jamais, je n'ai jamais essayé de shooter mes produits de substitution. J'ai continué à travailler, je voulais arrêter depuis longtemps de travailler, et je pensais que du jour ou j'aurais arrêté, j'aurais tout arrêté la galette aussi, mais j'ai continué à travailler puisque j'étais avec un ami, j'en reviens toujours au même d'ailleurs, avec qui j'avais pris un logement, et il fallait assurer les meubles. Donc j'ai continué à travailler pour pouvoir assurer ces meubles quoi ! On devait meubler, et donc il fallait travailler. Et résultat au mois de mai, je me suis fait renverser par une voiture, pas sur le travail, malgré qu'au travail on avait beaucoup de risques, parce que beaucoup de mecs s'amusaient à venir tous phares éteints à toute vitesse, et à donner des coups de volant pour nous foutre en l'air. Donc en général valait mieux regarder les voitures dans la gueule, pour savoir d'où elles venaient, ça c'est clair ! Et donc je me suis fait renverser, donc au mois de mai, par une voiture, je me suis retrouvée à Bichat, alitée pour onze jours; ben je n'ai pas souffert du manque d'héroïne, puisque j'étais au Moscontin® déjà depuis longtemps, psychologiquement je n'ai pas souffert de la galette puisque trop de peine. Problèmes personnels, qui m'ont pris tellement

la tête que bon les souffrances psychologiques de la galette, je ne les ai pas ressenties quoi. Je ne les ai pas ressenties du tout, et pourtant à Bichat, à l'époque, ça dealait juste en bas de l'hôpital, ce qui fait que j'aurais pu descendre ou envoyer quelqu'un me chercher une dose, mais non. Je n'y pensais pas parce que j'avais d'autres problèmes que ça dans la tête. Et donc de là, ben du jour où j'ai arrêté, enfin du jour où je me suis fait renverser, je ne suis jamais retournée travailler. Déjà je voulais arrêter depuis longtemps, mais bon là...

Tu prenais encore du Moscontin® à ce moment-là ?

Je prenais encore du Moscontin®, j'ai fait un sevrage en juillet, puisque le Moscontin® n'était plus délivré comme ça. On a voulu me passer à la Méthadone®, mais je n'ai pas voulu donc j'ai fait un sevrage à Fernand Widal. Je suis passée par E.G.O : Espoir Goutte d'Or, qui m'a orientée sur Widal. Ils ont assuré pour moi les cigarettes et la télé, et voilà j'ai fait huit jours de sevrage, ce qui n'était pas suffisant puisque normalement pour un sevrage de Moscontin®, il faut compter quinze jours. Mais comme Widal, à cette époque là, Widal fermait ses portes, puisque c'était juillet, c'était les vacances. Bon on m'a prise vraiment huit jours en urgence, et j'ai fait mon sevrage de Moscontin®. Je suis revenue à Paris, j'ai fait une fois un sniff j'ai été déçue comme c'est pas permis, puisque moi la shooteuse je ne la reprendrai plus, déjà mon corps ne me permet plus de me piquer, et en plus non ! J'ai plus envie, j'ai plus envie, je me suis fait un sniff une fois, je n'ai rien senti, j'ai été déçue et ça ne m'intéresse plus, j'ai trouvé d'autres motivations, que se soit sport, loisirs, ou formation A.M.P que je veux faire. Voilà j'ai trouvé d'autres motivations, moi maintenant j'ai fait une croix dessus, j'ai tourné la page.

Formation A.M.P. c'est quoi ?

Formation A.M.P. c'est « aide médicale psychologique », je voudrais m'occuper de paraplégiques, tétraplégiques. Puisqu'à Berck sur Mer, où j'étais en rééducation j'en ai rencontré énormément, et ce sont des gens qui sont régénérants. À mon niveau, ce sont des gens qui m'ont motivée. J'ai vu quand j'étais en sevrage, ils m'ont régulièrement téléphoné ce qui était relativement sympa de leur part. Ils savaient que je faisais un sevrage de Moscontin®, ils connaissaient mon parcours, et ils m'ont dit, ils me téléphonaient pour me dire, tiens le coup, sois forte. Alors que bien souvent les mecs il leur manque les jambes, ils sont là allongés, enfin allongés, non, assis, manque les jambes quoi ! il leur reste la tête et les bras, mais comme ils disent j'ai ma tête et mes bras, je veux m'en sortir, et donc ils m'ont beaucoup aidée beaucoup. C'est des gens qui m'ont motivée, puis j'ai eu envie de faire cette formation, parce que même si

c'est fatigant, c'est fatigant de s'en occuper du soir au matin, mais c'est pour moi c'est quelque chose de bénéfique, voilà.

Parmi les consommateurs de galette que tu connais, il y en a beaucoup qui la fixent ?

C'est une minorité, c'est une minorité. Beaucoup plus la fument, parce que déjà risque d'abcès et tout, j'ai entendu beaucoup de gens dire moi je l'ai shootée, mais j'ai arrêté genre, c'est aussi bon en la fumant, mais moi je trouve que c'est plus dangereux. C'est plus dangereux, mais j'en ai vu beaucoup. Mais beaucoup plus la fument que la shootent, parce qu'on peut la fumer n'importe où. Il y a beaucoup de filles, pour en revenir à la clientèle, qui fument avec les clients. Shooter avec un client non ! Mais fumer avec un client oui ! Ou alors elles montent dans les camions, elles font tirer les rideaux et ça fume. Heu bon, c'est beaucoup plus facile tu peux fumer n'importe où que la shooter, il y a ça, bon, et puis je crois que l'effet, heu... Je ne sais pas moi, je n'ai jamais fumé, sinon j'ai connu beaucoup de gens, bon, qui effectivement ont laissé la "coco" en poudre comme moi, pour reprendre la galette. Et il y en a beaucoup aussi qui ont connu la galette comme ça directement sans avoir connu de truc avant.

Et ils prenaient déjà quelque chose avant ?

Certains, mais pas tous, il y en a qui ne consomment que galette. Gallette gallette gallette.

Et qui sont venus directement à la galette sans passer par d'autres produits ?

Voilà, sans passer par d'autres produits, et qui te disent carrément : *moi les toxicos à l'héro c'est de la merde*. Pour eux c'est de la merde, ils te considèrent presque comme de la merde, parce que tu consommes de l'héro. J'en ai entendu énormément. Comme cette personne, ce client que je disais que j'avais vu lâcher trois ou quatre milles balles le matin; c'est quelqu'un qui ne consomme que galette. Pas d'héro, pas une miette d'héro, et beaucoup de gens ont essayé, ceux qui connaissaient déjà le milieu, que ce soit héro ou cocaïne, ont essayé la galette. Il y en a pour qui ça a plus que duré, il y en a qui ont flippé qui ont arrêté rapidement. Et tu as ceux carrément qui sont comment crackers quoi, les crackers on les appellent. Qui ne prennent que ça, et qui ont une sainte horreur des toxicos, je veux dire des héroïnomanes, voilà.

MARGARET, 30 ans.

Tu me dis quel âge tu as, à quel moment et où tu as pris du crack pour la première fois...

J'ai trente ans et j'ai touché au crack pour la première fois, c'était en 1985. Le crack on appelait ça le freebase, et après j'ai eu l'occasion d'en reprendre aux États-unis, et je suis revenue en France parce que c'était vraiment trop fort pour moi là-bas.

Pendant combien de temps tu en as pris, aux États-unis. ?

Je suis restée quinze jours, et j'ai dû en prendre pendant dix jours, mais je suis rentrée en express, parce que j'étais vraiment accro. Et je suis arrivée à Paris, et je suis rentrée directement à l'hosto parce que j'étais trop mal. C'était vraiment le crack, le vrai crack. Je suis rentrée à Widal, je faisais une thérapie avec un psy de là-bas. Je suis restée, je crois une bonne quinzaine de jours, j'étais vraiment mal, je suis sortie et je n'ai pas pris de l'héro, parce qu'avant je prenais beaucoup d'héro. Il n'y avait pas encore de cailloux, c'était pas comme maintenant il fallait connaître les plans. Ce n'était pas comme maintenant à la rue Myrha ou je ne sais pas où. Il fallait vraiment connaître les plans, c'était les plans d'appart'.

Parle-moi du rapport entre ta consommation de crack et ta consommation d'héroïne.

Je prenais des cailloux, et je prenais de l'héro pour descendre. Et après comme de l'héro il n'y en a plus du tout, et les produits de substitution sont arrivés, moi je suis complètement contre les produits de substitution. D'ailleurs j'avais déjà été interviewée par vous, par E.G.O., et j'avais donné mon opinion quant à la Méthadone®, et du coup moi j'ai arrêté complètement l'héro, pendant quelque temps, et je m'étais mise aux cailloux, mais pas trop quoi. Et là dernièrement j'ai un petit peu déconné, j'ai un peu pété les plombs quoi. Parce que j'avais rien pour la descente, je ne prenais plus d'héro et je n'avais pas de shit, et j'ai pété les plombs, et maintenant je suis hospitalisée à Bichat.

Pourquoi est-ce que tu as repris du crack, en France ?

Comme je savais que ça ne tournait pas mal dans la rue, et puis comme je savais que j'aimais bien ça, parce que c'est quand même à base de coke (mais bon à Paris il n'y en a pas beaucoup) eh bien je me suis mise à ne plus shooter, j'ai

arrêté carrément l'héro, et j'ai remplacé l'héro par le caillou. Et maintenant je sais que le caillou c'est tellement nase, que je suis vraiment décidée à ne plus rien prendre du tout - sauf fumer.

Fumer quoi ?

Fumer du shit, parce qu'en fait les cailloux je les prenais, je les fumais, je ne les shootais pas. Il y en a qui les shootent, mais bon ! chacun fait ce qu'il veut.

Et en ce qui concerne ta consommation de cailloux, ça se passait comment ?

J'achetais, avec deux, trois copains j'achetais, on allait chez moi et puis on fumait tranquille, pour ne pas qu'il y ait le stress des keufs, la parano. J'ai essayé de fumer avec des mecs qui savaient fumer parce que ce n'est pas tout le monde qui sait fumer.

Ça se passe comment, parfois, avec certains mecs ?

Généralement, dès qu'ils fument, ce n'est plus les mêmes, quoi. Ils débloquent complètement, ils transpirent, ils deviennent parano : *ouais ouais, ça y est, il y a les keufs, je me suis fait griller*. Laisse tomber, et c'est bizarre parce qu'il y a beaucoup de gens ça les métamorphose. Et moi ça ne me change pas, au contraire, quand je prenais le caillou j'avais l'esprit vachement plus développé. Et je me lançais souvent dans des conversations genre philo, ou bien quand je parlais de mon métier j'en parlais vraiment à fond, vraiment de tout, comment il fallait patcher et tout ça. Et je sais que les gens, ils aimaient beaucoup fumer avec moi. J'étais cool, je n'étais pas anxieuse, je mettais les gens à l'aise, j'avais toujours à fumer; genre je fumais du shit parce que je ne voulais plus d'héro du tout. Et sinon fumer dans la rue ça m'est arrivé, mais je n'aime pas ça. Je n'aime pas ça parce que c'est vraiment le stress parce que c'est fumer, tu fumes vite fait, tu n'apprécies pas du tout. Si les keufs ils arrivent, tu vas chez les stups s'ils te trouvent avec un caillou. Enfin c'est galère quoi. Alors je préférais choper avec deux ou trois personnes. Et puis bon après on allait tous chez moi.

Tu t'en sortais comment avec la gestion du produit ?

Moi je t'explique un truc, c'est que c'est vrai que le caillou agit sur toi, c'est vrai que les gens ils se clochardisent à une allure incroyable, et ça moi je le comprends pas. Moi je n'ai jamais été à ce point-là. Et je pense que je m'aime assez pour ne pas rester deux jours sans dormir. Même si je ne dors pas je reste chez moi. Maintenant que j'ai un appartement, bien que j'aie toujours fait en

sorte d'avoir un appart', je ne peux pas rester deux jours sans me laver, à rester galérer dehors. Et puis c' est simple les mecs ils ne savent pas gérer le crack, de toute façon. C'est vachement dur à gérer, comme tous les produits toxiques : l'héro, ou autre, le truc le plus facile à gérer c'est le shit. Parce que ça ne te touche pas autant les neurones que le caillou, ou l'héro.

Surtout au niveau du fric, le shit ça revient beaucoup moins cher que le crack...

Ah oui ça c'est clair parce que le caillou, ça revient hyper cher quoi. Il y a un truc, on appelle ça une galette, c'est quatre cents balles, et pour un truc de quatre cents balles tu peux faire quoi, à la limite six cailloux, six bon kiffs quoi. Et fumer tout seul je ne trouve pas cela kiffant quoi. Je ne peux pas fumer toute seule, ce n'est pas possible, ça m'angoisse. Il faut que je fume avec quelqu'un avec qui je suis bien parce que sinon, ce n'est même pas la peine, je le jette direct. Mais je n'ai plus envie, sérieux je n'ai plus envie. Ça ne m'intéresse plus. Ça ne m'intéresse plus dans la mesure où moi je suis vachement violente déjà de nature, et là j'ai vraiment de gros problèmes avec ma copine, et là je n'ai plus envie de me retrouver aux Urgences, ou bien à S.O.S. Médecins, ou les pompiers, ou le S.A.M.U. Ça va quoi j'ai trente piges, ça va quoi. J'ai envie vraiment de passer à autre chose, quoi.

Tout à l'heure, tu me disais : « les cailloux, ça métamorphose les gens »... Et dernièrement, tu as un peu pété les plombs...

J'ai pété les plombs, bien sûr à cause des cailloux, mais bon il n'y a pas que ça. C'est un tout, quoi. Il y a le boulot, il y a les problèmes que tout le monde a. Et puis bon c'est vrai que j'ai vraiment pété les plombs quoi. J'en avais pris, j'en ai pris trop ce soir là. J'en ai pas pris pendant quinze jours, et j'avais du Valium®. Bon alors je tenais bien avec le Valium®, et un jour j'en ai trop pris, et je n'avais pas de Valium® pour descendre, je n'avais pas de shit et pas de Valium®. Et là j'ai vraiment pété les plombs. D'ou mon hospitalisation ici.

Ça c'est passé comment, pour ton hospitalisation ?

Je suis venue toute seule, je craquais, je commençais à déprimer. Pendant le truc du caillou, tu sais dés que tu n'en a plus c'est la déprime, la grosse déprime. La nuit, c'est tout juste si tu ne te jettes pas dans le métro, quoi. J'ai vu un psychiatre aux Urgences, il m'a fait une piqûre de je ne sais pas quoi, et du coup ils m'ont hospitalisée en psychiatrie. Ça se passe bien.

Tu as expliqué au psy que c'était un problème lié aux cailloux ?

Oh oui, bien sûr, bien sûr. Au début, je suis arrivée ici, ils ne savaient pas du tout, ils pensaient que j'étais déprimée parce que je pleurais beaucoup. Et du coup, ils m'avaient donné un traitement pour la dépression, et je leur ai dit attendez, là il y a erreur de diagnostic. Si je suis là c'est à cause du soi-disant crack. Et donc du coup j'ai un traitement adapté à ça, quoi. Et ça va, je tiens le coup. Et franchement je n'ai plus du tout envie quoi. Le shit éventuellement, boire un peu de temps en temps, mais sans tomber dans l'extrême quoi.

Ils te donnent quoi comme traitement, ici ?

Ben ici pour te décrocher du caillou ils te donnent du Xanax®, et puis Théralène® pour dormir.

Et ça va, avec ça ?

Ah oui, ça suffit largement. Moi je suis bien avec. Et là ils m'ont baissé mon traitement, et là je suis bien avec, ça me suffit. Mais il ne faut pas que j'arrête mon traitement d'un seul coup, parce que là ça va être déprime et compagnie.

Et sinon, tu te sens comment en ce moment ? Tout à l'heure, tu disais que tu te sentais fatiguée ?

Ah oui mais complètement, je suis vraiment fatiguée, quoi. Je dors, je fais carrément le tour du cadran. Et je sais que c'est le contre-coup du caillou, parce que lorsque je suis revenue des États-unis, quand j'avais pris du crack, quand je suis rentrée, j'ai fait quinze jours de psy, et je n'ai pas arrêté de dormir quoi. C'est la coke, enfin la soi-disant coke, parce que ce n'est pas la vraie, ça j'en suis plus que sûr. Et puis de toute façon la drogue des années quatre-vingt-dix, ce n'est pas celle des années soixante. Au niveau de la qualité, ce n'est pas la même. On a eu le droit à la merde nous, à la mauvais merde, tu vois. On est accro à la mauvaise came, c'est du n'importe quoi. Non c'est pour ça que je vais zapper réellement là. Mais j'ai de la chance parce que je fais une psychothérapie à Marmottan, et que j'y vais régulièrement, ça fait je ne sais plus combien de mois. Et j'avance super bien avec eux. Tiens ben d'ailleurs, c'est grâce à lui, parce qu'on est deux, on est deux à bosser ensemble. Et si je ne prends plus d'héro c'est en partie grâce à lui.

Au psy que tu vois à Marmottan ?

Ouais ouais.

L'argent pour le caillou, tu te le procurais comment ?

Ben ces derniers temps, vu que je bossais, c'était avec mon argent, enfin je ne mettais pas trop. Sinon quand je n'avais pas de tune quand je ne bossais pas, ou je volais, ou je me débrouillais, mais je n'ai jamais eu recours à la prostitution comme beaucoup de filles ont recours à la prostitution, c'est devenu une grande mode. Je connais plein de copines avec qui j'ai fait pas mal de prison, que j'ai retrouvées sur le boulevard Ney, ou sur les plans tapins quoi. Enfin je ne sais pas, c'est un truc que je n'ai jamais pu faire, enfin je ne sais pas. Je ne le faisais déjà pas en tant qu'héroïnomane, ce n'est pas en prenant des cailloux que je le ferai quoi. Ou bien je charmais, ou bien je me débrouillais toujours pour avoir ma plaquette. Bon je disais des faux prix, je grattais un peu de tunes. Mais je n'ai jamais fait le tapin, jamais. Oh dieu merci ! Ah ouais, ça c'est un truc que je ne pourrais jamais faire. Pour revenir à la clochardisation des mecs qui prennent le crack, c'est vrai. Mais moi je ne comprends pas, parce qu'il y a des gens qui ont un logement, ils ont leurs parents et tout, mais euh, c'est plus fort qu'eux, ils préfèrent galérer toute la nuit dehors, que rentrer chez eux. Ils ne rentrent pas chez eux pendant des semaines, voire des mois quoi. Je ne sais pas ce qu'ils trouvent là-dedans. Et quand ils voient quelqu'un arriver pécho dans la nuit, et que cette personne vient avec de l'argent, tout de suite ils sautent sur elle ou sur lui, pour pouvoir gratter avec le dealer, ou bien avec le consommateur. Et ils galèrent des nuits entières, peu importe, ils en ont rien à foutre. Et ça j'ai du mal à le comprendre, et je ne le comprends pas. Et vous auriez pu interviewer des mecs, qui galèrent toute la nuit pour savoir justement, ça serait intéressant, pour savoir pourquoi les mecs ils viennent galérer comme ça toute la nuit quoi. Parce que c'est vraiment la galère la nuit quoi.

Il n'y a plus qu'une seule obsession, c'est le caillou, quoi !?

Oh ouais, c'est fumer, c'est fumer. Tu mets jusqu'à temps que le doseur il soit rempli d'huile, qu'on fasse descendre l'huile et compagnie, ça peut durer des mois et des mois. J'ai du mal à comprendre ça quoi. J'ai vraiment beaucoup de mal à comprendre ça, se laisser aller. Encore un mec c'est dur, mais quand je vois les nanas, alors là c'est pire. Les nanas c'est les pires de toute façon. Quand c'est des nanas, c'est le tapin, c'est pas autre chose. Chacun sa life, un comme on dit.

Tu peux me parler de l'effet du crack ?

Sur moi, hein, sur moi. Personnellement quand je fume, moi je suis vachement cool, je parle beaucoup, et généralement je ne fume pas toute seule, mais avec deux ou trois copains avec qui je m'entends bien. Et je ne sais pas, j'ai l'impression d'apporter quelque chose aux gens, ils se confient à moi. Je ne sais pas, j'ai l'esprit nettement plus développé, tu rentres des fois dans des conversations carrément philosophiques, ou bien comme je te disais tout à l'heure je parle de mon métier, les mecs je les soûle, comment il faut patcher des trucs, et ça les intéresse parce que quand tu prends ça, tu as l'esprit vachement ouvert et tu as envie de t'intéresser à plein de choses. Et tu as la conversation facile. Mais bon j'essaye de fumer avec des gens intelligents, quoi ...Parce que sinon ça me fait chier, et je les vire, parce que bon. Moi j'aime bien apprendre avec les gens, j'aime pas qu'on apprenne simplement sur moi, j'aime bien que les gens m'apportent aussi quoi. Qu'il y ait un échange.

Et physiquement ?

Moi je le fume le caillou, et l'effet dure peut-être dix secondes, mais il faut savoir fumer aussi parce qu'il y a beaucoup de mecs qui ne savent pas fumer. Moi une plaquette je peux te la fumer en une heure. Et il y a des mecs en dix minutes, ils te fument les plaquettes, et c'est pour cela qu'ils sont hyper speed, et il faut qu'ils refument tout de suite après... Moi je fume, je discute, je bois un verre, je refume un autre caillou, et ainsi de suite. Mais là je t'en parle parce qu'il y un an je le faisais, mais rien que d'en parler je n'ai plus envie. Il y a le doseur, il faut faire le filtre, il y a ceci, il y a cela, c'était galère quoi. Et puis je n'ai pas envie de perdre les gens que j'ai rencontrés ces derniers temps. J'ai trop perdu de gens autour de moi qui pouvaient m'apporter plein de trucs, et c'est des gens qui ne veulent plus me voir du tout. Mais maintenant j'ai rencontré d'autres gens plus intéressants, et je n'ai pas envie de les perdre.

Les doseurs, il est facile de se les procurer ?

C'est facile, ouais, enfin dans le dix-huitième chez tous les rebeus., Ils vendent tous des doseurs. Alors tu as des prix genre trente-cinq francs le doseur, à la porte de Clignancourt à quatre heures du matin. Et sinon rue Myrha, il y en a deux. Il y a un épicier à vingt et un francs, et la droguerie à quinze francs. Tu peux en avoir même à dix francs des doseurs, le pire c'est quand les mecs vendent leur doseur aussi. Parce qu'il y a des usagers qui vendent leur doseur. Et ce sont aussi les mêmes épiciers qui, il y a quelques années, avaient

augmenté le prix du citron. C'est le même principe, quoi. Ils suivent la même tradition.

Et avant, quand on trouvait moins facilement les doseurs, tu sais comment on faisait pour fumer les cailloux ?

Moi je te dis avant, j'ai connu le caillou, c'était en 1985. A l'époque on achetait de la coke, du bicarbonate de soude, et on appelait ça du cristal. Parce que ça faisait des cristaux, et on fumait ça dans un verre rempli d'eau, avec un papier d'aluminium. On faisait des trous, et on y mettait de la cendre, des trous de chaque côté. Et puis tu mettais du cristal sur la cendre, et puis tu fumais de l'autre côté quoi. Au début on fumait comme ça, et après il y a eu les doseurs, il y a eu la canette de coca, c'est le même principe. Mais avec d'autres pratiques de fumer. J'ai connu le freebase, je n'ai pas connu le caillou. Mais c'est du freebase à Paris de toute façon, c'est pas du crack. Et les gens ils sont persuadés que c'est du crack, mais franchement, j'ai fumé du crack à Brooklin, et ce n'est pas pareil. Au niveau de la couleur déjà. La couleur du crack, c'est très blanc. À Paris, la galette, le crack, il est à peu près jaune. Il tire plus vers le jaune. Et ce n'est pas tout à fait pareil. Là-bas aux États-unis, c'est carrément le caillou, carrément le crack ça te fait des petites doses, à cinq dollars la dose, bon après tu peux toucher vingt-cinq dollars, trente dollars, tout dépend la tune que tu as quoi. Mais en France ça me fait rire parce que tout le monde dit que c'est du crack. Et souvent je me prends tous les gens que je connais, qui me disent *tu t'es mise au crack*, je leur dis *je ne me suis pas mise au crack, je me suis mise au freebase*. Et le freebase, c'est ça c'est du freebase, mais bon trafiqué, parce que à l'époque, le freebase tu le sentais bien quoi. Mais le crack qui tourne à Paris, le soi-disant crack, c'est vraiment de la merde parce que la coke c'est pas de la bonne coke, et les mecs ils mettent plus de bicarbonate de soude que de coke.

A ton avis, il y a seulement de la coke et du bicarbonate, ou les mecs rajoutent différents trucs ?

Oui, il y en a plein qui rajoutent, il y en a même, ça je le sais, qui ont rajouté de l'antalvic®. C'est pour te dire, et ça durcit quand même. En plus quand tu le mets sur le doseur, quand il y a de l'antalvic®, tu le sens. Tu ne peux pas le fumer, parce que ça te fait hyper mal, ça te fait mal à la gorge. Et bon c'est sûr il y a des mecs qui traficotent. Ils mettent tout ce qu'ils trouvent. La coke tu peux la couper avec tout ce que tu veux. Des amphétamines, et tout. Avec du sucre, avec ce que tu veux. Les mecs ils s'en foutent. Enfin les dealers ils ne prennent pas. Enfin les vrais dealers, pas les usagers qui revendent qui coupent

en quinze mille morceaux pour revendre. Trafiquer c'est habituel chez les crackers.

Parmi les usagers de crack que tu connais, il y en a beaucoup qui prennent des produits de substitution ?

À quatre-vingt pour cent, les mecs qui prennent de la galette, c'est des mecs qui prenaient de l'héro, et qui se sont mis à la substitution. Et comme avec la substitution, tu n'es pas en manque d'héro, ils se sont tous mis à la galette, enfin au crack. Et ça il faut le dire, parce que personne le sait. On pense que le crack, c'est venu d'un seul coup. Comme l'héro c'était venu il y a vingt ans comme ça d'un seul coup. Mais c'est pas vrai, ce n'est pas né comme ça. Ils disent sur les journaux, qu'il y a une diminution des héroïnomanes. Mais c'est normal, avec la substitution qui est venue. Et moi je dis que les traitements, que les substitutions c'est la drogue de l'État. Et comme ça se gère très facilement, il y a plein d'usagers de crack maintenant, parce que ça se gère sous substitution, et ça il faut le savoir. Je voulais dire aussi que les mecs qui prennent de la Méthadone®, ou le Subutex® qui est le dernier cri maintenant, qui est soi-disant le top des top des produits de substitution, avec ça s'ils prennent de l'héro ils ne la sentent pas, donc ils ne prennent pas d'héro, alors ils se sont mis au crack. C'est lié à la notion de la galère, plus la défonce. Parce que ce n'est pas parce que tu prends du subutex®, ou de la Méthadone®, que tu n'as plus envie de te défonce. Je connais plein de gens qui prenaient des produits de substitution, et s'ils se sont mis au crack, c'est parce qu'ils voulaient toujours se défonce. Et ça il faut que ce soit lu, pas seulement par des professionnels mais par le grand public aussi.

EDOUARD, 35 ans.

Tu me dis quel âge tu as, et quand tu as commencé à prendre du crack ?

J'ai trente-cinq ans, et ça fait deux ans que j'ai commencé le crack. J'ai pris de l'héro pendant treize ans, et puis bon il y a deux ans j'ai commencé à fumer le crack. Et comment c'est arrivé, ben un soir je me suis disputé avec ma copine, puis je suis sorti dans la rue, puis j'ai rencontré un mec, et puis il était en train de fumer, je lui ai demandé s'il pouvait me faire goûter, et puis j'étais curieux de savoir ce que ça faisait. Bon j'y ai goûté, et puis ça m'a absolument rien fait sur les premières taffes que j'ai pu fumer. Et puis après j'ai voulu voir ce que ça faisait vraiment. Et en fait l'effet ça durait quoi, dix secondes, et puis ça partait, et puis tout de suite après tu étais à la recherche d'une autre taffe, et puis ça continuait comme ça. C'est un truc infernal.

Dès que tu t'es mis à fumer, tu as fumé régulièrement ?

Non, les deux premiers mois non, mais après, bon, ça a été régulier, parce que j'habite dans le quartier. Parce que je croise les dealers tous les jours, je croise les mecs qui fument tous les jours, j'ai été pris dans l'engrenage, quoi. Mais sinon, je pense que si j'avais habité loin de tout ça je n'aurais pas fumé régulièrement, je n'aurais pas fumé tous les jours. Parce qu'ici... ! c'est pour ça que je fume tous les jours.

Qu'est-ce que tu peux me dire de l'offre de crack, dans le quartier ?

Il y a deux ans de cela ce n'était pas tellement courant. Et puis bon ça a commencé à se répandre petit à petit. Et puis bon ça a envahi le marché et puis ça a tué le marché de l'héroïne, carrément. Et là, avant, les dealers de crack ils vendaient du crack et de l'héro, et là depuis ces six derniers mois, ils ne vendent que du crack. Ils ne vendent plus d'héro, ça ne marche plus.

Et les gens qui prennent de l'héro (qui sont accrochés à l'héro) ou qui en prennent pour la descente du crack, ils font comment ?

Et bien ils prennent du Subutex®, ou des cachets, ou ils fument du shit. C'est selon chacun, il y en a qui boivent de l'alcool, et d'autres choses. Chacun prend un truc différent.

Et pour les produits de substitution, généralement les gens sont sous traitement, ou ils les achètent comme ça, dans la rue, au marché noir ?

La plupart sont sous traitement, mais beaucoup aussi les achètent au marché noir.

Et toi tu as continué à prendre de l'héroïne, avec le crack ?

Au début oui. Et puis après j'ai commencé à diminuer, et puis je me suis mis aux produits de substitution, et puis là je suis sous Subutex, depuis quatre ou cinq mois à peu près.

Et pour l'argent - pour le crack - tu fais comment ?

Et bien je fais l'intermédiaire. Je gagne sur un client, ou bien c'est un dealer qui me dépanne d'un truc. Ou bien quand j'ai de l'argent et bien j'en achète.

Tu as déjà eu des problèmes avec la police, dans ce quartier ? Sur des interpellations, ou d'autres choses ?

Oui, mais des problèmes mineurs quoi, pas grand-chose, quoi. Des contrôles c'est tout.

Et généralement, ça se passe comment avec eux ?

Tu sais comment ça se passe avec les flics, dans le dix-huitième, hein! Surtout avec les étrangers! Ils sont un peu violents, ils ne sont pas très cool avec les gens. Ils sont vraiment agressifs avec les gens. Surtout avec les étrangers. Ils ne se présentent même pas, ils viennent, ils te sautent dessus. Et ça, pour les civils, parce que bon les autres, on les voit arriver de loin.

Toi, parmi les gens que tu connais dans le quartier, il y en a beaucoup qui se sont mis à toucher au crack ?

De plus en plus il y en a oui.

Des gens qui avant prenaient une autre came ?

Soit qui prenaient une autre came, ou qui se sont mis tout de suite au crack.

Et parmi ceux que tu connais, il y en a plus qui le fument, ou plus qui le shootent ?

Plus qui le fument.

Ça se passe comment, les relations, dans les groupes d'usagers ?

C'est très violent, entre les fumeurs c'est vraiment violent. C'est une ambiance de fou. Ils sont agressifs, ils sont paranos, ils perdent complètement la tête quoi. C'est infect.

Et à ton avis, c'est le produit en lui-même qui rend violent, ou c'est plutôt la courte durée d'action du produit qui induit un état de frustration difficilement supportable?

Je crois que c'est le produit qui fait ça, et puis ça réagit différemment sur chaque individu. Ça ne réagit pas de la même façon sur chaque personne. Il y a des modifications de comportement chez tout le monde. Et comme nous disait le docteur B. l'autre fois, « j'ai dit bonjour à une personne une fois et elle a mis trente secondes pour me répondre ». Ça détruit complètement le cerveau ce truc-là.

Et pour ce qui est de la précarité, tu as noté une différence entre l'époque où tu prenais de l'héro et maintenant que tu prends du crack ?

Oui, oui, ça a vraiment changé. J'ai tout vendu, tout, mes meubles, ma voiture, j'ai tout vendu. Et tout ça à cause du crack. J'ai vraiment tout perdu, vraiment tout.

Tu avais un logement ?

Oui.

Et tu l'as toujours ?

Oui, mais je n'ai pas payé mon loyer ça fait un an. Je n'ai plus d'électricité, plus de meuble, plus rien. Et tout ça à cause du crack.

Et en ce qui concerne l'alimentation, les soins médicaux, etc. ?

L'alimentation, c'est vraiment un truc qui passe en deuxième position. On mange quand on peut, quoi. Et dès qu'on fume, on n'a plus faim, de toute façon,

on n'a plus faim et on n'a plus sommeil. On reste deux jours, trois jours sans dormir et sans manger. Ce qui fait qu'au bout de deux mois on fond de quinze kilos, vingt kilos. C'est hallucinant ce truc-là. En plus, le crack terrorise les gens dans le quartier, en plus ils ont tous peur. C'est des groupes de personnes qui se baladent à cinq / six / sept, et ils agressent les gens pour pouvoir acheter leur dose, tout le monde est terrorisé, c'est devenu invivable pour les gens du quartier. Ils se plaignent tous en plus de vivre une vie de fou, je ne sais pas si c'est pire que les États-unis mais c'est devenu infernal, invivable pour les gens qui habitent dans le quartier. Et ça depuis une dizaine d'années.

Pourtant avant aussi il y avait de la came, il y avait beaucoup d'héroïnomanes dans le quartier?

Ça n'a rien à voir, ce n'est pas la même chose, un héroïnomane va faire son shoot dans une cage d'escalier et il va être dans son trip, mais il n'est pas dans le même état que quelqu'un qui prend du crack.

Après les rails et le trou, ça se passe comment ?

Ça se passe dans la rue, et ils tournent dans le quartier, dans la rue, rue Ordener, sur le boulevard, rue Myrha. Ils ne sont pas dans une place fixe. Mais il est sûr que c'est plus la galère pour les trouver parce que bon, ils prennent une rue et toi une autre, tu n'es pas sûr de les croiser. Ce qui fait que tu es obligé de tourner pendant deux heures pour pouvoir trouver un dealer. Donc c'est beaucoup plus galère qu'avant. Avant c'était au parc, tout le monde allait au parc direct, on prenait notre truc et on se barrait. Maintenant ce n'est plus du tout la même chose.

C'était où le parc ?

C'était à Stalingrad. Quand ils sont réunis au même endroit, ils se sentent plus en confiance. Tandis que là, les dealers se font agresser, ils ont plus peur qu'auparavant, je crois. Alors eux aussi ils traînent par groupes. Ils traînent par trois ou quatre, minimum deux.

Tu peux me parler de la différence entre une galette et un caillou, et me donner les prix ?

Une galette ça coûte entre deux cents et quatre cents francs, une demi ça coûte entre deux cents et cent francs, et tu as les slots à cinq cents francs, c'est des gros cailloux.

Et pour les prix, ça varie en fonction du dealer, du marchandage ?

Suivant le marchandage, et suivant la tête du client. Si le client ne connaît pas, tu peux lui vendre une demie à deux cents francs, en sachant qu'elle coûte cent francs. Pour les cailloux, tu peux acheter un caillou à cent francs. Sur une galette, tu fais quatre-cinq cailloux.

Et il y en a beaucoup qui achètent des galettes pour revendre des cailloux ?

Oui, ils y en a qui font ça, oui. Ils fument dessus, ils la re-scotchent et puis ils la revendent.

Mais c'est quand même dur de revendre quelque chose quand on a envie de fumer ?

Ah oui c'est dur, mais bon ils sont obligés de faire ça pour pouvoir assumer leur consommation, parce que le mec sait très bien que s'il fume toute sa galette, il ne pourra plus en acheter d'autres. Sauf s'il va agresser quelqu'un ou s'il trouve une autre combine pour aller acheter une autre galette. Donc il fume deux cailloux dessus ou bien trois puis il la revend, et il retourne acheter et c'est un cercle vicieux quoi.

Et les filles que tu connais dans le quartier, pour avoir leur fric, elles font comment ?

Il y en a qui se prostituent et il y en a qui font la tire. Mais toutes les filles qui consomment du crack dans le quartier ne se prostituent pas toutes.

JACQUES, 46 ans.

J. (Homme Antillais de 46 ans, vit dans le quartier depuis 25 ans, SDF par période, n'a jamais occupé d'emploi, il a une fille de 18 ans dont il n'a pas la charge mais avec qui il conserve des contacts).

Comment as-tu commencé à prendre des drogues ?

A l'époque vous étiez tous des gamins, le square n'existait pas, c'était le «démol». La dernière fois ils avaient fait un clip avec les ZOUK MACHINE, avant qu'ils construisent le jardin. J'y ai fumé pendant des années, je partais aux Antilles, je vendais la came facile...

Aux Antilles la coke est différente ?

A ouais, ouais, c'est naturel et c'est fait comme ça (facile!) une once (28 grammes) vaut mille balles... mais tu sais, quand tu te trouves avec le soleil, les trucs comme ça, ça sert à rien de fumer, à la limite ici ça a changé beaucoup parce qu'à partir du moment où c'est venu dans la rue. Parce que moi à l'époque c'était pas dans la rue, c'était téléphone, tu viens chez moi et puis rien ne se passe dehors, c'était comme ça tu vois... et puis ça dépend comment les gens acceptent une chose, tu sais, fumer un caillou c'est pas donné à tout le monde, il faut savoir fumer un caillou! Il faut pas que tu sortes dépendant! Il faut que quand tu fumes ton caillou ce soit un plaisir, si tu deviens dépendant de ça... tu te fais beaucoup de mal et donc tu perds tout, même si les gens essaient de te faire comprendre, jamais tu ne les écouteras parce que tu es dépendant, mais si toi tu contrôles c'est comme l'alcool, c'est pareil... on dit que tu te fais du mal et que tu fais du mal aux autres, parce que les autres ils ne connaissent pas ça, tu donnes un mauvais exemple...

Ça fait combien de temps que tu as commencé toi ? Tu as commencé par le caillou ?

Au début, je fumais du shit, de l'herbe, avant les cailloux... bon, j'avais un copain qui depuis est mort en prison, que tu dois connaître, X... et puis lui shootait et moi je le voyais shooter et je me disais, c'est pas possible, si moi je fume et il se sent mieux que moi alors je me suis mis à shooter l'héro, on ne fabriquait pas les cailloux, on shootait la coke et l'héro, on faisait les speed ball, on a shooté 24 heures sur 24, on prenait l'héro puis la coke et on fumait de l'herbe, le shit. Après la mort de mon frère X., j'ai rencontré un gars, on a

commencé à fumer, fumer les cailloux. Tu sais moi je sniffais et puis je me suis retrouvé à l'hôpital car tu sais la coke, ça constipe et je me suis dit, j'arrête de sniffer et je me suis mis à fumer, tu sais avec des bouteilles de plastique ,après on a fumé avec des antennes d'auto, on mettait une grille d'un côté et on aspirait de l'autre. Ca allait très bien à cette époque, c'était de la bonne . C'est pas comme maintenant. Maintenant tu peux fumer 20 ou 30 cailloux ça te fait rien. Avant tu achetais ta cocaïne et tu le faisais toi-même (le caillou). Avec un gramme tu arrivais à faire une dizaine de cailloux, des bons cailloux, parce qu'à l'époque c'était de la bonne. Quand tu touchais un caillou il était dur comme du plâtre, et maintenant tu vois, c'est de la merde... et puis en fin de compte quelqu'un qui est dedans ne va pas essayer de s'en sortir mais va aller plus profond dans le gouffre. Tu sais à l'époque la coke te donnait la pêche, maintenant la coke est devenue de bonne qualité et puis quand tu prends la coke aujourd'hui tu n'as plus envie de bouger... tu restes là à attendre un nouveau caillou, tu n'es pas satisfait quoi! parce qu'à l'époque tu vois, on fumait un caillou toutes les deux heures. Il fallait que tu bouges, tu ne pouvais pas rester à la maison, tu sortais, tu faisais des choses, tandis que maintenant quand tu fumes un caillou... Je peux m'engueuler avec toi, on partira sur une bonne base, tu me diras tu me fais la gueule, moi aussi je te dirais ça... parce qu'on est satisfait, donc ça change tout.

OK mais si c'est aussi pourri pourquoi continues-tu à en prendre ?

Tu peux acheter de la coke, mais c'est moins rapide et puis si cette coke n'est pas bonne tu es perdant, alors tant qu'à faire un délire, mais tu sais qu'à la base tu ne vas pas être satisfait mais c'est le plaisir de voir cette fumée, tu vois ce n'est même pas le goût, le caillou n'a plus de goût... ni d'éther ou rien. Il ne faut pas le faire avec de l'ammoniaque car ça brûle la gorge... Il faut le faire avec le bicarbonate, mais maintenant ils ont mis quelque chose dans le bicarbonate pour couper l'effet de la cocaïne, c'est pourquoi maintenant le caillou est nocif. Tu vois aujourd'hui tu fumes un caillou et il n'y a plus de flash, maintenant ce n'est plus du plaisir. Avant tu fumais un caillou avec une fille, elle se déshabillait et tu pouvais te faire sucer pendant des heures si tu avais des cailloux. Mais maintenant tu ne bandes même plus, c'est fini ! Avant les sensations c'était, tu fumes un caillou tu as envie de chier ou tu as envie de baiser une nana, maintenant c'est fini. Tu peux fumer un kilogramme, tu restes là, sans bouger. Mais les gens ils sont toujours en train de chercher ce flash-là, je te dis ils ne vont plus jamais trouver ça. Avec l'héro, c'est pas pareil. L'héro, à la limite, tu peux trouver de la bonne mais la cocaïne c'est fini. Imagine-toi... maintenant tu sais combien ils vendent le gramme de cocaïne ? 1500 F ou 2000 F, si tu prends à 1500 F c'est nul, de la merde... à 2000 F c'est à peu près bien... alors si t'as envie d'un plaisir, car pour moi la cocaïne c'est un plaisir pas un

besoin, pas comme l'héro, parce que tu ne te trouves pas en manque de cocaïne, mais maintenant tu fumes la cocaïne tu es en manque parce que tu es obligé d'attendre ce que tu cherches et tu ne le trouves pas ! Aujourd'hui c'est une défonce qui déçoit, mais les gens continuent en se disant peut-être qu'ils vont y trouver leur bonheur.

Quel est le prix du caillou actuellement ?

Il y a des trucs à 300/400/500 F. Avec une galette de 300 F tu peux faire des gros cailloux de 100 F. Mais un gros caillou ça ne fait rien, tu n'as que la fumée. C'est devenu un mauvais plaisir et il y a de plus en plus de gens qui en prennent. C'est comme la bière, ça t'a cassé la tête ? Tu retournes chercher une autre bière... puis une troisième et une quatrième... Bien sûr c'est plus cher, et aujourd'hui il n'y a plus de voleur mais il y a les filles de la Chapelle. Si demain il n'y a plus les filles, il n'y a plus de caillou ! C'est elles qui ont l'argent ! Et nous on fait le contact, c'est comme ça ! Ce n'est pas moi qui vais dépenser le peu d'argent que j'ai dans le caillou, je sais que je vais être déçu et je ne vais pas aller voler à 47 ans ?! Alors si je veux fumer, je n'ai pas le choix, j'attends... Le problème c'est quand tu as de l'argent tu veux te faire plaisir et tu n'arrives pas, alors tu continues...

Y a-t-il des jeunes qui se mettent dans le caillou ?

Non, les jeunes ne peuvent pas se mettre là dedans parce que tu vois les jeunes ils ne connaissent pas. Tu vois le caillou c'est une grande famille, des gens quand même qui ont une responsabilité, un jeune qui vient, personne va vouloir lui vendre un caillou... entre nous on se connaît tous... De l'héro tu peux en vendre à un jeune ou à quelqu'un... les cailloux non !

Pourquoi ?

Tu vois aujourd'hui tout le monde consomme du caillou, les dealers ont tous leur doseur sur eux, même si comme je te dis c'est pas terrible mais ça accroche, tu restes là à rien faire, tu attends le prochain caillou, la chance peut-être... mais tu sais le plaisir n'est pas au rendez vous, c'est surtout les engueulades et les bagarres. Y a toujours quelqu'un qui va faire un mauvais trip et ça va te faire flipper et ça dégénère, tu sais pourquoi ? parce que ce n'est plus la même chose. Avant on sniffait beaucoup et on fumait peu... on parlait, on apprenait à connaître des gens, on avait des contacts. La cocaïne à cette époque était bonne, tu faisais du caillou de temps en temps le soir et tu trouvais ce que tu cherchais, tu étais satisfait et ça, ça a changé. Les gens ne sautaient pas dessus, c'était le plaisir, c'est tout !

Annexes

Quelques parcours de rue que nous avons effectués.

Trajet : Métro Marx Dormoy. Rues Ordener, Marcadet, Léon, La Fontaine, Passage Léon, des Gardes, Richomme, des Poissonniers, Myrha, Affre, Cavé, St Jérôme, métro Marx Dormoy.

Métro Marx Dormoy beaucoup de jeunes, de monde en général. Rue Ordener, nous rencontrons 2 filles qui se prostituent sur le boulevard, je les connais de «chez Michel», nous parlons 5 minutes ensemble, je leur donne l'"écho" puis chacun poursuit sa route, elles vers Marx Dormoy, nous vers la rue Léon, en face de la rue Pierre Budin 1 usager de drogues attend, je le salue..., rien, le mec n'est «pas là»...(caillou?.) (Fatigue?), je lui demande si «ça va», il me répond que oui, et me taxe de 5 francs...et repart dans sa coquille...rue Léon jusqu'à la fontaine, je reste un peu avec les jeunes, (20, 30 jeunes âges 15 à 25, que des garçons). Un des jeunes part avec une batte en courant vers la rue Myrha, je le suis avec les jeunes. L'embrouille ne va pas plus loin, par manque d'adversaires, ceux-ci ayant pris la fuite en voiture...nous remontons à la fontaine, je reste une bonne heure avec les jeunes, puis je prends le passage Léon, la rue des Gardes, à l'angle Gardes-Richomme 2 rastas usagers de drogues de caillou, je les connais, je les salue donc mais sans plus, ils parlent en créole et attendent nerveusement...Rue Richomme, Poissonniers angle Poissonniers-Myrha devant la «farma» et la boulangerie c'est «blindé», une dizaine d'usagers de drogues attendent. Je salue ceux que je connais et donne 3"écho", je prends la rue Myrha jusqu'en bas, peu d'usager de drogues, ils sont concentrés sur l'axe précédemment cité rue Affre une femme usager de drogues ne tient presque plus sur ses jambes, j'essaye de l'aider et tout à coup plus rien! elle se remet droite et part (???)/ rue St Mathieu la police veille, 2 dans une voiture, 2 à pied. Rue Jean François Lépine rien. Rue Marx Dormoy pas mal de «Tox» (10, 15) surtout aux arrêts de bus et devant la banque, angle Marx Dormoy-Philippe de Girard.

Lundi

21 heures et 30 minutes jusqu'à 23 heures 30.

Trajet : Départ Marx Dormoy/ rues Ordener/ Marcadet/ Léon/ Pierre Budin/ Poissonniers/ Ordener/ bd Barbes/ Labat/ Marcadet/ Léon/ Doudeauville/ Poulet/ place Château Rouge (côté métro)/ Dejean/ Suez/ Léon/ La Fontaine/ Richomme/ Gardes/ Myrha/ Poissonniers/ Polonceau/ Erckmann Chatrian/ Richomme/ La Fontaine/ Myrha/ Stephenson/ Jessaint/ jardin/ rue Marx Dormoy/ métro Marx Dormoy/...

Je me suis arrêté place Marx Dormoy au coin du *Mac Do* en face de la poste un quart d'heure. Il y avait des usagers «connus» en minorité, nous nous sommes salués de loin sans plus une certaine tension étant dans l'air. Je n'ai pas vu de dealer ni de deal, par contre en quelques minutes les usagers ont bougé en direction de la place Torcy, d'autres vers Marcadet. J'ai attendu un temps puis je suis allé dans la même direction. Les usagers + 4 autres = 7 = 5 blacks, 2 beurs = 1 femme = 6 hommes.

Il me semble que ces usagers cherchaient du caillou. Je suis presque certain qu'un des usagers présents (black, des caraïbes anglaises, s'exprimait en anglais) et un vendeur consommateur, mais je n'ai pas vu de deal. Ce black m'a salué, d'un mouvement du menton mais m'a surveillé tout le temps de mon passage.

rue labat : Il y avait deux bars sur le côté droit en montant, des usagers tournent pas loin, un type bien «sapé» sort de l'un des bars (le second) remonte la rue et retrouve deux usagers puis ils traversent ensemble. Je pense qu'il s'agit de deal de poudre... Je retourne rue Léon vers le bas à la sortie de la rue Pierre Budin. Je rencontre deux usagers (un homme, une fille), blancs d'environ trente ans...Ils me disent attendre une copine. Elle sort d'un immeuble de la rue Léon, il y a un appartement paraît-il, chez Alain?, apparemment elle a fait ses achats à l'intérieur. Et elle part consommer ailleurs. Je remonte la rue Poulet, quelques usagers marchent, seuls, ou à deux. Place du Château Rouge, il y a des prostituées usagers de drogues, usagers, clients, «mateurs», stups, pas de dealer en vue, je reste un quart d'heure, beaucoup de mouvement, pas de contact, chacun est ici à son affaire (il est 22 heures 15). Je prends la rue Dejean, Suez la rue est «black», Congo, Zaïre, il y a de la cc dans l'air, entre eux, le deal est interne (à cet instant et dans ce lieu!!!). Deux usagers d'héroïne à l'angle des rues de Suez et de Panama (attente!) Je leur donne «l'écho de besbar», parle 3 minutes avec eux puis je prends la rue Léon jusqu'à La Fontaine, là les jeunes attendent tout et n'importe quoi. En passant la rue Myrha j'ai vu du mouvement

donc je prends la rue Richomme puis là, rues des Gardes, Myrha en remontant vers le boulevard Barbès. En face de «l'église» évangélique et au milieu de la rue. Des groupes attendent (groupe de 3/5) en majorité des mecs. Une trentaine de personnes avec celles qui attendent au «cours des halles». Au coin de la pharmacie Myrha (Poissonniers et en face de la boulangerie. 5/6 femmes dans cette rue et des usagers connus, quelques contacts rapides 3 «écho» de donnés. Rues des Poissonniers, Polonceau, Erkmann Chatrian, au coin des rues Richomme, des Gardes, il y a des prostituées (du Ghana?) et quelques blacks qui boivent...Je descends sur La Fontaine, puis les rues Léon, Myrha vers la rue Stephenson jusqu'à la rue de Jessaint jusqu'au jardin : (rien!)
Je prends la rue Marx Dormoy jusqu'au métro Marx Dormoy, quelques usagers (caillou) rencontrés en chemin, mais pas de contact.

Vendredi 2 août 96

Minuit

Trajet : Marx Dormoy/ porte de la Chapelle/ porte des Poissonniers/ rue des Poissonniers/ Métro Marcadet Poissonniers/ rue Ordener/ rue Léon/ rue Myrha/ Château Rouge.

Face au métro Marx Dormoy, il y a une fête antillaise dans un local à côté du Franprix accolé à la Poste. Quelques groupes de black aux alentours, pas de tension dans l'air, du moins nous ne la sentons pas. Plutôt une ambiance de fête. Nous allons plus loin, Porte de la Chapelle. Autre lieu, autre ambiance. Du rond point à la porte de la Chapelle proprement dite, plusieurs groupes de 2/3 personnes. Nous ne voyons pas de deal. C'est plutôt des consommations à plusieurs qui s'organisent, des échanges (pas toujours volontaires !), des «plans pour pécho» en commun.

Nous prenons le boulevard des «maréchaux». Avant et sous le pont, quelques filles des deux côtés du boulevard. Une quinzaine, black, blanc, beur, même galère! Nous saluons quelques filles qui souvent ne se rappellent plus qui nous sommes. Christian les fait souvent fleeper, un «gaulois», athlétique et chauve à pied. Shoï ! Shoï ! (flic! flic! en Wolof). Là où ça se complique c'est que moi on me prend pour un usager de drogues (ha !ha!). Nous butons souvent sur des personnes, qui même très défoncées, nous reconnaissent et dont la poignée de main et les quelques mots glissés (ou hurlés) à d'autres qui se poseraient des questions, suffisent à nous rassurer. Car en fait, ici deux flics ne changent rien ! Là, c'est «Momo» que nous rencontrons, qui me dit en 100 mètres et 10 minutes que «moi, ça va... comme d'habitude... tu sais bien Gegor (Georges) ça va ça vient... je me suis fait une petite fête... rien d'extraordinaire, une de plus. Quelques G (grammes) de CC (cocaïne chlorhydrate) de Rotterdam. J'ai fait l'aller-retour. Je voulais faire un peu de blé. J'arrive Gare du Nord, je vois une ... amie, pendant des années elle m'a chargé (sur ses épaules) une crème (quelqu'un de très gentil !), c'est reparti, on est resté deux jours sans sortir. Pour moi c'est une de plus (fête !), rien d'exceptionnel, mais elle a kiffé (prendre du plaisir). Là, je cherche un plan, elle m'attend dans la voiture». Il nous quitte aussi subitement que nous nous sommes rencontrés.

Nous remontons la rue des Poissonniers en regardant dans les deux petites rues (rue Emile Chainé et rue du Nord). Selon nos renseignements (tam tam trottoir et voisins), il y aurait du deal et de la consommation massives. Mais à cette heure, 0h50, il n'y pas de groupe, juste quelques jeunes, peut-être est-ce la raison de l'absence d'usager de drogues.

Rue Ordener, pas grand monde. Nous entendons un bruit venant de la bouche de métro et nous nous en approchons. En fait, il y a contre les grilles un homme

qui dort dans un carton et un usager de drogues en train de shooter. Il n'a pas l'air surpris, plutôt embêté et dit «c'est la merde, ça coagule» et cherche la lumière du réverbère. Je lui demande si c'est de la CC, il répond que si j'en cherche il a un plan, tout en se cherchant une veine. Et cela naturellement alors qu'il ne nous connaissait pas. Il commence à s'énerver. Nous le quittons là, pas certain de pouvoir assumer ce qui pourrait suivre. « un détail», il shootait du brown, mais vu l'état, nous supposons qu'il avait pris du crack avant.

Un véhicule de police passe. Les casques sont à l'arrière, c'est la BAC (Brigade Anti-Criminalité). Il passe sans s'arrêter et prend la rue des Poissonniers.

Nous prenons la rue Léon. Plus personne sur le terrain vague. La porte double en fer est fermée par une chaîne et un cadenas neuf. Je regarde par les trous de la palissade pour me rendre compte qu'il est vraiment déserté. Les squats d'usagers de drogues durent peu en ce moment. Ce terrain abritait deux squats. L'un à l'entrée, fait de bois, carton, plastique. Un autre au fond, sous des poutres qui soutenaient un des murs délimitant le terrain vague. Aux poutres étaient fixés un tapis et une bâche en plastique formant le toit, au sol un matelas. Selon nos renseignements, un incendie a détruit le premier abri, puis une suite de bagarres et plusieurs interventions des services de police ont fait désertier ce lieu.

Nous remontons la rue Léon jusqu'à la rue Myrha. Il y a beaucoup de monde, parmi eux des usagers de drogues, des dealers et des flics de toutes sortes. C'est la faune tout au long de cette rue. On peut se procurer tout ce que l'on peut s'offrir. A tel point que certains magasins d'alimentation fermés à cette heure ou certains bazars, vendent les doseurs en verre (façon anisette). Ceux-ci, sont préparés avec une grille d'un demi centimètre d'épaisseur placée à l'entrée du plus petit tuyau, et qui fait office de filtre. Il est l'outil le plus usité pour fumer le crack.

Sur le boulevard des gardes mobiles en faction ne troublent pas les prostituées. Il y a peu de circulation et pas d'attroupement.

Nous nous quittons à Château Rouge. Il est 2h10.

Mercredi 15 août 96

22 h

Trajet : rue Marc Seguin/ rue de la Madone/ rue de l'Evangile/ rue Marx Dormoy/ rue de la Chapelle/ cité de la Chapelle/ passage Ruelle/ rue de la Chapelle/ squares de la place de la Chapelle.

Nous allons rue Marc Seguin, angle Evangile où une «communauté» s'est installée. Une vingtaine de personnes vivent là, sur un terrain de pétanque.

Il y a des matelas, des couvertures, des sacs, mais aussi des bouteilles et divers détrit. Cette «communauté» est en majorité composée de blacks à 80% créole et masculine.

À cette heure, il n'y a personne sur le terrain proprement dit, une dizaine de personnes qui attendent sur le trottoir du jardin en face. Trois sont au coin opposé et trois autres sont sur un banc, sur le second terrain de pétanque de ce carrefour. Nous les saluons, ils attendent... et apparemment nous gênons.

Nous allons poursuivre notre chemin quand un usager de drogues, que nous avons croisé nous demande une cigarette. Il me demande si c'était moi hier dans la forêt. Je lui demande ce qu'est la forêt, ce à quoi il me répond «c'est le bois!». Il consent à m'éclairer. Le bois ou la forêt est un lieu-dit qui se trouve cité de la Chapelle, sur la rue de la Chapelle. C'est un terrain vague entouré de murs et de palissades où, selon lui, on serait tranquille pour consommer de quelque façon que ce soit. Etant donné que nous ne sommes pas loin, nous allons vérifier. En chemin, nous croisons quelques usagers de drogues. Les usagers de drogues sont rarement seuls, deux ou trois semblent être la norme.

Nous arrivons cité de la Chapelle, le terrain vague dénommé «le bois» se trouve juste à l'entrée de la rue sur le côté droit. Sur sa partie la plus longue, ce terrain doit faire une cinquantaine de mètres, il est ceint de trois immeubles habités. Un mur en aluminium fait fonction de façade sur une trentaine de mètres, du lilas sauvage s'élève au-dessus de 3 mètres. Il n'y a pas de circulation et plus on avance dans la rue, plus le bruit de celle-ci s'atténue. Le dernier panneau d'alu a été repoussé pour faciliter le passage. Nous pénétrons dans «le bois» et c'est tout de suite une autre atmosphère, comme en vase clos, quelque chose ressemblant à une serre en plus «crade» et en plus irrespirable. La végétation s'élève à 3/3.5 mètres du sol, principalement du lilas sauvage, mais aussi des acacias et toutes sortes de mauvaises herbes. Des détrit jonchent le sol, canettes de bière 8/6 (8.6 dg d'alcool) ou Navigator (10 dg), préservatifs usagés, excréments, seringues et divers cartons et vêtements, etc. Les mouches semblent trouver l'endroit aussi sympa que nous le trouvons désagréable... Il n'y a personne à part nous deux. C'est vrai qu'ici on se sent ailleurs, comme quand on

était enfant et que l'on s'isolait dans ces mêmes terrains vagues pour construire des cabanes et rêver.

Nous sortons en nous disant que nous allons demander aux usagers de drogues que nous connaissons bien de nous introduire au moment opportun, c'est-à-dire quand un groupe d'usagers de drogues s'y trouve.

Nous faisons le tour de la cité et ressortons par le passage Ruelle qui débouche rue de La Chapelle. Nous nous dirigeons vers le métro Chapelle et les deux squares. Plus de personnes sur ce trottoir, une femme usager de drogues que nous connaissons de la petite ceinture est en train de «lever un client». «Les filles des boulevards» se prostituent là où «l'occasion» se présente, sans évoquer le besoin d'argent pour acheter de la drogue, qui est quasi permanent. De plus, nous sommes dans une zone de deal intense. Crack et héro sont disponibles presque 24h/24. Les revendeurs de rue sillonnent la zone, mais on trouve aussi des demi-grossistes, sans rien sur eux, qui viennent «humer l'air» aux terrasses des brasseries aux alentours, et accessoirement prendre des commandes.

Nous nous arrêtons pour boire un café. Un usager de drogues Africain que nous connaissons bien, passe et nous salue. Du coup, le serveur nous surveille du coin de l'oeil. Nous allons dans le square, il n'y a pas d'usager de drogues à cette heure, mais deux «sans-abri» sur un banc de pierre «plutôt alcoolos que toxiques et durs».

Un des personnages centraux, médiateur et «responsable» du squat est alcoolique et «seulement»... Dans tel autre groupe de SDF, une des filles se prostitue et se pique aux opiacés. Dans tel autre, des personnes de plus de cinquante ans prisent un cocktail de vin, 8.6, et divers psychotropes.

Il est minuit et nous cessons là notre observation.

Jeudi 29 août 96

20h

Nous sommes sur la place Polonceau, assis face au mur d'escalade fraîchement repeint.

Des enfants, des parents (surtout des mères), d'origine pluri-ethnique à dominante Maghrébine et Africaine, prennent le frais et tentent de fatiguer les enfants avant de les «rentrer» le plus tard possible.

Sur les terrains de foot et de basket se disputent des matchs avec des équipes non réglementaires mais acharnées.

Le jardin n'est pas prêt de se vider malgré la prochaine fermeture des portes.

Tout autour de nous toutes ces familles qui prennent le frais, ces enfants et ces adolescents qui jouent, grimpent, draguent mais aussi «combinent», «trafiquent», «biz» comme ils disent. Le «biz» est ici tellement présent. Parmi ces gens il y a aussi un flot ininterrompu d'usagers de drogues qui font leurs achats (crack, héro), des vendeurs de rue bien sûr, une dizaine en tout, qui se sont greffés sur la population d'ados blacks qui gravitent toujours là.

L'autre facteur étant d'ordre géographique. C'est un endroit plein de cachettes au milieu de la foule, juste au-dessus de la rue Myrha en son milieu, bordé de squats.

Les conditions sont réunies pour être un lieu de deal permanent et notoire, et ça l'est! Il y a tout, cela paraît incroyable. Les jeux des enfants, la passion des matchs, les vieux qui se chamaillent aux dominos, ces couples d'amoureux et ces usagers de drogues, plus ou moins miséreux (plus que moins!), ces toxos largués, hallucinés, inquiets, et le pendant, revendeurs, intermédiaires, guetteurs, flics, galères, embrouilles, engueulades et coups de couteau, anxiété et insouciance.

Samedi 9 novembre 1996.

2 heures du matin.

Cela pourrait s'appeler "mission de recherche". Plus d'un mois que nous recherchons des repères. Nous "pistons" depuis le "nettoyage" des rails de chemin de fer.

Les "rails", étant la scène ouverte où se jouait l'existence d'une cinquantaine d'êtres humains, toxicomanes pour la plupart (sauf le S.D.F. qui habitait dans l'armoire électrique).

Après des pétitions des locataires des tours qui surplombent les rails, ainsi que pour des motifs de sécurité invoqués par la S.N.C.F., les pouvoirs publics ont évacué la scène. Ils ont pris différentes mesures, grillages, barbelés, surveillance et interdiction de stationner, qui ont abouti à la dispersion de celle-ci. Les dealers ont été les premiers à bouger, les intermédiaires, les toxicos revendeurs et les clients ont suivi d'un seul mouvement, puis les "filles" les plus réticentes (c'était une zone de prostitution connue et réputée : "défonce" et filles 24/24).

L'interdiction de stationner, appliquée par les nombreuses patrouilles, a été assez dissuasive pour désertifier le lieu.

Pour nous, ceci se traduit par un travail de terrain accru : rechercher les nouveaux spots⁷, reprendre les bons contacts, ...tout un travail "d'approche" qui prend beaucoup de temps.

De plus nous n'avons pas de "sésame" permanent.

Tel jour, on nous accepte sur un spot, à d'autres moments, pour multiples raisons, notre présence n'est pas désirée.

La rue Riquet est vide. Deux voitures stationnent à l'angle des rues Chapelle et Riquet. Quatre "terminators" de la B.A.C. (Brigade Anti-Criminalité) descendent de voiture. Petit pincement au coeur, mais c'est après "ceux" qui sont dans le parking d'un immeuble, qu'ils en ont. Nous attendons deux minutes devant la porte de l'immeuble, histoire de voir qui était dans le parking.

Un de ceux restés dans la voiture, descend et nous demande poliment de "dégager d'ici". Je ne sais si c'est un manque de courage, quoi qu'il en soit nous obtempérons. Devant la bouche de métro Marx Dormoy, trois hommes jeunes "descendent" des bouteilles de vin. L'un d'eux me demande une cigarette avec un accent que je pense être russe, du moins de l'Est. Nous continuons notre chemin en direction du boulevard Barbés par la rue Ordener. Un premier rassemblement à l'angle des rues Ordener et Jean Robert, composé

⁷ Endroit de vente

de sept personnes, cinq hommes et deux femmes. Une femme et un homme "blancs", les autres sont "blacks".

Ils restent là quelques minutes, puis prennent la rue Ordener.

Il y a trois autres "blacks", l'un d'eux nous interpelle :

- "Cherche quèqu' chose,"

- "Non, merci"

- "J'ai les deux!"

Nous continuons notre chemin. Le but ce soir, étant de rencontrer des usagers de drogues, qui pourraient nous faire entrer dans un squat, ou au moins nous "tuyauter" sur ceux-ci.

Sur la petite place qui fait angle aux rues Marcadet, Ordener, nous rencontrons Albert. C'est un Antillais de 44 ans, exclusivement cracker. Sa vie ne tourne qu'autour du produit. Ils sont une dizaine sur la place, assis sur différents bancs. Ils attendent. Nous allons saluer Albert, vu qu'il a l'air "cool". Je lui demande des nouvelles de connaissances communes. Il me répond que "c'est la merde, tout est dur, trop dur, même si le caillou adoucit un peu..."

Je lui demande s'il va au "trou", un squat de 4/5 pièces, sous le pont de l'autoroute porte de la Chapelle, dans lequel on accède par un trou dans le mur. Il me répond que le "trou" est bouché, et que de toute façon les bons vendeurs ne vont pas là-bas. Il y a trop de risques d'agressions et d'arrestations, et que c'est pour ça qu'ils sont là à attendre...

Une voiture de police passe à faible allure, sans s'arrêter.

Les usagers n'ont pas de mouvement de crainte ou de surprise, rien, ils attendent, un point c'est tout. Nous continuons dans la salle d'attente qu'est devenue la rue Ordener.

Nous ne pouvons faire comme eux. On ne nous accepte dans certains groupes qu'à condition que nous restions très peu de temps, n'étant pas clients nous ne sommes pas intéressants pour les intermédiaires et sommes même perçus par certains comme suspects et voire dangereux.

Nous marchons donc de groupe en groupe, saluons ceux que nous connaissons, échangeons quelques mots quand c'est possible. C'est dingue il y a 60 à 70 personnes sur ce tronçon de la rue Ordener, de la rue Stephenson à la rue des Poissonniers, toutes tendues vers un but unique, se procurer du caillou.

Un intermédiaire débouche de la rue Léon.

N'importe qui verrait que c'est un intermédiaire, non à cause de sa "dégaine", mais à cause de la réaction de ceux qui attendent. Tout d'un coup plus d'apathie. Les gens se lèvent, vont à sa rencontre. Il ne s'arrête pas tout de suite et va directement à un groupe non sans avoir "jeté" quelques clients qui ne devaient

pas lui convenir. Il peut se permettre de faire de la sélection. C'est même préférable dans ce genre de business.

Un intermédiaire est généralement un usager de drogues qui "travaille" pour plusieurs dealers. Il doit se méfier de tous et de tout.

Les autres usagers de drogues veulent sa place et feront tout pour lui prendre.

Il est bien sûr plus exposé que les dealers et est souvent celui qui se fait arrêter. Et malheur à lui, si le dealer se fait voler sa came (cela arrive souvent!) ou braquer. Il sera le premier suspect.

Celui-ci a l'air de prendre son "job" très au sérieux. Après avoir sélectionné six personnes, il repart tout seul. En passant il dit à Albert, en créole, qu'il revient.

Deux minutes après, le groupe sélectionné se met en marche. Il ne prend pas la même rue, mais c'est une fuite.

L'intermédiaire leur a sûrement donné rendez-vous. Ainsi il marche seul, se fait moins repérer (du moins le pense-t-il!) et peut vérifier qu'ils ne sont pas suivis.

Nous faisons un énième passage, tout comme la police d'ailleurs, qui ne s'arrête encore moins que nous.

Il fait froid, les usagers de drogues doivent "se les geler", surtout les filles qui sont en "tenue de travail", et la "tenue de travail" d'une prostituée ce n'est pas fait en thermolactile.

Tiens, revoici notre intermédiaire, il est parti une demie heure, pas plus. Deux, trois personnes "le branchent", mais il leur dit qu'il faut attendre, que le gars n'a rien mais que ça va venir.

Il est 4 heures du matin. Nous sommes sur la place Marcadet. L'intermédiaire part vers Marx Dormoy. En passant, il dit à Albert que "c'est bon!" Albert part avec lui. Ils vont fumer.

"Travaillent"-ils ensemble ? Est-ce simplement de l'amitié ?...Nous n'en saurons pas davantage cette nuit.

Il y a moins de personnes qu'auparavant. Certains s'accrochent (y-en a bien un qui va passer !). Certains sont partis, las, vers d'autres "spots". D'autres sont revenus, paumés, ne sachant plus s'ils doivent être rassurés de revoir les mêmes, à la même place, ou s'ils doivent encore plus "fleeper" s'il n'est pas venu, c'est que c'est foutu, il ne passera plus ! Mais non, il va passer c'est obligé !

Bref, ici la seule chose sûre, est qu'il faille attendre.

J'ai compté 27 patrouilles de police, motorisées, voitures et motos. Ce soir, aucune n'a fait mine de s'arrêter.

Nous sommes restés 3 heures dans les environs. Nous avons marché presque tout le temps. Nous avons vu quelques engueulades, mais rien de bien violent.

Une grande nervosité était pourtant perceptible. Nous n'avons pas vu les gens avec qui nous voulions prendre contact.

Après deux nuits passées dans les alentours, nous sommes un peu déçus par cette scène, qui n'en est pas vraiment une. C'est plutôt un spot, salle d'attente.

On y vient pour acheter et on attend le temps qu'il faut, un point c'est tout !

Le 2 décembre

23 heures trentes

Ce jour là avec Georges⁸, nous nous sommes donné rendez-vous à la station de métro Marx Dormoy. Nous nous y retrouvons à une heure du matin. Le temps est froid et pluvieux, ce qui ne nous réjouit guère, car nous avons décidé de rester dehors une bonne partie de la nuit. Nous savons déjà dans quelle direction nous allons diriger nos pas. Les informations que nous avons pu recueillir au cours de ces derniers jours, coïncident avec nos observations personnelles. Il semblerait que le trafic de Crack se soit intensifié le long de la rue Ordener, et dans les rues avoisinantes, depuis que les usagers ont été délogés de la voie ferrée. Nous avons donc décidé de rester sur cette rue ou à proximité.

Sur le trajet qui va de notre domicile à la station de métro Marx Dormoy, Georges en passant par la rue Riquet, et moi en passant par la rue de la Chapelle, nous avons déjà croisé plusieurs usagers de Crack. Ceux avec qui nous avons pu échanger quelques mots, nous ont dit ne se rendre à aucun endroit précis, mais galérer à la recherche des dealers. Tous se dirigeaient vers la rue Ordener. C'est donc cette rue que nous prenons. Nous la remontons. En arrivant à l'angle de la rue Léon, nous apercevons du mouvement. Nous nous arrêtons sur le trottoir opposé à l'angle de ces deux rues. Angle rue Léon, rue Ordener, rue Léon, rue Marcadet, et sur environ cent, cent cinquante mètres dans la rue Léon, nous voyons plusieurs usagers de crack, environ une quinzaine, ainsi que deux dealers. Nous prenons le temps de nous arrêter et de fumer une cigarette.

En environ un quart d'heure, nous voyons plusieurs taxis s'arrêter, des filles descendre, acheter, remonter et partir. Nous voyons aussi des filles que nous connaissons comme travaillant sur les boulevards extérieurs, s'arrêter visiblement avec des clients dans des voitures particulières, acheter, repartir. En fait les dealers sont deux, mais contrairement à beaucoup de dealers qui travaillent à deux, et qui ne s'éloignent jamais de leurs partenaires, ces deux là s'éloignent l'un de l'autre. Il y en a un qui est entrain de vendre à l'angle de la rue Marcadet, l'autre vend à l'angle de la rue Pierre Budin. Toujours avec beaucoup de rabatteurs autour un mouvement incessant, un va et vient continuel. Nous sommes là depuis un quart d'heure environ, sans être inquiétés, quand nous comprenons que les dealers sont partis, car les usagers commencent à partir chacun dans des directions différentes, la plupart en direction de la mairie du dix-huitième.

Nous attendons encore quelques minutes, mais très vite, le lieu se désertifie complètement, nous remontons donc la rue Ordener en direction de la mairie du dix-huitième. Nous croisons des usagers qui nous demandent si nous voulons

⁸ impressions d'Alain, après une ronde.

quelque chose ou si nous avons vu quelqu'un. Ça ce sont deux phrases que nous allons entendre régulièrement au cours de la nuit, en fait parce qu'à chaque fois que nous croiserons des usagers, Si nous ne les connaissons pas, ils nous demandent si nous voulons quelque chose, si nous les connaissons ils nous demandent si on a vu quelqu'un. Et parfois, que nous les connaissions ou non, ils nous poseront les deux questions à la suite.

Soucieux de rester aussi extérieurs que possible à tout ce trafic, évidemment nous n'avons jamais vu personne. Et bien plus évidemment nous ne voulons jamais rien.

En arrivant à Marcadet Poissonniers, il est environ une heure et demie du matin. Nous voyons plusieurs motards de la police, un nombre assez important stationné au carrefour, ils effectuent des contrôles d'identités, dirigés vers personne en particulier vers les jeunes qui passent tout simplement. Nous restons à proximité le temps de voir s'il se passe quelque chose d'anormal. Apparemment non rien, nous poursuivons vers la mairie.

En arrivant aux abords de la mairie du dix-huitième, nous croisons de plus en plus d'usagers ainsi que beaucoup de filles travaillant sur les boulevards extérieurs. Elles arrivent essentiellement par la rue du Poteau, et la rue Sainte-Isaure. Nous restons aux abords de la mairie pendant plus d'une heure, pendant ce laps de temps nous notons que très peu de dealers passent par la rue Ordener, et généralement ne servent pas les clients sur la rue Ordener. Ils les emmènent dans les petites rues avoisinantes, ou les y attendent là-bas, et envoient les rabatteurs pour ramener les clients.

Un usager que nous connaissons nous aborde et nous propose d'acheter avec lui, il insiste pendant une bonne dizaine de minutes, nous proposant monts et merveilles, nous vantant la qualité de la came qu'il peut acheter. Nous réussissons à l'éconduire, nous voyons beaucoup d'usagers arriver du bas de la rue Ordener. C'est-à-dire à l'angle rue Ordener, rue Vauvenargues. Après être resté environ une heure devant la mairie, nous partons dans cette direction.

Entre la mairie et la rue Vauvenargues, nous croisons beaucoup d'usagers qui galèrent, quelqu'un que nous connaissons et d'autres que nous identifions en tant que tels.

On nous dit que les dealers de Crack qui viennent sur la rue Ordener, n'ont pas d'heure, arrivent un petit peu au hasard, il faut rester longtemps dans le quartier et galérer pour les trouver. Surtout ceux qui restent dans les rues avoisinantes et qui attendent un rabatteur, il faut la chance de croiser un rabatteur, et ne pas partir sur un mauvais plan pour ne pas louper un autre dealer.

De nombreuses voitures de police passent le long de la rue Ordener, ralentissent rarement, sauf quand il y a un groupe de crackers, ou dans une discussion animée. Dans ce cas là les policiers ralentissent, regardent un peu ce qui se passe mais nous n'assistons à aucun contrôle. Les crackers semblent prêter

très peu d'attention aux policiers. Il fait un froid de canard on se gèle les couilles, et on pense que c'est vraiment un drôle de boulot...

En discutant avec des usagers, nous apprenons que beaucoup de dealers passent quelques minutes, contactent le rabatteur qu'ils connaissent, et leur donnent rendez-vous une heure ou deux plus tard, dans des petites rues soit avoisinant la rue Ordener, soit beaucoup plus loin comme vers la Chapelle, vers la rue de Torcy dans ces coins là, soit à l'opposé vers la porte de Saint-Ouen.

Nous discutons avec une fille qui achète de la galette, qui ne la fume pas qui la fixe et qui a peur qu'il faille galérer aussi loin pour trouver des seringues en pleine nuit. Nous lui expliquons où se trouve S.T.E.P. comment cela fonctionne et que c'est jusqu'à 23 heures trente, mais là il est trois heures du matin et que c'est un peu tard, mais qu'à l'avenir elle pourrait le savoir.

Bibliographie

Revues

- Impact médecin Hebdo, 26 Mai 1995.
- Dans Cités, article sur le crack à Stalingrad. Mai 1996
- La Revue Agora, *Les toxicomanies dans la ville, Marché et lien social*, Michel Joubert., numéro 27-28, 1993
- Actuel, *Y a-t-il du crack en France ?*, Éric Villet, numéro de décembre 1989.
- Le journal du Sida numéro 78-76, juillet-août 1995, *du crack au VIH*.
- SESI, Antoine Delphine, *les toxicomanes et le système sanitaire et social en 1992, information rapides*, N°52, mars 1994, Ministère des Affaires Sociales, de la Santé et de la Ville.
- Carpentier Chloé et Jean Michel Costes, *Drogues et toxicomanies. Indications et tendances*, Paris : Délégation générale à la lutte contre la drogue et la toxicomanie (DGLDT) et Observatoire français des drogues et des toxocomanes (OFDT).
- Communication, *Vivre avec les drogues. Régulations, politiques, marchés, usages*, Paris 1996, Seuil.
- Panorama du médecin, 30 novembre 1993.
- Les Temps Modernes, *Toxicomanie, sida, exclusion*, 49^{ème} année, octobre 1993, n°567.

Recherche

- *La consommation du "crack" à Paris en 1993, données épidémiologiques et ethnographiques*. F.R. Ingold et M.Toussirt. Annales Médico- Psychologique, numéro 6, 1994, 152.
- *Approche ethnographique de la consommation de cocaïne à Paris*. IREP, juillet 1992.
- *La géopolitique du crack*. CRIPS, 1995.

- *Le crack. De l'Amérique à l'Europe. La réduction des risques à l'épreuve*, 21^{ème} rencontre du CRIPS (suite au congrès du 31 mai 1995).
- *Les travailleurs sexuels et la consommation de crack*. IREP, 1994.
- *Les interactions crack, précarité et VIH*. Abdalla Touffik, in *Transcriptase*, numéro 32, janvier 1995.
- *Étude sur l'économie souterraine de la drogue : Le cas de Paris*. IREP. Décembre 1995.
- CEDRO, *L'héroïne, la cocaïne et le crack en France, Trafic, usage et politique*. Tim Boekhout van Solinge. Amsterdam/Paris, juin 1996.
- Henrion. R. *Rapport de la commission de réflexion sur la drogue et la toxicomanie*, Paris, Ministère des Affaires Sociales, de la Santé et de la Ville.
- Ingold F.R et Toussirt M. Irep, *La transmission du VIH chez les toxicomanes dans trois villes de France : implications pour la prévention dans* : *Bulletin des stupéfiants*, vol. XLV n°1, 1993, pp. 125-142.
- Trautmann Catherine, *Lutte contre la toxicomanie et le trafic des stupéfiants*, Paris, La Documentation Française, 1990.

Ouvrages

- Alain Ehrenberg, Patrick Mignon, *Drogues, Politiques et Sociétés*. Éditions Descartes, Paris 1992
- Alain Ehrenberg, *l'individu incertain*, Paris 1995, Camann-Lévy.
- Anne Coppel et Bacmann Christian, *La drogue dans le monde. Hier et aujourd'hui*. Albin Michel, 1989.
- Carpentier Jean, *La toxicomanie à l'héroïne en médecine générale*, Paris, Ellipses.
- Jean, Jean-Paul, *Réflexion sur les problèmes de drogue et de toxicomanie*, *Interventions*, n°50, juillet 1995.
- Dossier Stup, Ministère de l'Intérieur, n°8, avril 1995.
- Pelletier Monique, *Problèmes de la drogue en France*, 23 décembre 1993
- Shiray M., *Penser la drogue, penser les drogues. II - Les Marchés interdits de la drogue*, Paris Édition Descartes.
- Stengers Isabelle et Olivier Ralet, *Le défi hollandais*, Paris, Les empêcheurs de tourner en rond, 1991.

- Observatoire Général des Drogues. *Atlas mondial des drogues*. P.U.F.
- Docteur Stein, *Tout savoir sur la cocaïne*, édité P.M Favre.

Presse

- Libération, Alain Ehrenberg (article), *contre les théologies anti drogues*, le 15 janvier 1996
- Libération, *L'usage du crack s'étend autour de Paris*, 22 Mars 1994.
- L'événement de Jeudi, *Drogue ou produits de substitution. Sanctionnés pour avoir « sauvé » des toxicos*, 1-7 décembre 1994.
- L'express, *Rue du crack*, 6 mai 1993.
- Le Figaro, 16 février 1994.
- France-Soir, *Stalingrad, tout un quartier contre la drogue*, 13 octobre 1994.
- Le Monde, *Les menaces du crack*, 13 avril 1994.
- Paris-Match, *Alerte le crack arrive en France*, 23 décembre 1993.
- Le Monde Diplomatique, *L'Allemagne nouveau paradis mafieux*, Thomas Schnee, avril 1994.